

**BULLETIN  
DES AMIS  
D'ANDRÉ GIDE**

*Gide  
et l'Espagne*

**N° 119/120**

**XXXI<sup>e</sup> ANNÉE — VOL. XXVI  
JUILLET-OCTOBRE 1998**



*Bulletin  
des Amis  
d'André Gide*

N° 119 / 120

JUILLET-OCTOBRE 1998

le  
***Bulletin des Amis d'André Gide***

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,  
dirigée par Claude Martin (1968-1985),  
puis par Daniel Moutote (1985-1988),  
Daniel Durosay (1989-1991)

et

Pierre Masson (1992 → ),

publiée avec l'aide du

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
de l'Université de Nantes

et le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,  
est principalement diffusé par abonnement annuel  
ou compris dans les publications servies aux membres de  
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE  
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

\*

Comité de lecture :

Catharine S. BROSMAN, Elaine D. CANCALON, Jean CLAUDE,  
Daniel DUROSAY, Alain GOULET, Henri HEINEMANN,  
Claude MARTIN, Pierre MASSON,  
David STEEL, David WALKER

*Les travaux universitaires sont soumis à l'approbation du comité  
de lecture. Les textes non insérés ne sont pas renvoyés.*

\*

Toute correspondance doit être adressée

relative au BAAG, à

PIERRE MASSON, directeur responsable de la Revue,  
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (tél. 02.41.66.72.51)

relative à l'AAAG, à

HENRI HEINEMANN, secrétaire général de l'Association,  
59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer (tél. 03.22.26.66.58)

# BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

TRENTE ET UNIÈME ANNÉE — VOL. XXVI, N° 119/120  
JUILLET-OCTOBRE 1998

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 1998 DE L'AAAG. ....	303
---	-----

## *André Gide et l'Espagne*

dossier réuni et présenté par Marc Sagaert

Pierre MASSON : Gide et l'Espagne : de la quête égotiste à la solidarité politique. ....	307
Alicia PIQUER DESVAUX : La réception de Gide en Espagne. ..	323
Laura FREIXAS : Le journal intime en France et en Espagne : l'exemple de Gide. ....	335
<i>La mort de Gide et la presse espagnole</i>	
Marc SAGAERT : El Adios. ....	341
Documents : Articles de journaux et de revues rassemblés par Marc SAGAERT et Andreu ROCA COLOMER. ....	348

\*

Pierre MASSON : <i>La (Nouvelle) Revue Française</i> . Interrogations sur l'origine d'un titre. ....	385
Claude FOUCART : André Gide et l'Université allemande après 1933 (étude d'un cas). ....	397
Pierre LACHASSE : Retour à Jacques-Émile Blanche : les découvertes de l'exposition de Rouen. ....	413

\*

Lectures gidiennes : Daniel Moutote, <i>André Gide et Paul Valéry</i> [Henri HEINEMANN]. — André Gide, <i>Gesammelte Werke</i> , t. V et VI [Jean LEFEBVRE]. ....	419
Cl. M. : Chronique bibliographique. ....	423
VARIA. ....	434
Catalogue 1998 des publications de l'AAAG. ....	437
Cotisations et abonnements 1998. ....	446

# ASSOCIATION DES Amis d'André Gide

## COMITÉ D'HONNEUR

*Président d'honneur* : ÉTIEMBLE

Maurice RHEIMS, de l'Académie française,  
Robert ANDRÉ, Jacques BRENNER, Michel BUTOR,  
Dominique FERNANDEZ, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET,  
Jean MEYER

## CONSEIL D'ADMINISTRATION

*Président* : Claude MARTIN

*Secrétaire général* : Henri HEINEMANN

*Trésorier* : Jean CLAUDE

*Conseillers* : Daniel DUROSAY, Alain GOULET, Pierre LACHASSE,  
Pierre LENFANT, Pierre MASSON, Pascal MERCIER, Bernard MÉTAYER,  
Sophie SAVAGE, Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK  
*Représentant du Comité américain* : Elaine D. CANCELON

## COMITÉ AMÉRICAIN

Catharine S. BROSMAN, Elaine D. CANCELON,  
N. David KEYPOUR, Walter C. PUTNAM

*Responsable* : Elaine D. CANCELON

(Department of Modern Languages, The Florida State University, Tallahassee,  
Fla. 32306, États-Unis)

## SERVICE DES PUBLICATIONS

*Responsable* : Claude MARTIN

La Grange Berthière, 69420 Tupin-et-Semons

Tél. 04.74.87.84.33, Fax : même n°

e-mail : aaag.cdcm@wanadoo.fr

## SITE « GIDE » SUR INTERNET

(« ATELIER ANDRÉ GIDE »)

<http://www.u-paris10.fr/atag/>

*Courrier électronique* : durosay@u-paris10.fr

**L'Assemblée générale  
1998  
de  
l'AAAG**

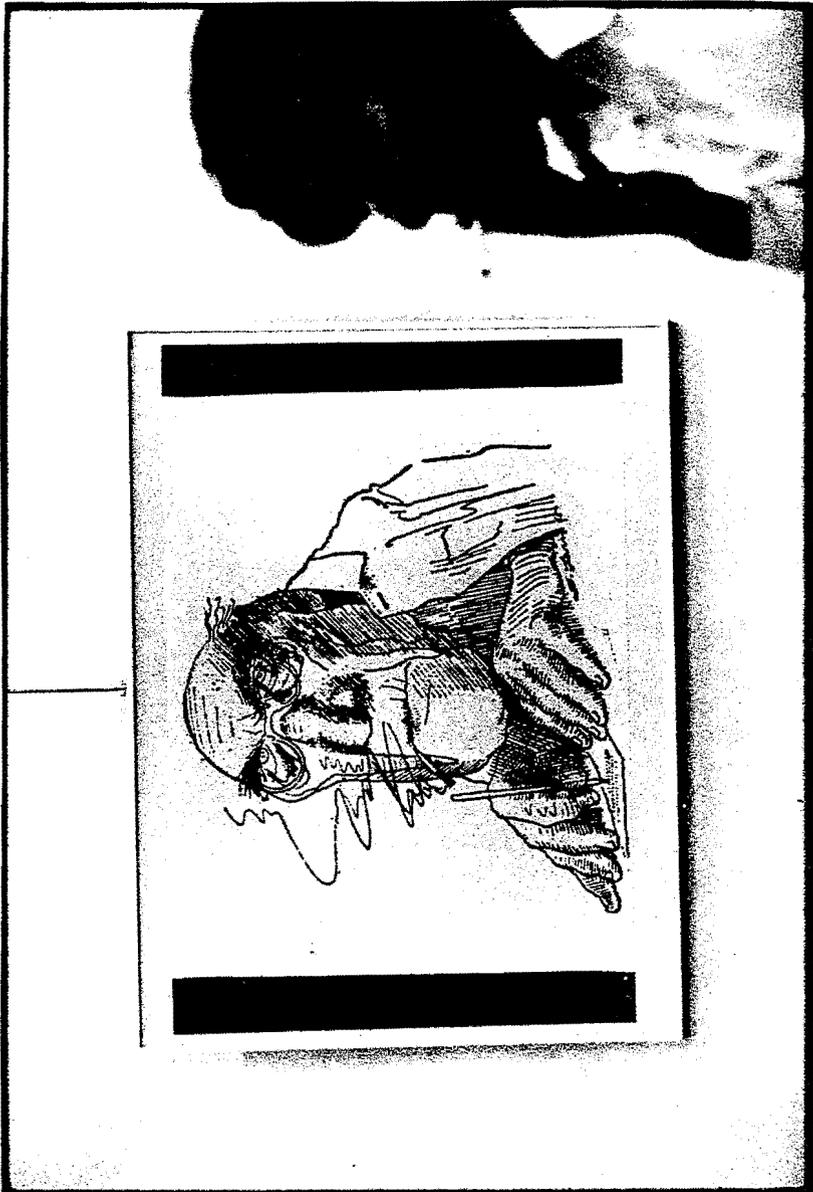
*aura lieu le*

**Samedi 14 novembre 1998  
à 15 heures**

**École Alsacienne  
109, rue Notre-Dame-des-Champs  
75006 Paris**

**(Métro Vavin ou Port-Royal)**

**VENEZ-Y  
NOMBREUX !**



# *André Gide et l'Espagne*

Actes du colloque de Barcelone  
(17 et 18 juin 1997)

DOSSIER  
réuni et présenté  
par

MARC SAGAERT

*Gide n'a jamais été un homme sédentaire. Depuis sa jeunesse, il parcourt les routes, il parcourt le monde. En 1893, il écrit à Paul Valéry : « Dans quelques jours, je m'embarque à Marseille pour l'Espagne, où j'attends ma joie du soleil. » Première découverte d'un pays qui le retiendra plus d'une fois. Son appréhension, sa compréhension de l'Espagne est plurielle et mérite d'être mise en lumière.*

*C'est pourquoi nous avons organisé, grâce à l'Institut français de Barcelone et à son directeur Jean-Claude Pompougnac, des rencontres animées par des spécialistes espagnols et français, les 17 et 18 juin 1997. Au cours de ces manifestations a été projeté le film de Marc Allégret Avec André Gide. Martine Sagaert a, à cette occasion, présenté son édition critique du tome II du Journal de Gide, qui venait de paraître chez Gallimard à la « Bibliothèque de la Pléiade ».*

*Nous avons, par ailleurs, assuré le commissariat d'une exposition originale sur André Gide et l'Espagne, produite par l'Institut français de Barcelone, et proposée au public catalan dans la médiathèque et la galerie de l'Institut français du 17 juin au 25 juillet 1997. Cheminant du biographique au fictionnel, celle-ci mettait en regard l'Espagne visitée et l'Espagne imaginée, questionnait l'œuvre de Gide et ses rapports avec la création en Espagne. Elle présentait également une vingtaine d'œuvres inspirées par des textes de Gide (Les Nourritures terrestres et Amyntas) réalisées par le peintre catalan Alfred Figueras et qui furent publiées en 1948 sous le titre Images d'Alger ; ainsi que des documents relatifs à Jose Maria Sert qui illustra Bethsabé.*

*Cette exposition regroupaient une centaine de documents parmi lesquels de nombreux documents originaux, communiqués par Mme Claudia Figueras, par M. le comte de Sert et par M. Antonio Carreras Granados, que nous remercions vivement.*

*Nous exprimons également nos plus chaleureux remerciements à Mme Catherine Gide qui nous apporta son soutien, à M. Pierre Masson pour ses conseils et pour la présente publication, ainsi qu'à Madame Ana Nuño et à Monsieur Andreu Roca pour leur aide amicale.*

*Nos remerciements vont enfin à Mme Angelina Martinez, pour son efficacité et sa disponibilité lors de la préparation de ces manifestations, qui ont été suivies par un public nombreux, et ont reçu un bel écho médiatique en Espagne et en France : radio, presse écrite : Guia del Ocio, El País, El Periódico (deux articles), Avui (deux articles), La Vanguardia, El Mundo, Quimera, La Quinzaine littéraire, Verso...).*

*Marc Sagaert.*

# Gide et l'Espagne

## De la quête égotiste à la solidarité politique

par

PIERRE MASSON

LES rapports de Gide avec l'Espagne peuvent être considérés, à l'échelle d'une vie, comme un rendez-vous manqué ; évidemment, il ne faut pas céder à la tentation de transformer le nomadisme et la disponibilité célébrés par l'auteur des *Nourritures terrestres* en une obligation d'universalité, et lui faire reproche du moindre site par lui méconnu. Mais il est vrai que l'Espagne avait bien des arguments pour le séduire, et le fait qu'il les ait finalement repoussés n'est pas dépourvu de signification. L'Espagne était encore, par la France, très mal connue, si ce n'est à travers des récits qui la présentaient souvent comme un pays bizarre, sinon barbare. Avant qu'un Larbaud, pionnier en ce domaine, n'incite à s'intéresser à elle, elle était un nom, une série de clichés, plus révélateurs de celui qui les emploie que de la réalité qu'ils prétendent évoquer.

### I. Attirance et répulsion

Lorsqu'en février 1893, il s'apprête à partir pour l'Espagne, Gide est en proie à « la tentation de vivre », un voyage aux pays du soleil apparaissant comme le meilleur moyen d'y céder. La lecture récente de Goethe le poussait plutôt vers l'Italie, mais il connaissait aussi Gautier, dont il avait relu en janvier *Fortunio*, et d'ailleurs Pierre Louÿs, en février, l'invitait à l'accompagner à Séville. Gide choisit finalement un

moyen terme entre l'aventure et la sécurité, et part avec sa mère. Mais la présence de ce chaperon ne doit pas faire minimiser l'importance de cette première expérience sensualiste. En mars, il annonce son départ à Paul Valéry : « Dans trois jours, à Cette, à Marseille, je m'embarquerai pour l'Espagne où j'attends ma joie du soleil <sup>1</sup>. » Et à Henri de Régnier, le 24 : « Ma joie de voir l'Espagne, et de la voir moi-même, est une chose aussi indicible que le parfait bonheur. [...] Je suis désespéré de n'avoir pas avec moi le *Voyage de Gautier* <sup>2</sup>. »

Malheureusement, cette fois-là comme dix-sept ans plus tard, c'est la pluie qui l'accueille en Espagne ; les paysages, à ses yeux, y gagnent presque en charme, mais se proposent aussi comme des lieux transitoires, imprégnés seulement du souvenir du soleil et de la nostalgie de la présence arabe :

Nous sommes depuis hier matin à Séville ; il pleut. De Madrid à Séville, toute la nuit, une pluie fine était tombée. On s'attend, au matin, à voir une nature pelée, roches et cactus au soleil — et c'est, au réveil, une aube grise et pluviale. Toute une campagne éplorée, nuages, brumes basses qui se soulèvent, comme après un orage d'été, des parfums flottants de feuillages, une charmante grâce attendrie.

Ce sont de monotones plaines, des champs de vertes herbes ; des aloès, des palmiers nains et des nopals les bordent ; parfois d'autres couverts d'oranges ; parfois près du Guadalquivir aux eaux rouges, des branches ruisselantes penchées. Ô jardins de l'Andalousie ! Quand donc viendrez-vous les voir, mon ami ? Quand louerons-nous, pour trouver après nos maisons de Paris inhumaines, une casa toute blanche, aux miradores mystérieux, au patio plein d'ombre, entouré de colonnes, où le jet d'eau pleure entre les palmiers ? [...] Ces cours intérieures m'ont surtout enchanté ; ici les maisons en ont toutes... Mais avez-vous jamais rêvé de l'Alcazar ? Je l'aurais souhaité l'été, par le soleil : ces murailles blanches crépies ont des ombres alors toutes bleues. [...] Tout l'Orient s'est promené pieds nus sur ces dalles, et dans les bassins aux eaux froides, les sultanes se sont baignées. Les jardins sont plus beaux que les salles. [...] La nuit, parmi les myrthes, les orangers en fleurs, les palmiers, sous la lune, le rossignol d'Hafiz chantait aux roses. Quand irons-nous en Perse mon ami <sup>3</sup> ?

1. *Correspondance Gide-Valéry*, Gallimard, 1948, p. 181.

2. *Correspondance Gide-Régnier*, P. U. L., 1997, p. 78.

3. *Ibid.*, p. 79.

Il n'y a pas là à proprement parler annexion de l'Orient par l'Espagne, comme l'a suggéré Raymond Tahhan <sup>4</sup>, mais plutôt création d'un univers à double fond, tel que les imagine Baudelaire, tel que Gide se plaît à les organiser, de *L'Immoraliste* à *Si le grain ne meurt* : être ici, et ailleurs à la fois, et préserver la liberté de son regard en face des choses regardées...

Aussi son bonheur est-il total, si l'on en croit cette lettre (inédiée) à Maurice Denis, datée du mercredi saint, avril 1893, à Séville : « Grâce à vous je vais donc pouvoir jouir simplement du plus délicieux voyage. »

Et lorsqu'il évoquera plus tard, dans *Les Nourritures terrestres*, son voyage en Espagne, la pluie semblera effacée de sa mémoire, seule subsistant une attirance pour des lieux pleins de mystères et de promesses :

À Séville, il y a, près de la Giralda, une ancienne cour de mosquée ; des orangers y poussent par places, symétriques ; le reste de la cour est dallé ; les jours de grand soleil, on n'y a qu'une petite ombre restreinte ; c'est une cour carrée, entourée de murs ; elle est d'une grande beauté ; je ne sais pas t'expliquer pourquoi.

Hors de la ville, dans un énorme jardin clos de grilles, croissent beaucoup d'arbres des pays chauds ; je n'y suis pas entré, mais, à travers les grilles, j'ai regardé ; j'ai vu courir des pintades et j'ai pensé qu'il y avait là beaucoup d'animaux apprivoisés.

Que te dirais-je de l'Alcazar ? jardin semblant de merveille persane ; je crois, en t'en parlant, que je le préfère à tous les autres. J'y pense, en relisant Hafiz. [...]

Des jeux d'eaux sont préparés dans les allées ; les allées sont dallées de marbre, bordées de myrtes et de cyprès. Des deux côtés sont des bassins de marbre, où les amantes du roi se lavaient. On n'y voit d'autres fleurs que des roses, des narcisses et des fleurs de laurier. Au fond du jardin, il y a un arbre gigantesque, où l'on se figure un bulbul épinglé. Près du palais, d'autres bassins de très mauvais goût rappellent ceux des cours de la Résidence à Munich. [...]

À Grenade, les terrasses du Généraliffe, plantées de lauriers roses, n'étaient pas fleuries lorsque je les vis <sup>5</sup>.

---

4. « À l'exemple de Mérimée, Vigny, Musset, Gautier et même parfois Hugo, André Gide annexe l'Espagne à l'Orient. Il la rapproche spécialement de la Perse. [...] Il est certain que la lecture du *Divan Oriental-Occidental* de Goethe a contribué à cette assimilation de l'Espagne à la Perse. » (*André Gide et l'Orient*, Abécé, 1963, pp. 249-50.)

5. *Les Nourritures terrestres*, livre III, Pléiade III, pp. 56-8.

À Grenade, ma chambre avait, sur la cheminée, au lieu de flambeaux, deux pastèques. À Séville, il y a des *patios* ; ce sont des cours de marbre pâle, pleines d'ombre et de fraîcheur d'eau ; d'eau qui coule, ruisselle et fait au milieu de la cour un clapotis dans une vasque <sup>6</sup>...

Enfin, lorsqu'il écrit *L'Immoraliste*, Gide semble être encore sous le charme de ce voyage :

Un voyage en Espagne avec mon père, peu de temps après la mort de ma mère, avait, il est vrai, duré plus d'un mois. [...] À peine avions-nous quitté Marseille, divers souvenirs de Grenade et de Séville me revinrent, de ciel plus pur, d'ombres plus franches, de fêtes, de rires et de chants <sup>7</sup>.

Comment expliquer, dans ces conditions, qu'un an après la parution de ce livre, il se mette à proclamer, d'une manière ostentatoire et durable, sa haine de l'Espagne ? Par exemple, se rendant à Alger en passant par Madrid et Carthagène, il écrit à Édouard Ducoté : « J'ai si grande horreur de l'Espagne, qu'y rencontrer une figure amie me serait particulièrement agréable <sup>8</sup>. » Et un mois plus tard, il récidive à l'intention du même, en explicitant un peu les raisons de cette horreur :

Allons, cher Ducoté, je vois que nous nous entendons sur l'Espagne, Grenade et Cordoue excepté moi aussi... Car n'est-ce pas que ce terrible peuple est anti... tout ce que nous aimons. Vous et moi sommes parbleu sensibles aux danses de la Soledad [...] mais le perpétuel escamotage de la beauté par « le caractère », de l'intelligence par l'infatuation, me sont cause là-bas de presque perpétuelle souffrance. Et tout ce qui m'est odieux dans notre littérature vient de là-bas : Hugo, Corneille et Rostand.

Vous voyez que même Grenade et Cordoue ne m'empêchent pas de parler de l'Espagne avec injustice. À vrai dire, je préfère n'en parler point <sup>9</sup>.

Cette lettre est importante, car elle révèle que l'Espagne fonctionne ici comme un repoussoir symbolique, un signe de ralliement pour tous ceux qui, regroupés à *L'Ermitage*, veulent pratiquer l'art comme un sacerdoce authentique. Nous sommes justement à l'époque où, avec ses conférences, Gide cherche à jeter les bases d'une doctrine. Il est ici conscient d'être injuste envers l'Espagne, mais qu'importe, ce qu'elle lui permet de

6. *Ibid.*, livre VI, p. 139.

7. *L'Immoraliste*, Pléiade III, p. 375.

8. Lettre inédite, 5 octobre 1903. *BAAG* n° 52, p. 539.

9. Lettre inédite, 8 novembre 1903. *NRF*, juin 1964, pp. 1151-2.

dénoncer, c'est « l'espagnolisme », fourre-tout commode où il range le baroquisme de Corneille, le romantisme (« Hugo. Hélas ! ») et le panache cocardier. Ayant besoin de mots d'ordre pour s'affirmer, il ne peut le faire positivement, sa nature le portant à concilier les extrêmes. Ne pouvant s'affirmer trop fort classique sans courir le risque d'être embrigadé par les monarchistes rétrogrades, il doit d'autant plus dénoncer tout romantisme qui n'a pas su se laisser dompter. En 1913, cette satire de l'ostentation se retrouve encore dans ce passage des *Caves du Vatican*, où Protos déploie ses talents :

Il eut un bref sanglot qu'il étouffa dans son foulard ; mais, se ressaisissant aussitôt, avec un coup de talon rétif, il murmura rapidement une phrase dans une langue étrangère.

— Vous êtes italien ? demanda la comtesse.

— Espagnol ! La sincérité de mes sentiments le trahit <sup>10</sup>.

Ce préjugé, par la suite, ne disparaît pas, mais on le voit s'affiner, Gide acceptant de dissocier certains artistes du pays qui les a produits, avouant surtout son incompréhension envers toute forme d'art qui ne prolonge pas l'idéal de mesure exprimé par la Grèce ; ainsi, en 1935 :

Il fut beaucoup question de Goya, à cause de l'exposition d'estampes, encore ouverte. Gide affirme une fois de plus son éloignement pour l'art espagnol, pour ses côtés cruels, son absence de sympathie, de participation émue à la chose peinte <sup>11</sup>.

Je n'aime pas Vélasquez mais je l'admire énormément, je ne lui pardonne pas ses imitateurs ; et le Greco m'écrase un peu par sa personnalité <sup>12</sup>.

Et en 1939, discutant avec Claude Mauriac :

Vous m'avez étonné, hier, en assurant que l'Espagne ne connaissait pas, dans son art, la beauté.

— C'est seulement que je sus mal m'expliquer, ou plutôt que je n'osais pas. J'ai écrit sur ce point des pages où j'ai parfaitement explicité mon opinion : l'Espagne ne connaît pas la beauté pour cette raison qu'Hélène n'y a pas abordé <sup>13</sup>.

Cette hostilité de Gide avait également des causes plus particulières. L'une d'elles s'appelle sans doute Maurice Barrès, dont certains livres, comme déjà, en 1894, *Du sang, de la volupté, de la mort*, et même l'ap-

10. *Les Caves du Vatican*, Pléiade III, pp. 756-7.

11. *Les Cahiers de la petite Dame*, t. II, Gallimard, 1974, p. 454.

12. *Ibid.*, p. 486.

13. Claude Mauriac, *Conversations avec André Gide*, Albin Michel, 1951, p. 130.

parenté physique, semblaient faire de lui le chantre d'une certaine Espagne, raidie dans la religion et la mort. En 1905, dans sa deuxième chronique donnée à *L'Ermitage*, Gide ironisait sur le style de son ennemi de prédilection :

Prétendrons-nous moins français Maurice Barrès, pour présenter des qualités en apparence si espagnoles ? ces parfums, cette morbidesse, cet amour de la mort avoisinant l'amour, ce rythme si rompu, cette allure un peu capitane, cette belle cambrure d'abord puis brusquement ces abandons, ce sourire seulement des lèvres, ces ombres à la Zurbaran, ces langueurs à la Murillo <sup>14</sup>...

Même si le charme oriental de l'Andalousie n'était pas précisément ce que Barrès appréciait de l'Espagne, il était plus net, pour s'opposer à lui, de célébrer l'Orient lui-même — en admettant le curieux glissement qui permettait à Gide de le rencontrer en Afrique du Nord.

Mais un autre nom d'écrivain peut être proposé, mais davantage comme l'illustration d'une tendance ; il s'agit de Pierre Louÿs, dont le « roman espagnol », *La Femme et le Pantin*, était paru en 1898. Gide n'avait pas, contre son ancien ami, la même animosité. Mais ce roman mettait en lumière une autre caractéristique attribuée, cette fois par convention et tradition, à l'Espagne, celle d'un pays machiste et sensuel.

Déjà, lors de son premier voyage, Gide s'était indigné contre les courses de taureaux :

Qu'on tue quelqu'un parce qu'il est en colère, c'est bien ; mais qu'on mette en colère quelqu'un pour le tuer, cela est absolument criminel.

On tue le taureau en état de péché mortel. On l'y a mis. Il ne demandait, lui, qu'à paître. Etc <sup>15</sup>.

Pourtant, ce qui transparait dans certains de ses récits, c'est plutôt l'idée que l'Espagne est le domaine d'une certaine hétérosexualité agressive. Dans *L'Immoraliste*, elle est la source d'une sauvagerie presque primitive, incarnée par les deux fils Heurtevent :

L'un âgé de vingt ans, l'autre de quinze, élancés, cambrés, les traits durs. Ils semblaient de type étranger, et j'appris plus tard, en effet, que leur mère était espagnole. Je m'étonnai d'abord qu'elle eût pu venir jusqu'ici, mais Heurtevent, un vagabond fieffé dans sa jeunesse, l'avait, paraît-il, épousée en Espagne <sup>16</sup>.

Et dans cette famille, de fait, tout se mêle, l'inceste, le viol et la ferveur

14. *Nouveaux Prétextes*, Mercure de France, 1951, p. 59.

15. *Journal*, t. I, Pléiade, Gallimard, 1996, p. 160 (mars 1893).

16. *L'Immoraliste*, *op. cit.*, p. 445.

religieuse. Évidemment, on ne saurait retrouver pareille ambiance dans *La Porte étroite*, mais en risquant son voyage de noces jusqu'aux portes de l'Espagne, Juliette confirme son tempérament — modérément — sensuel :

Les nouvelles de nos voyageurs continuent à être fort bonnes.

Tu sais déjà combien Juliette a joui de Bayonne et de Biarritz, malgré l'épouvantable chaleur. Ils ont depuis traversé Fontarabie, se sont arrêtés à Burgos, ont traversé deux fois les Pyrénées... Elle m'écrit à présent du Monserrat une lettre enthousiaste. Ils pensent s'attarder encore dix jours à Barcelone avant de regagner Nîmes <sup>17</sup>.

En fait, ce qui nous permet de relever ces quelques indices, c'est le récit que Gide lui-même nous donne, véritable « histoire d'une rougeur » dont on peut comprendre, compte tenu de la présence de sa mère, de son âge et de l'état d'incertitude sentimental et sexuel dans lequel il se trouvait, combien il a pu le marquer, et devenir pour lui associé exemplairement au souvenir de l'Espagne.

C'était aux vacances de Pâques. Je voyageais avec ma mère. J'avais un peu plus de vingt ans ; mais je n'eus vingt ans qu'assez tard ; j'étais encore tendre et neuf.

Pour le divertissement de quelques touristes, un manager avait organisé une soirée de danses au premier étage d'une posada de faubourg. Déjà je répugnais alors à tout ce qui sent l'apprêt... mais quel autre moyen de voir ces danses ? [...]

Le spectacle, un peu morne au début, s'animait. On en était peut-être à la troisième danse ; celle qui la dansait, une Andalouse sans doute, au teint rose, s'agitait du ventre et des bras selon la mode des juives algériennes, et faisait flotter deux foulards, l'un caroubier, l'autre cerise qu'elle tenait du bout des doigts. Vers la fin de la danse elle commença de toupiner, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, d'abord au mitan de la salle, puis en grand cercle, à la manière d'un toton près de choir, suivant le rang des spectateurs qu'elle frôlait. Au moment qu'elle passait devant moi, vlan ! je reçus du foulard dans la figure ; et le foulard tomba sur mes genoux. J'eusse voulu que ce fût par maladresse et par hasard ; mais non : c'était direct, subit et concerté, discret... C'est ce qu'au même instant je dus comprendre, et je sentis un flot de sang m'éblouir — car ce petit manège s'éclairait au souvenir d'une chanson que parfois chantait une petite couturière qui venait travailler chez nous ; elle chantait cela lorsqu'elle était bien sûre que

---

17. *La Porte étroite*, Pléiade III, p. 546.

ma mère ne pouvait pas l'entendre ; [...] il y était question, au cours d'un couplet, du sultan qui « lui jeta le mouchoir ». J'entendais bien ce que le geste voulait dire. [...] Plus rouge encore que le foulard, que je dissimulai précipitamment sous ma veste, je m'efforçai de croire que ma mère n'avait rien vu, et songeai avec suffocation aux suites possibles de mon « aventure »... [...] À présent que je recouvrais contenance, ce qui me dépitait surtout c'est que, des six Espagnoles ou gitanes que cette fête rassemblait, celle qui m'avait « jeté le mouchoir » était de beaucoup la moins belle<sup>18</sup>.

Ce qui rend possible ce récit, c'est que, en 1910, Gide est désormais bien assuré de sa nature et de ses goûts ; il peut ainsi se permettre de relater une rougeur dont il ne partage plus la chaleur, ou même, plus subtilement, suggérer qu'à travers son embarras à l'égard de la gitane, ce qui pouvait se deviner était déjà son peu d'attrait pour le beau sexe. Il suffit d'être attentif à certains détails pour voir que son ironie vise moins sa propre ingénuité que le comportement stéréotypé des desservants du rite hétérosexuel : la danseuse « toupine... à la manière d'un toton près de choir », tandis qu'« un vieux daim [...], à petits coups de canne, faisait résonner le plancher ».

Malgré tout cela, le rapport de Gide à l'Espagne s'avère plus complexe ; on le voit revenir à ce pays, comme s'il n'en était pas foncièrement dégoûté, ou comme s'il ne pouvait s'empêcher d'y rechercher quelque chose d'inavoué. Comme si le souvenir d'une ancienne attirance continuait de l'inciter à risquer d'être déçu. Ainsi, en avril 1905, voyageant en compagnie de sa femme et de sa cousine Jeanne :

À Saint-Sébastien, sur la place, nous nous fîmes servir du chocolat espagnol, épais et fortement aromatisé de cannelle. [...] Jeanne prétend ne pouvoir souffrir le chocolat à l'espagnole. [...] Em. consent au chocolat espagnol, mais prend les gâteaux à l'œuf en horreur. Et comme je m'irrite à les voir toutes deux si résignées (ou résolues) à ne goûter à ce pays que par les yeux ou, tout au plus, du bout des lèvres, en enfonçant mes dents dans cette pâte huileuse et grumeleuse et safranée, je crus mordre à même l'Espagne ; ce fut affreux<sup>19</sup>.

En 1910, en compagnie de Copeau, il repart pour l'Espagne, et l'impression, malgré la pluie, est plutôt bonne. Désireux de ne voir de ce

18. *Journal*, t. I, *op. cit.*, pp. 631-2.

19. *Ibid.*, pp. 439-40.

pays que son aspect le moins ibérique, le plus arabe, il est inespérément récompensé. Il avait écrit à Copeau, le 18 mars : « Mon projet est d'échouer à Elche et de vous laisser faire la semaine sainte de Murcie tandis que je récupérerai sous les palmes <sup>20</sup>. » Le 23, à Schlumberger, il montrait le projet bien engagé : « Nous pensons bien à vous, en prenant notre café au lait du matin face au port d'Alicante. Le pays est admirable et nous sommes à hauteur <sup>21</sup>. » Et enfin, à Elche, le 25, il exprime à Ghéon sa divine surprise : « Stupeur de trouver en Espagne un Biskra très réussi, mais sans parfums, sans chants de flûte, sans troupeaux <sup>22</sup>... »

Évidemment, entre temps, Gide a connu l'Algérie, et la comparaison joue un peu en défaveur de l'Espagne. Mais ce n'est pas une raison suffisante, et il faut tous le poids des a-priori que nous avons énumérés pour l'amener à une de ces subites volte-face dont il eut toujours le secret ; c'est à Ruyters, et surtout à Ghéon, qu'il se confie :

Trois jours durant, j'ai cru que j'allais aimer l'Espagne... Que dis-je ! déjà je la préférerais à l'Italie. La course de toros de Murcie, et l'ennui forcené de Madrid m'en dégoûtent à nouveau. [...] Je souhaite le retour plus âprement que je n'ai souhaité le départ. [...] J'ai laissé Copeau visiter Tolède tout seul ; je t'écris, échoué dans le plus morne des cafés de la plus insipide des villes. Bruxelles même présente plus d'attraits <sup>23</sup>.

Et pourtant, cinq mois plus tard, se rendant en Andorre, il note : « En Espagne de nouveau ! J'avais pourtant juré de n'y remettre pas les pieds de sitôt <sup>24</sup>. »

De cette alternance d'attraction et de répulsion, nous trouvons l'explication dans le texte que Gide publie dans *La NRF* en mai 1910 comme *Journal sans dates* sous le titre *En Espagne*. Ce texte est savamment organisé. Il reproduit d'abord un extrait du *Journal* de 1905, composé en deux tableaux symétriques : à Urrugne, une course joyeuse, « la lettre de M... à la main <sup>25</sup> » ; à Saint-Sébastien, la scène du gâteau espagnol, en compagnie de Jeanne et de Madeleine. Puis c'est le *Journal* de mars-avril

20. *Correspondance Gide-Copeau*, Gallimard, 1987, t. I, p. 372.

21. *Correspondance Gide-Schlumberger*, Gallimard, 1993, p. 270.

22. *Correspondance Gide-Ghéon*, t. II, Gallimard, 1976, p. 748.

23. *Ibid.*, fin mars. Voir aussi *Correspondance Gide-Ruyters*, t. II, p. 83 : « J'ai laissé mon compagnon découvrir le mortel charme de Tolède ! [...] Assez mal en train depuis deux jours (mal de gorge), je songe au retour et désire vers Paris plus âprement qu'à Paris je ne faisais vers l'Espagne. »

24. *Journal*, t. I, *op. cit.*, p. 654.

25. Passage repris dans *Journal*, t. I, p. 439.

1910, relatant le voyage en compagnie de Copeau, et qui commence sur un ton gaillard et même enthousiaste : « L'air est tout parfumé d'azur ; les toits brillent. Fuir ! ah ! fuir plus au sud et vers un dépaysement plus total. » Et c'est alors que Gide plonge dans le passé pour raconter, comme deux scènes jumelles ou concurrentes, deux épisodes de son premier voyage en Espagne. Nous avons vu le second, il s'agit de l'histoire d'une rougeur. Voici le premier :

Lorsqu'on vient en Espagne assoiffé de soleil, de danse et de chants, rien de morne comme la salle d'un cinématographe où la pluie nous force à demander abri. Chants et danses, en vain nous en avons quêté jusqu'à Murcie. À Séville sans doute on en trouve encore ; à Grenade... Oui, je me souviens que dans l'Albaycin, il y a près de vingt ans (rien depuis, non pas même les chants de l'Égypte, n'a su toucher endroit plus secret de mon cœur) ; c'était, la nuit, dans une vaste salle d'auberge, un garçon bohémien qui chantait ; [...] cela restait comme en marge de la musique ; non pas espagnol, mais gitan, irréductiblement... Pour réentendre ce chant, ah ! j'eusse traversé trois Espagnes. Mais je fuirai Grenade crainte de ne l'y réentendre point <sup>26</sup>.

C'est-à-dire que, comme dans *Amyntas*, Gide organise un récit au cœur duquel il installe un double-fond, le voyage de 1910 n'étant relaté que pour évoquer un souvenir de 1893 ; ce souvenir, par sa dualité, affirme originelle sa fascination pour « un garçon bohémien », annulant la pauvre séduction de la gitane, anticipant sur « le petit musicien » découvert avec Wilde dans un café d'Alger. Et l'on peut alors mesurer l'impact de cette scène sur Gide en revenant à ce passage de *L'Immoraliste* relatif à l'un des fils Heurtevent :

La première fois que j'avais rencontré le plus jeune des fils, c'était, il m'en souvient, sous la pluie ; [...] il chantait ou plutôt gueulait une espèce de chant bizarre et tel que je n'en avais jamais ouï dans le pays. [...] Je ne puis dire l'effet que ce chant produisit sur moi ; car je n'en avais entendu de pareil qu'en Afrique... Le petit, exalté, paraissait ivre <sup>27</sup>.

## II. Camaraderie et sympathie

Par la suite, Gide n'aura plus souvent l'occasion de se rendre en Espagne ; mais on continue de le voir balancer entre une attirance pour les

26. *Ibid.*, pp. 630-1.

27. *L'Immoraliste*, *op. cit.*, p. 445.

régions les moins castillanes, et une prévention contre les autres. En 1917, il écrit à Larbaud, installé à Alicante : « Ah ! si l'Espagne n'était si loin et si... avec quelle joie j'irais vous rejoindre. On doit si bien travailler près de vous <sup>28</sup> ! »

Avec Robert Levesque, en janvier 1933, il évoque ce projet : « Il est possible, probable même, que je m'en aille prochainement à Barcelone — possible que je puisse t'y héberger ou, du moins, inviter un ami à nous héberger tous deux, au bord de la mer à 100 kms de Barcelone <sup>29</sup>. »

Mais en 1935, il écrit à Dorothy Bussy : « Vous n' imaginez pas ce que je suis mal installé pour vous écrire, dans cette hideuse chambre d'un hôtel, pourtant recommandé, de ce hideux Madrid <sup>30</sup>. »

Il va falloir les tragiques événements de la guerre civile pour qu'enfin, dépassant les clichés et les conventions littéraires, Gide prenne conscience que l'Espagne est d'abord un peuple. L'évocation des premiers troubles, dans son *Journal*, lors de l'avènement de la République, montre la survivance de ses préventions envers une Espagne catholique :

L'Espagne au *Soulier de satin* brûle ses couvents plus féroce-ment que n'a jamais fait le pays de Voltaire. On peut bien dire qu'elle n'a pas volé ces excès et que son Inquisition de jadis lui préparait de longue main ces représailles. Et même il ne serait pas besoin de remonter si loin. Je doute si cette fureur est signe d'une vraie délivrance, hélas ! Il y a là quelque chose de spasmodique qui pourrait bien ne pas durer <sup>31</sup>.

En 1934, après les révoltes des Asturies, il ne se contente plus d'être spectateur, et intervient, comme d'autres écrivains et artistes, auprès du président de la République Alcala Zamora pour que soient atténuées les mesures de répression envisagées ; il co-signe une *Adresse* au gouvernement espagnol, intercédant pour les condamnés, demandant que les prisonniers politiques soient soustraits à la justice militaire et que la charité s'exerce en faveur des familles des victimes <sup>32</sup>.

Traversant l'Espagne pour se rendre au Maroc en compagnie de Jef Last, il rencontre à Madrid, en avril 1935, un « camarade » qui veut être abonné au *Journal de Moscou* pour être informé ; il lui indique une Française qui puisse le lui envoyer ; plus tard, il évoque cette rencontre

28. *Correspondance Gide-Larbaud*, Gallimard, 1989, p. 177.

29. *Correspondance Gide-Levesque*, P. U. L., 1995, p. 198.

30. *Correspondance Gide-Bussy*, t. II, Gallimard, 1982, p. 572.

31. *Journal*, t. II, Pléiade, 1997, p. 272 (13 mai 1931).

32. Cf. *Monde* du 11 novembre 1934 et *Lu* du 16 novembre 1934 (*Littérature engagée*, Gallimard, 1950, p. 108).

en modifiant le lieu, pour éviter à son interlocuteur d'être identifié :

Il commença de me parler longuement des horreurs de la « répression » et des camouflages éhontés de la presse.

— C'est pas honnête, ce qu'ils font là. Ils ont tous les journaux pour eux et ils disent tout ce qu'ils veulent, et ce qu'ils disent est reproduit dans le monde entier. [...]

Sa voix tremblait d'indignation ; il s'était pris la tête dans les mains et resta quelque temps silencieux, peut-être parce que les gens circulaient près de nous. Il reprit à voix plus basse :

— Oui, c'est vrai qu'ils ont triomphé. Misère, prostitution, course de taureaux, catholicisme... Jamais ça n'a été plus fort qu'aujourd'hui. C'est vrai que le mouvement révolutionnaire a échoué... Mais vous savez : il n'a tout de même pas été inutile. D'abord, il y avait trop d'anarchistes en Espagne. Maintenant, les anarchistes ont compris qu'ils sont vaincus d'avance, s'ils ne sont pas unis, organisés <sup>33</sup>...

L'Espagne devient alors, pour Gide et son entourage comme Pierre Herbart et surtout Jef Last, une priorité, avec laquelle il tient à rappeler sa solidarité, et dont il fait un test de l'internationalisme de l'URSS au moment de son voyage de 1936 :

Dans cette usine de raffinerie de pétrole, aux environs de Soukhoum, [...] nous nous approchons du « Journal mural » affiché selon l'usage dans une salle du club. Nous n'avons pas le temps de lire tous les articles, mais, à la rubrique « Secours rouge », où, en principe, se trouvent les renseignements étrangers, nous nous étonnons de ne voir aucune allusion à l'Espagne dont les nouvelles depuis quelques jours ne laissent pas de nous inquiéter. Nous ne cachons pas notre surprise un peu attristée. Il s'ensuit une légère gêne. [...] Le même soir, banquet. Toasts nombreux selon l'usage. [...] Jef Last se lève et, en russe, propose de vider un verre au triomphe du Front rouge espagnol. On applaudit chaleureusement, encore qu'avec une certaine gêne, nous semble-t-il ; et aussitôt, comme en réponse : toast à Staline. À mon tour, je lève mon verre pour les prisonniers politiques d'Allemagne, de Yougoslavie, de Hongrie... On applaudit, avec un enthousiasme franc cette fois ; on trinque, on boit. Puis de nouveau, sitôt après : toast à Staline. C'est aussi que sur les victimes du fascisme, en Allemagne et ailleurs, l'on savait quelle attitude avoir. Pour ce qui est des troubles et de la lutte en Espagne, l'opinion générale et

---

33. « Rencontre à Tolède » (*Littérature internationale*, février 1936).

particulière attendait les directives de la *Pravda* qui ne s'était pas encore prononcée. On n'osait pas se risquer avant de savoir ce qu'il fallait penser. Ce n'est que quelques jours plus tard (nous étions arrivés à Sébastopol) qu'une immense vague de sympathie, partie de la Place Rouge, vint déferler dans les journaux, et que, partout, des souscriptions volontaires pour le secours aux gouvernements s'organisèrent <sup>34</sup>.

En septembre 1936, revenant d'URSS, Gide est informé des événements d'Espagne par Malraux, retour de Madrid (le 4), et par Johnny Bühler (le 8) qui revient de Barcelone où il est engagé comme milicien. Puis Jef Last à son tour s'engage, dégoûté par l'attitude de l'URSS ; c'est Gide qui l'annonce à la Petite Dame : « Il vient de partir pour l'Espagne où il va peut-être se faire tuer ! Il est tellement désarmé, il sent sa position si fautive, si intolérable vis-à-vis du Parti, qu'il ne trouve que ce moyen de se donner comme un brevet de pureté <sup>35</sup> ! »

Last va s'enrôler dans le 5<sup>ème</sup> régiment, sous les ordres d'Enrique Lister ; nommé caporal, il quittera l'Espagne en juillet 37 avec le grade de capitaine. De là, il envoie des lettres à Gide, enthousiastes pour la cause républicaine. C'est alors que s'amorce un projet de voyage de Gide en Espagne ; le 15 octobre, Last dit à Gide que sa venue en Espagne est souhaitée par l'Alliance des intellectuels contre le fascisme <sup>36</sup>.

Le 23 octobre, Gide reçoit « de l'ambassadeur d'Espagne une invitation (une prière plutôt) à se rendre à Madrid pour le seul bénéfice de l'autorité de sa présence. Il répond qu'il répugne un peu à aller là où l'on se bat, en inutile, mais que si sa présence pouvait avoir quelque utilité, il irait <sup>37</sup> ».

Le 26, Ilya Ehrenbourg « insiste pour que Gide aille en Espagne, et Gide entrevoit là une manière de montrer qu'il n'entend pas se détacher des communistes, et cela juste au moment où paraîtra son livre <sup>38</sup> ». De fait, l'URSS ayant apporté son soutien aux républicains espagnols, Gide rajoute *in extremis*, sur les épreuves de *Retour de l'URSS* (achevé d'imprimer le 6 novembre) ces deux phrases : « L'aide que l'URSS apporte à l'Espagne nous montre de quels heureux rétablissements elle demeure capable. L'URSS n'a pas fini de nous instruire et de nous étonner. »

Le 6 novembre, idée d'Herbart : « une commission n'ayant aucune

34. *Retour de l'URSS*, Gallimard, 1936, pp. 69-70.

35. *CPD*, t. II, p. 558 (23 septembre).

36. *Correspondance Gide-Last*, P. U. L., 1985, p. 33.

37. *CPD*, t. II, p. 563.

38. *Ibid.*, p. 566.

couleur politique, composée de gens de partis différents, se rendrait à Madrid pour essayer par son intervention d'arrêter les massacres prévus en demandant des choses précises<sup>39</sup> » ; le même jour, rencontre de Gide avec l'ambassadeur, et début de constitution de la délégation.

Le 7, « les choses se précisent : on a deux communistes, deux prêtres, il faudrait deux personnalités marquantes, une de droite, une de gauche. Bloch suggère Mauriac ou Duhamel à droite. "Dans ce cas, je serais l'autre", dit Gide. [...] Il est entendu qu'Aragon se chargera des démarches à l'ambassade d'Espagne pour les passeports et Gide des démarches auprès de Blum pour les avions et les passeports diplomatiques<sup>40</sup>. »

Le 8, Gide et Herbart sont reçus par Blum ; ils obtiennent tout, avions, visas et fonds. La délégation prend forme. Mais le 10, un problème surgit du côté de la droite, tout le monde se défie et se défile ; le 16, le projet est abandonné, et Gide rapporte au Ministère des Affaires étrangères les 25 000 f reçus.

Gide n'a pu jouer les médiateurs ; le 22 janvier 1937, dans *Vendredi*, il choisit son camp : « De tout cœur, puisqu'il faut opter, et sans balancer, avec l'admirable peuple espagnol, avec Madrid, contre les intérêts des Grands d'Espagne, contre la junte de Burgos<sup>41</sup>. »

Lucien Combelle, qui est alors son secrétaire, confirme l'importance que cette guerre revêt à ses yeux : « Cette guerre d'Espagne l'émeut ; ses pensées vont aux combattants de l'idéal marxiste, oui, malgré les mésaventures récentes<sup>42</sup>. » D'autre part, Gide suit de près le sort de Jef Last, se rend à l'ambassade d'Espagne le 12 avril 1937 à son sujet. En juin, il verse 10.000 f pour les secours aux femmes et enfants d'Espagne.

Après la répression anti-POUM et l'arrestation en juin 37 de ses dirigeants, Gide reçoit une lettre de Barcelone de S. Pascual, le 25 août, qui l'informait des « procédés asiatiques » employés contre les membres du POUM arrêtés. Un télégramme est alors envoyé au gouvernement espagnol par Gide, Duhamel, Rivet, Mauriac et Martin du Gard : « Demandons instamment au gouvernement espagnol d'assurer à tous accusés politiques garanties de justice et particulièrement franchise et prestation de la défense<sup>43</sup>. » À la suite de quoi, au Congrès international des intellectuels pour la défense de la culture, à Madrid en juillet 37, Gide, qui de

39. *Ibid.*, p. 576.

40. *Ibid.*, p. 581.

41. *Littérature engagée, op. cit.*, pp. 152-3.

42. Lucien Combelle, *Je dois à André Gide*, Chambriand, 1951, p. 33

43. *Correspondance Gide-Martin du Gard*, t. II, Gallimard, 1968, p. 117 (lettre du 17 octobre).

plus vient de publier *Retouches à mon Retour de l'URSS*, est attaqué, comme « renégat et traître » (*Journal*, p. 1320) par José Bergamin, avec qui il a pourtant eu des rapports amicaux... Il doit également subir l'attaque d'Ilya Ehrenbourg, correspondant des *Izvestiya* en Espagne, ce qui l'entraîne dans une polémique avec Jean Guéhenno, qui n'a pas voulu publier dans *Vendredi* la réponse de Gide à Ehrenbourg <sup>44</sup>.

À Daniel Wallard, le 30 octobre 1937, il écrit : « Je ne puis détourner ma pensée de ce drame, où vont être sacrifiés de nouveau les meilleurs. [...] Les fragments du nouveau livre de Malraux, que publie le n° de novembre de *La NRF*, me paraissent admirables <sup>45</sup>. »

Le 20 décembre 1937, dans un *Billet à Angèle*, Gide ironise sur un manifeste de soutien aux intellectuels espagnols, émanant de la droite (Bonnard, Drieu, Claudel, Daudet, Fernandez...) et réclamant intervention en faveur de Franco, tout en dénonçant tout soutien aux républicains ; Gide insiste sur les contradictions :

— « Il appartient à l'Espagne d'affirmer avec la même énergie les Droits de la Nation. »

— On peut affirmer tout ce qu'on veut, et même avec beaucoup d'énergie. Mais il ne me plaît pas de voir ces droits s'opposer les uns aux autres, et ceux de la Nation se dresser à l'encontre des droits de l'homme et des citoyens. Lorsque ces derniers sont attaqués par eux qui prétendent rétablir l'ordre, je proteste <sup>46</sup>.

Et dans son *Journal*, l'Espagne revient périodiquement comme la preuve d'une sympathie politique inébranlable. Le 16 septembre 1938, il se dit incapable « d'oublier pour un temps son deuil, les massacres d'Espagne, l'angoisse qui pèse sur l'Europe <sup>47</sup> ». Le 26 janvier 1939, il note : « Obsédé par la pensée de l'atroce agonie de l'Espagne <sup>48</sup>. »

Enfin, en avril-mai 1939, il intervient en faveur de réfugiés venus d'Espagne, internés dans un camp à Perpignan :

1<sup>er</sup> mai. Il a passé la journée au ministère de l'Intérieur pour s'occuper de ces malheureux qui sont dans le camp de concentration et ce soir il rejoint Pierre à Perpignan pour délivrer l'ami de Jef [Harry Domela] <sup>49</sup>.

44. Voir *Littérature engagée*, pp. 194-216.

45. *BAAG* n°113, p. 125.

46. *Littérature engagée*, p. 213.

47. *Journal*, t. II, p. 621.

48. *Ibid.*, p. 639.

49. *CPD*, t. III, Gallimard, 1975, p. 136.



# La réception de Gide en Espagne

par

ALICIA PIQUER DESVAUX

C'EST à l'occasion de la nouvelle édition du *Journal* d'André Gide (Bibliothèque de la Pléiade), établie par Martine Sagaert, qu'il m'est venu à l'esprit l'idée de confronter quelques aspects de la jeunesse de l'écrivain avec l'étape de formation de deux autres grands écrivains français dont Gide demeurera grand ami le long de leur vie : Pierre Louÿs et Paul Valéry.

Tout ce qui rapproche Louÿs et Valéry de l'Espagne (formation ou proximité du lieu de naissance, lectures, goûts, amitiés...) semble pourtant en éloigner le jeune Gide. Le « malentendu » semblerait s'accroître de la part des lecteurs espagnols et des écrivains, spécialement de la *génération poétique de 1927*, qui se seraient sentis beaucoup plus attirés par les possibilités de la « poésie pure » que par le patient travail d'introspection que Gide poursuit d'une part avec ses écrits de fiction (romans, soties, récits...), de l'autre avec l'écriture du *Journal*. Sans doute, un manque de tradition de ce genre littéraire en Espagne rend encore plus compliquée la réception de l'œuvre de Gide. N'oublions pas non plus à ce propos l'éducation protestante de l'écrivain.

Le hasard fit les choses : Paul Valéry, âgé de dix-huit ans, commence ses études de droit à Montpellier, tout en écrivant, déjà, quelques petites collaborations dans des revues locales et parisiennes. L'Université de Montpellier fêtait son VII<sup>e</sup> centenaire, et Paris envoie Pierre Louÿs à la

dernière minute en substitution d'André Gide <sup>1</sup>. Le destin « pas quelconque » — en suivant l'expression de Louÿs — mit à côté, lors du banquet (de plus de mille couverts), célébré à Palavas le 26 mai 1890, les deux écrivains. En compagnie d'étudiants espagnols « nous composâmes [...] une intimité instantanée » — les mots sont de Valéry. Désormais Louÿs, l'un des écrivains qui s'inspire le plus des sujets espagnols (rappelons son roman *La Femme et le Pantin* écrit en 1898 <sup>2</sup>), initie Valéry dans la connaissance de sainte Thérèse d'Avila et saint Ignace de Loyola, de Velázquez, de Séville, etc <sup>3</sup>. D'autre part, Louÿs introduit Valéry dans les cercles littéraires de Paris et notamment chez Mallarmé (les mardis de la rue de Rome) et chez Heredia (les samedis de la rue Balzac). Si la poésie « parnassienne » de Heredia est rapidement substituée dans ses goûts par le symbolisme mallarméen, Valéry gardera toujours l'expression de « poésie pure » puisée dans le prologue des *Trophées*. Grâce à Louÿs, Valéry fait aussi la connaissance de Gide (1894 <sup>4</sup>). L'hispanisme de Valéry s'accroît de plus en plus, il voyage en Espagne, s'intéresse à Góngora et Gracián et même, un autre ami, Marius André, poète, critique et traducteur lui sollicite un prologue pour sa traduction de Góngora en français : « He aquí a Valéry inmerso en la cultura hispánica », dit Monique Allain-Castrillo <sup>5</sup>.

Les circonstances personnelles de Gide sont différentes et quoique très ami de Pierre Louÿs, son intérêt pour l'Espagne demeure à cette époque simplement touristique. Nous rappelons son voyage à travers le Pays Basque, hanté par la présence maternelle. La pluie à Séville, tandis que sa vision de Grenade pleine de couleurs, d'odeurs et de sensations chaudes lui font jouir par avance de son séjour africain. En fait, Gide demeure attentif à la beauté des danseuses et danseurs de flamenco et se laisse facilement séduire par la musique et l'allégresse du peuple ; puis quelques touches à propos du côté cruel de la peinture de Goya et son

<sup>1</sup> *Rencontre : Pierre Louÿs et Paul Valéry à Montpellier en 1890. Premières correspondances* (Mazamet, ACCROC, 1990).

<sup>2</sup> Louÿs parlait et écrivait l'espagnol de façon correcte et avait épousé la fille cadette de José-Maria de Heredia, poète né à Cuba.

<sup>3</sup> Jean-Paul Goujon & M<sup>re</sup> del Carmen Camero Pérez, *Pierre Louÿs y Andalucía*, Sevilla, Alfor, 1984.

<sup>4</sup> Quelques années plus tard, en 1900, Gide et Louÿs seront les témoins du mariage de Valéry. C'est précisément le violoncelliste catalan Pau Casals qui joua dans la cérémonie.

<sup>5</sup> *Paul Valéry y el mundo hispánico*, Madrid, Gredos, « Bibl. Románica Hispánica », 1995, p. 30.

admiration pour Velázquez, Zurbarán et Sert, et surtout la musique d'Albéniz qu'il aime jouer au piano. Beaucoup plus tard, Gide raconte aussi dans son *Journal* un voyage en Andorre où, à cheval, il avait grimpé à travers les Pyrénées, enduré les incommodités du froid et du vent pour jouir d'un paysage dur et sauvage avant de se loger dans une auberge pas très propre du côté espagnol. Son intérêt se porte plutôt sur la contemplation du paysage et la jouissance ou la souffrance qu'il en tire, sorte de géographie sentimentale, ainsi que les rencontres avec les gens du pays, dont il constate la pauvreté digne. Une autre idée préside le récit qu'il fait, quelques années plus tard, en pleine révolution, à Madrid (bien que pour des raisons de sûreté il change Madrid pour Tolède), sur laquelle on reviendra quelques lignes plus bas.

Rien de mieux que les paroles de Gide pour nous rendre l'intérêt et la rigueur qu'il portait à sa quête de lui-même, et comment son projet de vie était inséparable de son projet de création littéraire, il note le 3 janvier 1892 :

Me tourmenterai-je toujours ainsi, et mon esprit, Seigneur ne se reposera-t-il désormais dans plus aucune certitude ? Comme un malade dans son lit, qui se retourne pour trouver le sommeil, du matin au soir je m'inquiète ; et la nuit encore l'inquiétude me réveille.

*Je m'inquiète de ne savoir qui je serai*<sup>6</sup> ; je ne sais même pas celui que je veux être ; mais je sais bien qu'il faut choisir. Je voudrais cheminer sur des routes sûres, qui mènent seulement où j'aurais résolu d'aller ; mais je ne sais pas ; je ne sais pas ce qu'il faut que je veuille. Je sens mille possibles en moi ; mais je ne puis me résigner à n'en vouloir être qu'un seul. Et je m'effraie, chaque instant, à chaque parole que j'écris, à chaque geste que je fais, de penser que c'est un trait de plus ineffaçable, de ma figure qui se fixe ; une figure hésitante, impersonnelle ; une lâche figure, puisque je n'ai pas su choisir et la délimiter fièrement. Seigneur, donne-moi de ne vouloir qu'une seule chose et de la vouloir sans cesse [...].

La vie d'un homme est son image. À l'heure de mourir nous nous refléterons dans le passé, et, penchées sur le miroir de nos actes, nos âmes reconnaîtront ce que nous sommes. Toute notre vie s'emploie à tracer de nous-mêmes un ineffaçable portrait. Le terrible, c'est qu'on ne le sait pas ; on ne songe pas à se faire beau. On y songe en parlant de soi ; on se flatte ; mais notre terrible portrait plus tard ne nous flattera pas ; il racontera notre âme, qui se présentera devant Dieu dans sa posture habituelle [...].

On peut dire alors ceci, que j'entrevois comme une sincérité renversée (de l'artiste). Il doit non pas raconter sa vie telle qu'il l'a vécue, mais la

---

<sup>6</sup> C'est nous qui soulignons.

vivre telle qu'il la racontera. Autrement dit : que le portrait de lui, que sera sa vie, s'identifie au portrait idéal qu'il souhaite, et plus simplement : *qu'il soit tel qu'il se veut*<sup>7</sup> aujourd'hui<sup>8</sup>.

Il n'est pas nécessaire de rappeler comment d'ouvrage en ouvrage, des *Cahiers et Poésies d'André Walter* aux *Nourritures terrestres*, de *Paludes* aux *Faux-Monnayeurs*, du *Prométhée mal enchaîné* à *Thésée*, l'évolution de l'écrivain qui cherche à se comprendre pour comprendre le monde et l'art est un long parcours de réflexion, de sincérité et d'exigence. Son travail dans *La N.R.F.* et l'autorité de plus en plus grande qu'il exerce sur les écrivains de l'époque rendent son compromis moral progressivement plus engagé. Les circonstances historiques précipitent son jugement sur une Europe en crise. La lecture du *Capital* de Karl Marx fait le reste. Gide note soigneusement les étapes de sa réflexion :

(25 février 1932) À présent je sais non seulement *contre* quoi, mais aussi *pour*<sup>9</sup> quoi je me décide. Et j'admire que ceux qui me reprochaient naguère mon « indécision » soient tous de l'autre parti.

En fait, la pensée de Gide est réitérée fermement :

[...] Que les idées de Lénine et de Staline puissent triompher des résistances que les États d'Europe cherchent à leur opposer c'est ce qui commence à leur apparaître ; et cela les emplit de terreur. Mais qu'il puisse être souhaitable que ces idées triomphent, voilà ce qu'ils refusent d'envisager. Il y a beaucoup de sottise, beaucoup d'ignorance, beaucoup d'entêtement dans leurs dénis ; et aussi quelque défaut d'imagination qui les retient de croire que l'humanité puisse changer, qu'une société puisse se former sur des bases différentes de celles qu'ils ont toujours connues (alors même qu'ils le déplorent), que l'avenir puisse ne pas être une reprise et une reproduction du passé<sup>10</sup>.

Gide reprend son enthousiasme pour Nietzsche et pour Spinoza. « Determinatio est negatio » était déjà une formule de Spinoza qu'il avait jadis appréciée et qu'il fait sienne à partir de la lecture du *Capital* (il précise avoir rencontré la maxime dans une note du quatrième volume, à la page 49) : « elle pourrait être versée en appoint à ma phrase des *Nourritures* : "Choisir ne m'apparaissait point tant élire que repousser ce que je n'étais pas" », écrit-il le 15 juin 1932.

Avec regret cependant, il sent que le « démon créateur se retire », tellement la gravité des sollicitations qui viennent du monde extérieur

<sup>7</sup> C'est encore nous qui soulignons.

<sup>8</sup> *Journal I*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1939, pp. 25-26.

<sup>9</sup> C'est Gide qui souligne.

<sup>10</sup> *Journal II*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 117.

exigent son attention ; de plus en plus convaincu du besoin d'améliorer les conditions de vie et d'éducation des masses, condition préalable à l'essor de l'individu. L'homme nouveau se révolte contre les excès du capitalisme, de la religion <sup>11</sup>, de la fortune, même <sup>12</sup>.

Sans démentir ces principes moraux, Gide affirme le respect pour la tradition des nations européennes, mais insiste sur l'avenir de la civilisation qui doit consister à ne pas prolonger les situations héritées du passé, mais à s'y opposer pour mieux avancer. L'écrivain ne doit pas pourtant mettre sa plume au service de la révolution, « une littérature asservie est une littérature avilie » ; la meilleure façon de rendre service à la communauté est d'être le plus libre et le plus personnel possible, se rencontrer soi-même afin de rencontrer l'universel : « Qui dit aimer l'humanité s'éprend [...] de ce qu'elle pourrait être <sup>13</sup>. »

Sa sympathie pour l'U.R.S.S. très discutée en France signifie, cependant, sa réussite dans le milieu intellectuel espagnol républicain. Une sincère amitié se noue entre Gide et José Bergamín directeur de la revue *Cruz y Raya*. Cette revue présentait des articles qui portaient sur des sujets toujours polémiques : littéraires et philosophiques, politiques ou religieux <sup>14</sup>. Le directeur était José Bergamín, catholique et républicain. On trouve aussi, parmi ses membres fondateurs, Manuel de Falla y José María de Semprún <sup>15</sup>. La pensée de son éditeur répondait aux exigences de l'époque de la République espagnole de 1931, que Miguel de Unamuno considérait « *agónica* » (de « agonie ») ou, selon Bergamín lui-même, de « *esperanza desesperanzada* ». Sa publication se prolonge de 1933 à 1936, c'est-à-dire pendant ces années que Manuel Azaña caractérisait par l'indépendance de la pensée et la liberté d'esprit. Revue née

---

<sup>11</sup> « Pensez-vous que le Christ se reconnaîtrait aujourd'hui dans une église ? [...] Je vous laisse à penser de quel côté se serait rangé celui qui toujours tint à vivre parmi les opprimés et les pauvres [...]. Cette doctrine de la soumission, ceux qui se soumettent s'en emparent par un abominable abus. La religion est mauvaise parce qu'en désarmant l'opprimé elle le livre à l'opprimeur [...]. Qui comprend cela peut s'indigner contre la religion, sans pour cela quitter le Christ. » (27 février 1932, *Journal II*, p. 1125.)

<sup>12</sup> En 1935 Gide déclare que ce qui l'a fait venir au communisme « et de tout mon cœur, c'est que la situation qui m'était faite dans ce monde, cette situation de favorisé, me paraissait intolérable ».

<sup>13</sup> *Journal II*, p. 1135.

<sup>14</sup> *Cruz y Raya*, Madrid, S. Aguirre, 1933, revue trimestrielle.

<sup>15</sup> Père de l'écrivain Jorge Semprún. Celui-ci parle précisément de l'amitié de son père avec Bergamín dans son dernier livre, *Adieu, vive clarté...* (Paris, Gallimard, 1998).

avec les illusions de la République, donc, mais morte « de esta pelea entrañable entre españoles <sup>16</sup> ».

Dès son premier numéro, *Cruz y Raya* souligne son orientation chrétienne et catholique et sa filiation républicaine : Azaña, Unamuno, Ortega y Gasset, Antonio Machado, Ramón Gómez de la Serna, Luis Cernuda, Vivanco, Panero, Miguel Hernández, Muñoz Rojas... y figurent parmi ses collaborateurs espagnols les plus illustres, à côté de collaborateurs étrangers (les Français étaient pratiquement les mêmes qui collaboraient avec Emmanuel Mounier dans la revue *Esprit*). Bergamín parlait d'une revue critique, « d'affirmation et de négation » afin d'illustrer sa méthode de travail inspiré à partir de ses lectures de Nietzsche : « Un sí, un no, una línea recta, un fin. » Car on prétendait rompre avec les idées dominantes, les renverser pour conformer la société nouvelle aux principes nouveaux.

En plus des écrits dont la teneur politique s'éloignait de toute neutralité, *Cruz y Raya* présentait une activité littéraire très intense en traduisant la poésie française et anglaise contemporaine ou bien celle qu'on considérait très représentative de la spiritualité moderne (Novalis, Blake, Hölderlin...). Les extraits de Heidegger ou de Maritain voisinaient avec les débats de Claudel ou de l'abbé Bremond sur la poésie pure ou avec les poèmes et les réflexions de Max Jacob. La création poétique chrétienne est spécialement au centre de la discussion, notamment à partir d'un article de Jacques Maritain à propos du respect dû à l'individualité et à l'indépendance des artistes <sup>17</sup>.

C'est dans ce contexte qu'il faut situer la référence à André Gide. Dans les milieux espagnols francisés l'œuvre littéraire de Gide était appréciée pour sa rigueur quoique souvent affublée de trop « égotiste ». C'est Bergamín qui diffusa son activité engagée et polémique, sa défense de la liberté de création et son exigence de responsabilité. Désormais, Gide s'érige pour les intellectuels républicains espagnols en référence constante. L'amitié Gide-Bergamín s'affaiblit en 1937 à cause d'une mésentente, très regrettée, d'ailleurs, par Gide lui-même <sup>18</sup>.

<sup>16</sup> Du propre aveu de José Bergamín dans la préface de son livre *Cruz y Raya : antología*, Madrid, Ed. Turner, 1974.

<sup>17</sup> J. Maritain, « Quién pone puertas al canto », traduit par J. A. Muñoz Rojas, *Cruz y Raya* n° 25, 1935, pp. 7-51.

<sup>18</sup> Yvonne Davet, in André Gide, *Littérature engagée*, Paris, Gallimard, 1950, pp. 195-9. — Lors du II<sup>e</sup> Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture (ouvert à Valence, le 4 juillet 1937, continué à Madrid et Barcelone et clos à Paris le 17 juillet) le nom de Gide disparut du comité directeur de

Gide était devenu dans toute l'Europe une référence idéologique à partir du discours (*Littérature et Révolution*) d'introduction qu'il prononça le 23 octobre 1934 à Paris, devant plus de quatre mille cinq cents personnes, assemblées au palais de la Mutualité, venues à l'appel de l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires, pour entendre le compte rendu du I<sup>er</sup> Congrès des Écrivains Soviétiques qui s'était tenu à Moscou, salle des Syndicats, du 17 août au 1<sup>er</sup> septembre 1934. Seulement quatre écrivains français y avaient assisté : André Malraux, Jean-Richard Bloch, Paul Nizan et Vladimir Pozner, tandis que Gide avait envoyé un *Message* destiné à être lu en public et en russe.

Dans ce I<sup>er</sup> Congrès des Écrivains de l'U.R.S.S. on avait réuni pour la première fois les représentants de cinquante-deux littératures formées sous l'influence des civilisations orientales ou occidentales, quelques-unes comme la littérature russe, la géorgienne ou l'ukrainienne de longue tradition, d'autres en pleine étape de conformation autour de langues à peine normalisées. Dans son *Message* Gide faisait allusion à une grave question débattue dans ce Congrès, celle du statut de l'Association des Écrivains Soviétiques où, en 1932, on avait inscrit le mot d'ordre du « réalisme socialiste » comme méthode en art, littérature et critique littéraire. Évidemment Gide y opposait une autre formule, celle d'« individualisme communiste » (où il reprenait une idée exprimée lors d'une conférence en 1900).

À Paris, Gide développe la formule :

[...] cette idée de l'homme s'était faussée, dénaturée sous un amoncellement de conventions et de masques apportés lentement, fatalement, par une civilisation, une culture, devenues conventionnelles et factices ; déformations plus ou moins consciemment consenties ; et qu'il suffit de rejeter ces masques pour que réapparaisse l'homme naturel, l'homme vrai.

---

*Commune*, qui reproduisait les discours soutenus. L'intervention de Bergamín fut reproduite le 13 juillet dans *Ce soir* sous ce titre : « Le grand écrivain catholique José Bergamín, au nom de la délégation espagnole et de sept délégations sud-américaines, prend position contre André Gide ». Cette opposition est née à partir des déclarations de Gide (avec Duhamel, Martin du Gard et Mauriac) à propos de certaines arrestations faites par le gouvernement de la République, spécialement de membres du P.O.U.M. (Parti ouvrier d'unification marxiste), groupe dissident, opposé au Parti Communiste espagnol qui se conformait fidèlement à la ligne politique de Moscou. Gide note que son désir de faire respecter les droits de la défense et les règles de la justice à l'égard des prisonniers politiques, fit qu'il fut traité de renégat et de traître « même par Bergamín, hélas ! » (*Journal II*, pp. 1320-7).

Et tout cela revient au même ; car l'homme reste et restera longtemps, toujours, à découvrir.

Cette incessante découverte, redécouverte de l'homme, chaque écrivain de valeur doit la tenter. C'est ainsi que, dans sa partie, il paraît inmanquablement révolutionnaire aux yeux de tous ceux qui acceptent une image de l'homme conventionnelle. Inutile de dire, sans doute, que le plus grand nombre des écrivains bénéficie de cette image de convention pour des succès faciles auprès d'un public qui, sans trop s'en rendre compte, vit lui-même de conventions. Il y a une convention bourgeoise contre laquelle personnellement j'ai toujours lutté ; mais osons le dire : il peut y avoir également une convention communiste. J'estime que toute littérature est un grand péril dès que l'écrivain se voit tenu d'obéir à un mot d'ordre. Que la littérature, que l'art puissent servir la Révolution, il va sans dire ; mais il n'a pas à se préoccuper de la servir. Il ne la sert jamais si bien que quand il se préoccupe uniquement du vrai. La littérature n'a pas à se mettre au service de la Révolution. Une littérature asservie est une littérature avilie, si noble et légitime que soit la cause qu'elle sert. Mais comme la cause de la vérité se confond dans mon esprit, dans notre esprit, avec celle de la Révolution, l'art, en se préoccupant uniquement de vérité, sert nécessairement la Révolution<sup>19</sup>.

Le mot d'ordre gidien prétend mettre en place un « homme nouveau » qui devrait « atteindre à une spiritualité nouvelle ». Le 26 janvier 1935, sur l'initiative de Ramon Fernandez, un entretien sur *André Gide et notre temps* se tient à l'« Union pour la vérité », « Foyer de libre esprit » fondé par Paul Desjardins, rue Visconti. Là, les amis et les adversaires de Gide se seraient pour bien préciser cette notion d'homme sur quoi devrait se fonder une nouvelle civilisation (chrétienne / communiste). Gide, en guise de conclusion, affirmait : « J'ai écrit et je pense profondément que si le christianisme s'était imposé, si l'on avait accepté l'enseignement du Christ, tel quel, il ne serait pas question aujourd'hui de communisme. Il n'y aurait même pas de question sociale<sup>20</sup>. »

Le rêve gidien ne choque point Bergamín. D'autant plus que Gide renforce ses idées lors de sa présidence, avec André Malraux, du I<sup>er</sup> Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture, en juin 1935, en prononçant d'abord une allocution d'ouverture (21 juin), puis son discours (*Défense de la Culture*, 22 juin). Les commentaires de Bergamín à propos de ce discours<sup>21</sup> sont suivis d'une polémique épistolaire

<sup>19</sup> « Littérature et Révolution », pp. 57-8.

<sup>20</sup> Yvonne Davet, *op. cit.*, p. 69.

<sup>21</sup> Voir le commentaire de Bergamín : « Hablar en cristiano », in *Cruz y Raya* n° 28, 1935, pp. 71-8.

avec Arturo Serrano Plaja <sup>22</sup>, et étant donné le succès José Bergamín en fait une nouvelle édition en 1936, à la veille presque de la guerre civile espagnole, avec le texte intégral de Gide et les lettres de la polémique qui s'ensuivit <sup>23</sup> dont le tirage fut de 1.100 exemplaires. Aussi bien Bergamín que Serrano Plaja soulignent « la dramática busca, en los intensos y conflictivos años 30, de una nueva definición del concepto de cultura », quête qui avait commencé à Moscou, puis à Paris et qui, malheureusement, à cause des événements de la guerre deviendrait tragique en Espagne :

A la España que antes del 36 había participado en el debate teórico en torno a la defensa de la cultura, le tocó ser el primer país en salir realmente en su defensa. Demostró así un principio básico : que hay una dependencia y unos lazos estrechísimos e indisolubles entre la suerte de la humanidad y de la cultura. La dependencia es mutua. La una explica a la otra ; ambas se complementan <sup>24</sup>.

Bergamín faisait du discours de Gide une interprétation toute personnelle, détachant les aspects les plus proches de la « communion » fraternelle avec le peuple. Humaniste, la culture ne devait jamais obéir à « l'ordre » communiste (Gide avait insisté sur l'indépendance de l'art devant Barbusse, dès 1932 <sup>25</sup>) et surtout elle devait s'ouvrir à la pluralité des cultures. Au contraire, Serrano Plaja ajoutait des citations de Lénine et de Marx pour souligner les aspects les plus révolutionnaires de la pensée gidienne. Parmi les intellectuels espagnols marxistes, le poète Rafael Alberti et sa femme, l'écrivain María Teresa León, qui avaient fondé la revue *Octubre* (1933-1934) décidèrent même de rendre visite à Gide pour

---

<sup>22</sup> Revue *Leviatán*, sept.-oct.-nov. 1935, et *Cruz y Raya*, n° 32, 1935, pp. 1-13 : « El clavo ardiendo ».

<sup>23</sup> André Gide, *Defensa de la cultura* (seguida de un comentario de José Bergamín y Arturo Serrano Plaja), éd. de José Bergamín, 1936 ; 2<sup>e</sup> éd., introd. de Francisco Caudet, Madrid, Ediciones de la Torre, 1981.

<sup>24</sup> « À l'Espagne, qui avant 1936 avait participé au débat théorique à propos de la défense de la culture, lui appartient d'être le premier pays à en prendre la défense. Elle montra ainsi un principe essentiel : qu'il y a une dépendance et des liens très serrés et indissolubles entre le sort de l'humanité et de la culture. La dépendance est réciproque. L'une explique l'autre ; toutes les deux se complètent. » C'est nous-même qui traduisons.

<sup>25</sup> La collaboration de Gide est, d'ailleurs, niée à partir de la publication de *Retour de l'URSS*, 1936, et de *Retouches à mon Retour de l'URSS*, 1937 : son nom ne figure plus, à partir de cette année, dans les listes du Comité Directeur de la revue *Commune* qui était le porte-voix de l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires Français.

établir la valeur juste de ses propos.

La popularité de Gide en Espagne, pendant ces années qui précédèrent la guerre, fut tellement extraordinaire qu'il était même salué par les portiers des hôtels à Madrid et encouragé à soutenir le peuple <sup>26</sup>. La confiance était si considérable qu'on lui demandait même, puisque camarade avec une grande liberté de mouvements, de faciliter un abonnement au *Journal de Moscou*. Gide put rendre ce service à travers une amie :

Un mois plus tard, je repassai par Tolède. J'étais seul, ayant laissé Jef Last à Fez où il travaillait à merveille, dans cet état reconquis de lyrisme joyeux, propice à la création poétique et que nous ne pouvions plus connaître, non plus Jef Last à Amsterdam que moi-même à Paris, assiégés l'un et l'autre par des sollicitations présentes et souvent indiscrettes <sup>27</sup>.

Il rencontre de nouveau les « mêmes portiers », accablés par le déroulement des événements qui rendent évidente la désunion des forces du front populaire et annonce leur défaite finale. Pourtant les protestations de ces gens humbles, qui exprimaient sans aucune « précaution égoïste, mais une conviction ardente et comme religieuse » leur désir de continuer à vivre pour voir l'état des choses changer, parvient à l'émouvoir profondément. Gide connaissait par expérience tellement d'autres cas où cette foi en l'avenir, aussitôt exprimée, était devenue une condamnation à mort. En serrant la main de ces anarchistes espagnols, Gide goûtait son idéal de communion sociale et sentait ses convictions renforcées : « cette poignée de main, sans doute, fit plus de plaisir encore à moi-même. »

Après la victoire du général Franco les écrivains républicains ou marxistes ont dû subir un long et pénible exil. Gide devient alors en Espagne l'humaniste qui « sut dénoncer le mensonge communiste et désobéir à ses consignes » ; c'est un modèle à suivre (un « classique ») par l'exactitude de sa langue qui réussit à décrire les angoisses et les joies du cœur, les doutes ; l'« immoraliste » épris de sensualité qui exerce sa pensée libre et son individualisme. Au moment où le prix Nobel lui a été décerné, la presse espagnole soulignait spécialement les contradictions de l'intellectuel, les difficultés de l'homme pour essayer de se connaître et de se choisir :

[...] en cuanto al hombre, no podemos regatearle su grandeza, si por gran hombre se entienda el que vive y piensa sus ideas propias o entrañablemente asimiladas y sigue su camino propio sin que se le pueda fácilmente desviar o vencer ; el hombre, en suma que ha conseguido hasta

<sup>26</sup> « Rencontre à Tolède » (en réalité, Madrid). Elle eut lieu au printemps 1935. Yvonne Davet, *op. cit.*, p. 107-13.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 110.

donde le era posible y en vigilancia constante llegar a ser él mismo <sup>28</sup>.

Une fois l'éloge de sa personne a été fixé, en Espagne comme ailleurs, sa conduite et ses idées sont discutées (« J'encourage tout contre moi-même », disait Gide lui-même dans *Le Roi Saül*), spécialement l'acte gratuit qui se réduit presque au libertinage <sup>29</sup>.

À partir des années 1970 les nombreuses traductions de Gide en castillan, catalan ou galicien se suivent de façon cependant à reprendre cette dichotomie : soit l'homme et l'écrivain qui au nom de la liberté risque d'éluder sa responsabilité, soit l'intellectuel qui sut témoigner d'une époque en crise qui cherchait un renouveau social et moral.

---

<sup>28</sup> « [...] pour ce qui concerne l'homme, nous ne pouvons pas lui marchander sa grandeur, si par grandeur on entend celui qui vit et pense ses idées propres ou profondément assimilées et suit son propre chemin sans qu'on puisse facilement l'en détourner ou vaincre ; l'homme, en somme, qui est parvenu, jusqu'où il lui était possible et sous une surveillance constante, à être lui-même. » (Juan Estelrich, « Hombres e ideas », revue *Destino*, 22 nov. 1947).

<sup>29</sup> Encore J. Estelrich, *ibid.* : « [...] suscitar extrañas posibilidades en cada cual, buscando los caminos de una existencia patética con la negación de cualquier regla, la exaltación del éxtasis sensual y la aniquilación de todo cuanto no sea sensación y fervor » (= susciter d'étranges possibilités individuelles, tout en cherchant les chemins d'une existence pathétique moyennant le refus de toute règle, l'exaltation de l'extase sensuel et l'anéantissement de tout ce qui ne soit pas sensation et ferveur). En réalité ces jugements étaient déjà vieux en Espagne, puisqu'ils apparaissaient dans une préface du docteur Gregorio Marañón, en 1929, pour la traduction de *Corydon* faite par Julio Gómez de la Serna (rééditée en 1971, Madrid, Alianza Editorial).



# Le journal intime en France et en Espagne

## L'exemple de Gide

par

LAURA FREIXAS \*

ON peut dire que l'autobiographie, dans son sens moderne — celle qui, plutôt que de faire le récit des prouesses d'un grand homme, explore l'histoire d'une conscience —, naît au V<sup>e</sup> siècle avec les *Confessions* de saint Augustin. Mais il faudra plus de mille ans pour que cette œuvre ait une continuité. Et cette continuité se produit précisément en Espagne, avec la première grande autobiographie moderne : le *Livre de la vie* de sainte Thérèse d'Avila, écrit entre 1560 et 1574. Le genre autobiographique apparaît donc comme un produit de la foi ; mais non pas — et il est important de souligner ceci — une foi reçue, mais une foi conquise, une foi soumise à l'incertitude ou précédée par elle. L'autobiographie de saint Augustin est l'histoire de sa conversion. Et dans le cas de sainte Thérèse, l'incertitude est double. Thérèse, bien que née dans le catholicisme, est descendante de Juifs convertis. Or, à l'époque, tous les Juifs convertis, même après plusieurs générations, sont suspects : le grand-père et le père de la future sainte ont été soumis à des brimades de la part des autorités religieuses qui ont mis en doute la sincérité de leur

---

\* Laura Freixas (née à Barcelone en 1958) est romancière (*Último domingo en Londres*, 1997), auteur de plusieurs anthologies (*Madres e hijas*, 1996 ; *Retratos literarios*, 1997), traductrice (*Cartas a la hija* de Mme de Sévigné) et critique littéraire dans *El País*.

nouvelle foi. D'autre part, Thérèse elle-même doute au début — et ses confesseurs, ses supérieurs, et surtout l'Inquisition, en douteront encore plus — du vrai sens de ses transports mystiques : sont-ils un signe de Dieu ou une ruse du Malin ? C'est d'ailleurs par ordre de son confesseur et pour désarmer les soupçons de l'Inquisition que le *Livre de la vie* a été rédigé.

Dans le développement postérieur de l'autobiographie et, plus tard, du journal intime — qui sera l'une de ses manifestations —, nous retrouvons encore la conversion, l'incertitude, la crise personnelle ou sociale. Montaigne écrit, peu après sainte Thérèse (les premiers *Essais* paraissent en 1580) dans un contexte de guerres de religion. La révolution puritaine produit en Angleterre, dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, une vague d'autobiographies et de journaux intimes, dans lesquels des gens du peuple font le récit de leur conversion à la vraie foi. Le protestantisme favorise le genre autobiographique : nous en reparlerons à propos de Gide. Bornons-nous pour l'instant à signaler que la vague suivante de journaux intimes se produit en France et qu'elle est liée aux crises aussi bien religieuses que sociales et politiques. La grande autobiographie du XVIII<sup>e</sup> siècle, les *Confessions* de Rousseau, est l'œuvre d'un homme d'origine protestante converti au catholicisme, un homme déclassé, un homme qui incarne ce que l'on a appelé « la crise de la conscience européenne », un précurseur de la Révolution Française. Et c'est à la suite de cette Révolution que nous aurons aussi bien la grande autobiographie française du XIX<sup>e</sup> (*Mémoires d'Outre-tombe*) que les premiers journaux intimes de ce pays : à l'instar de Chateaubriand, leurs auteurs — Joubert, Maine de Biran — ont été déracinés par la Révolution, qui a bouleversé leur position sociale et leur vision du monde.

La tradition française et anglaise d'autobiographie et de journal intime ne sera plus interrompue jusqu'à nos jours. Ce qui nous intrigue, c'est de savoir pourquoi elle n'a pas eu, jusqu'à très récemment, un équivalent en Espagne. Nous ne voudrions pas tomber dans le défaut que dénonçait José Antonio Maravall chez les historiens espagnols : ils signalent et regrettent sans cesse, dit-il, ce qui n'a pas existé, ce que nous n'avons pas eu (nous n'avons pas eu de Lumières, nous n'avons pas eu de révolution bourgeoise...) au lieu d'analyser ce qui a effectivement eu lieu. Disons donc tout d'abord qu'il y a eu de la littérature autobiographique en Espagne, et qu'elle a produit des œuvres aussi intéressantes que le délicieux *Discurso de la vida* du corsaire Alonso de Contreras (1630). Mais il n'en est pas moins vrai que, après sainte Thérèse et jusqu'à la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les autobiographies espagnoles, qu'il serait plus juste d'appeler mémoires, ont évité soigneusement toute introspection, choisissant

plutôt de mettre en avant les événements extérieurs, les coutumes de l'époque, les événements politiques, les prouesses militaires ou les anecdotes. C'est vrai pour Alonso de Contreras, pour Torres Villarroel, pour Jovellanos (dont le *Diario*, « Journal », n'a rien d'intime) ou les mémoires d'écrivains des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles : Zorrilla, Baroja, Galdós, Corpus Barga, Cansinos ou González Ruano.

C'est que la « crise de la conscience européenne », à la fois politique, religieuse et sociale, ne se produit pas en Espagne avec la même force ni la même liberté que dans d'autres pays. La Contre-Réforme la freine ou en empêche les manifestations. L'Inquisition, qui surveillait déjà de près sainte Thérèse, arrive finalement — comme tous les régimes totalitaires — à étouffer les voix qui auraient pu être les plus originales. Il y a une seule intimité « religieusement correcte » et ce n'est d'ailleurs pas dans son for intérieur qu'il faut la développer, mais dans le confessionnal.

Une autre cause, nous semble-t-il, se dessine, qui aiderait à expliquer cette absence si frappante de « regard sur soi » dans les autobiographies espagnoles. La littérature française s'est toujours penchée plus que l'espagnole sur l'analyse des sentiments : pensons à *La Princesse de Clèves* ou aux lettres à sa fille de Madame de Sévigné. Ce n'est pas un hasard que ces deux textes, dont l'influence a été si décisive dans la littérature française postérieure (on en retrouve les échos chez Rousseau, Flaubert, Proust ou Butor), soient dus à des femmes. Nous croyons que l'influence de celles-ci dans la vie littéraire française — à travers les dames de la Cour, le mouvement des précieuses, la tradition des salons... — a marqué la production littéraire. C'est là une hypothèse que l'un des principaux critiques littéraires espagnols, Juan Marichal, risquait déjà en 1957 : « Dans la littérature de confession, le rapport à la femme et surtout l'image de la femme joue un rôle essentiel. Il conviendrait de mettre en rapport, d'un côté, la fréquente absence de la femme dans la vie littéraire et spirituelle espagnole, d'un autre sa présence constante et presque dominante dans la vie intellectuelle française, avec les thèmes et les styles de l'expression autobiographique dans les deux pays. » (*La Voluntad de estilo*).

Nous pourrions faire remarquer aussi un autre aspect dans lequel la littérature française et l'espagnole divergent, à savoir : alors que celle-là respecte strictement les genres littéraires — et le journal intime en est un —, dans celle-ci nous trouvons souvent un type curieux d'écrivain qui échappe aux genres, qui fait de l'écriture un véhicule *sui generis* d'un « moi » irréductible aux moules littéraires reçus. Il serait difficile, voire impossible, de définir certains des meilleurs textes — autobiographie, roman, journalisme, chronique... ? — d'auteurs tels que Unamuno, Azo-

rin, Pla, Gómez de la Serna ou Umbral.

La France dans laquelle naît et vit Gide est plongée dans une nouvelle « crise de la conscience européenne ». Les intellectuels dont il a été le contemporain oscillent entre la « conversion » politique (au socialisme, comme Anatole France ou Romain Rolland, ou à un nationalisme pré-fasciste : Maurras, Barrès, Léon Daudet...) et la conversion religieuse (Huysmans, Claudel, Charles Péguy, Julien Green, Henri Ghéon, Jacques Copeau...). Beaucoup d'entre eux ont tenu un journal ou écrit une autobiographie (ou les deux, comme Gide lui-même) : Pierre Louÿs, Charles du Bos, Claudel, Barrès, Green, Ghéon, Copeau, Robert Levesque, Eugène Dabit...

Gide lui-même se trouve dans un carrefour politique et religieux. Du point de vue politique, il s'intéresse à l'identité française, à la question juive, au nationalisme, au colonialisme, au socialisme ; nous savons à quel point sa morale exige de lui qu'il prenne parti. Du point de vue religieux, il hérite d'une certaine façon le doute, puisque né au sein d'une minorité religieuse et puisque descendant, de par sa mère, d'une famille qui a changé de religion. Le doute religieux, dans un double sens (catholicisme contre protestantisme, foi contre athéisme) a profondément marqué sa vie.

Nous disions plus haut que le protestantisme est l'une des racines du journal intime, et en tant qu'auteur d'un journal Gide se montre profondément protestant. Il s'agit tout d'abord d'une « religion du livre », de la parole écrite, en contraste avec le catholicisme, plutôt basé sur les images, la sensualité et les émotions. Deuxièmement, le protestant établit avec Dieu une relation directe, personnelle, intime, qui se passe de rituel et d'intermédiaires. Enfin, il permet et il encourage la recherche individuelle de la vérité, contrairement à l'Église catholique, pour laquelle il y a un seul chemin, défini par le dogme et marqué par la hiérarchie. En l'absence de confesseurs, le protestant est son propre directeur spirituel, ce qui explique un trait consubstantiel au journal intime, à savoir la scission du « moi » en deux (au moins). Depuis ses origines, le journal comprend toujours, à un moment ou à un autre, un dialogue (parfois un interrogatoire) entre le « je » et le « tu » qui sont deux faces du même « moi ». Cet usage de la deuxième personne arrive presque à l'obsession dans l'un des plus grands journaux intimes jamais écrits, celui du Suisse Henri-Frédéric Amiel (1821-1881), protestant d'ailleurs, et dont la lecture a fourni à Gide, qui avait alors quinze ans, l'exemple à suivre pour entreprendre son propre journal.

Pour Gide, comme pour tous les auteurs d'un journal qui mérite l'adjectif « intime », le journal est le cadre ou a lieu l'examen de conscience,

avec ses admonitions, ses avertissements, ses remontrances, ses bonnes résolutions. Autrement, il serait difficile de comprendre le sentiment, si souvent exprimé par Gide dans ses pages, que le journal est une obligation et non pas un plaisir.

Le journal comporte donc une division de la personnalité qui, comme l'a si bien vu Alain Girard (*Le Journal intime*, 1963), précède et permet cette désagrégation du « moi » propre au XX<sup>e</sup> siècle. L'on pourrait multiplier pour illustrer ce point les citations de Gide : « Je ne suis qu'un petit garçon qui s'amuse — doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie » (2 juillet 1907) ; « Comme il est difficile d'être à la fois, pour soi-même, et celui qui commande, et celui qui obéit » (janvier 1912)...

Entre temps, en Espagne, le journal intime ne se manifeste toujours pas. Alors qu'en France l'on compte par dizaines les écrivains du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles qui en ont tenu un (Constant, Stendhal, Vigny, les Goncourt, puis les contemporains de Gide déjà cités, et après lui la continuité ne s'est jamais interrompue, de Simone de Beauvoir à Hervé Guibert), en Espagne non seulement aucun écrivain important ne les imite, mais ces journaux français ne se traduisent même pas, ce qui est d'autant plus frappant que la littérature française est connue, suivie, respectée et imitée en Espagne à un point remarquable, et ceci jusqu'au très récent revirement qui a imposé comme influence dominante celle des littératures anglo-saxonnes. La seule exception, à notre connaissance, est le *Journal* d'Amiel, traduit (en partie, bien entendu) au début du siècle. Peut-être parce que, étant la seule œuvre (importante) de son auteur, ce journal a été vu comme ce qu'il était : une grande œuvre en elle-même, et non une simple excroissance de la « vraie » production littéraire de son auteur. Il a eu une certaine influence sur Unamuno, mais c'est tout.

Il n'existe pratiquement aucun journal intime d'un écrivain espagnol jusqu'à, très précisément, 1918. C'est cette année-là que commencent les deux premiers journaux d'écrivains, tous les deux catalans : Josep Pla (*El Quadern gris* — Le Cahier gris) et Marià Manent (*El vel de Maia* — Le voile de Maia). Grâce, en partie, à leur condition de Catalans (la Catalogne ayant toujours été plus proche de l'Europe que le reste de l'Espagne), ce sont des auteurs particulièrement attachés aux cultures française et anglaise : Pla, un grand francophile qui connaissait parfaitement la littérature française et vivrait plus tard à Paris (et en Angleterre), lisait et traduisait à ce moment-là (1918) le *Journal* de Renard ; Manent traduisait des poètes anglais et échangeait des correspondances avec certains d'entre eux. Rien de surprenant : il aurait été difficile que des écrivains espagnols entreprennent des journaux intimes s'ils n'avaient pas connu les langues étrangères, étant donné qu'ils n'avaient pas de modèles à suivre dans

la tradition espagnole ou catalane, et que les modèles étrangers n'avaient pas été traduits.

Le même phénomène se répète dans les générations suivantes : les rares journaux intimes que nous y trouvons sont l'œuvre d'écrivains catalans (bien que, contrairement à Pla et Manent, ils écrivent en espagnol) ou exilés, et, dans les deux cas, très familiarisés avec les cultures française et anglaise : Carlos Barral, Jaime Gil de Biedma, Rosa Chacel...

Gide, comme nous l'avons dit, commence son journal après avoir lu celui d'Amiel. À son tour, Amiel avait pu lire — et les commente abondamment dans son propre journal — ceux de Maine de Biran, Benjamin Constant, Maurice et Eugénie de Guérin... Par contre, les écrivains espagnols, qui commencent maintenant en grand nombre (relativement, bien sûr) à tenir et publier des journaux n'ont toujours pas accès, à moins d'avoir une bonne connaissance des langues étrangères, aux grands modèles du genre. C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles leurs journaux manquent souvent de la richesse que peut offrir le genre, et sont plutôt des carnets que des journaux, ou se rapprochent du journalisme plutôt que de l'intimité. Celui de Gide n'a jamais paru dans notre pays ; il en existe seulement une traduction argentine qui n'est pas arrivée dans les librairies espagnoles. En le traduisant, à un moment où nous percevons un intérêt accru pour le journal en tant que genre littéraire, nous espérons contribuer à la diffusion et à l'excellence, au sein de la littérature espagnole, d'un genre qui peut encore donner, chez nous, ses meilleurs fruits.

## *La mort de Gide et la presse espagnole*

# EL ADIOS

Point sur le i avec prétention d'accent <sup>1</sup>

par

MARC SAGAERT

*Algo se muere en el alma cuando un amigo se va, cuando un amigo se va y va dejando una huella que no se puede borrar* <sup>2</sup>.

Lorsqu'il effectue son premier voyage en Espagne, pendant les vacances de Pâques de l'année 1893, c'est peut-être ce chant que le jeune Gide va entendre « la nuit dans une vaste salle d'auberge <sup>3</sup> ». Le chant d'un garçon bohémien, un chant « haletant, excessif, douloureux, où l'on sentait son âme à chaque défaut de souffle expirer <sup>4</sup> », avant que « [le] temps affreux [ne le] fasse rebrousser chemin vers le nord <sup>5</sup> ».

Le 19 février 1951, Gide meurt rue Vaneau. En Catalogne, en Galice et au pays basque, il pleut. L'Espagne, depuis douze ans, est sous le joug

---

1. Titre de la chronique régulière de Gonzalez-Ruano, dans le quotidien *Arriba*, qui aura pour thème André Gide, le 20 septembre 1951.

2. Paroles d'une chanson populaire sévillanne (texte de Manuel Garrido) : « Quelque chose meurt dans l'âme quand un ami s'en va ; quand un ami s'en va laissant une empreinte qu'on ne peut effacer. »

3. André Gide, *Journal*, t. I, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », éd. établie, présentée et annotée par Éric Marty, p. 631.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

de la dictature franquiste. Ce 19 février, le comte de Montefuerte, ambassadeur espagnol à Stockholm, présente ses lettres de créance ; le comte Guillaume Constantin van Bechtachen Limpurg est nommé ministre plénipotentiaire des Pays-Bas en Espagne ; Stanton Griffis, ambassadeur des États-Unis, arrive à Cadix. La une des quotidiens espagnols se fait l'écho de cette timide ouverture internationale ainsi que des événements en Corée : « la contre-offensive communiste a été réprimée <sup>6</sup> », « les rouges ont été délogés de leurs tranchées <sup>7</sup> ». On y parle également de football et du cinéma hollywoodien.

Le 20 février, César González-Ruano note dans son journal intime : « Je lis les journaux et j'apprends la mort à Paris d'André Gide. Je crois qu'il s'agissait du premier cerveau que les lettres possédaient, non seulement en France, mais dans le monde <sup>8</sup>. » « Quelle admirable manière de clouer au mur les sauvages papillons du mystère, avec de précises épingles cartésiennes <sup>9</sup> », écrit-il à propos du *Dostoïevski*, dernier livre de Gide qu'il ait lu dans l'édition espagnole.

Gide est mort et l'année commence mal. « Quelle mort de plus d'importance, note-t-il encore, aurait pu nous toucher <sup>10</sup> » et pourtant Gide « n'a mérité dans les journaux que quelques lignes <sup>11</sup> ».

González-Ruano prend ses distances par rapport à ses collègues de la presse qui « continuent à ne pas avoir le sens de la mesure ». « La vie de l'écrivain n'est pas tant bordée de roses, pour qu'au moment des roses on ne lui jette que des épines », écrit-il le 25 février dans son article de *La Vanguardia española*. Article où il avoue son embarras à parler du grand homme, embarras d'autant plus grand que les temps ont changé et que si les critiques avaient coutume autrefois de tenir des propos plutôt louangeurs à la mort d'un écrivain, ceux-ci ne reflètent souvent aujourd'hui que rancœurs et mépris. González-Ruano regrette la retenue qui animait les

6. Propos du général Ridgway, publiés par *La Vanguardia española*, dans sa livraison du 20 février 1951.

7 *Solidaridad nacional*, 20 février 1951.

8. César González-Ruano, *Diario íntimo*, Barcelona, éd. Noguer, 1952, p. 31. Dans la livraison de janvier 1950 de la revue *Critica*, Luís Marsilla cite les conclusions d'une enquête réalisée par l'hebdomadaire français *Carrefour*. L'enquête porte sur l'homme le plus représentatif de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Parmi une liste d'une cinquantaine de noms apparaît celui de Gide, « la figure la plus illustre de la pensée française contemporaine ».

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*

critiques d'hier, ce qu'il appelle leur « Charité <sup>12</sup> » ; c'est précisément ce « ton de charité » que Esteban Molist Pol dit utiliser, alors que d'autres, comme par exemple les rédacteurs du *Correo catalan*, mettent en garde contre « ces possibles articles élogieux ou laudatifs », écrits « faute de critères ou bien par snobisme » où « l'animosité polémique » de « l'adversaire » serait « désarmée ». José María Junoy est un adversaire qui lui ne lâche pas prise. Comme il se plaît à le souligner avec vigueur, le journal dans lequel il écrit, *El Correo catalan*, a combattu Gide « le plus durement — sans réserves, sans ambages aucuns — avec les adjectifs les plus violents ». Et il s'empresse d'ajouter : « Le respect et la pitié dus à un auteur décédé, dont les restes sont encore chauds, ne doivent point nous faire oublier le respect et la pitié envers les lecteurs, qui peuvent être déviés du droit chemin, corrompus dans leurs sources premières. »

González-Ruano se promet de donner le meilleur de lui-même et de se pencher sur ce qu'il appelle « l'affaire Gide ». Et pourtant, quelques jours plus tard, le mercredi 28 février, attablé au Café Gijón de Madrid, il notera : « Rien à faire. La mort d'André Gide a ce que l'on appelle une mauvaise presse <sup>13</sup>. » Ce qui est globalement juste. Car si tous ne se laissent pas aller à « ces égarements de rancœurs sectaires » dont parle González-Ruano, il est clair que les « éloges posthumes et dithyrambes de circonstance » que redoutent d'aucuns « n'inondent pas les journaux » ; et que sont rares ceux qui comme Carlos Soldevila ou Elisabeth Mulder écrivent des articles plus riches et plus nuancés, encore que celle-ci ait soin d'introduire ses propos par quelques phrases de mise en garde ou si l'on veut, signes du temps, de circonstance, qui lui permettent de souligner que l'auteur développe des « théories récusables » (comme sa « moralité »), que ses « erreurs rectifiées ou non », « ses faiblesses congénitales ou cultivés par pur esthétisme » sont « condamnables et condamnées ».

Ricardo Gullón dans son *Jugement sur Gide* récuse, par contre, « toute vision unilatérale et systématique ». Les écrits de Gide, ici qualifiés de « lucides, exigeants et profonds » comme le *Journal* lui-même, révèlent la sensibilité, l'intelligence mais la complexité aussi d'une pensée nuancée et fécondée dans toutes ses harmoniques.

Gide est un cas. Parler de Gide n'est pas simple. La difficile appréhension d'une œuvre intimement liée à son créateur sera ici et là soulignée. Il ne s'agit à l'évidence pas de la mort d'un ami, même si on sent percer, souvent comme à regret, un vif intérêt et une certaine admiration ;

12. La majuscule est dans le texte de González-Ruano.

13. Cesar González-Ruano, *Diario íntimo*, p. 34.

admiration amusée chez José Pla, irritée chez Rafael Manzano, nuancée chez César González-Ruano, chaleureuse enfin chez Elisabeth Mulder ou Carlos Soldevila et surtout chez Ricardo Gullón. La critique, presque toujours laudative en ce qui concerne la qualité littéraire de l'œuvre, s'accompagne quelquefois de jugements péremptoires. Ainsi seul le *Journal*, « prodigieux témoignage de l'époque », semble trouver grâce aux yeux de José Pla, qui qualifie par ailleurs les « romans admirablement écrits » de « très mauvais », alors que le théâtre, « peut-être plus direct que le roman », a selon lui « le défaut d'être un peu dense ». González-Ruano, pour sa part, pense que l'œuvre « ne traduit aucun enseignement, aucun élan créatif ». Défaut que le critique retrouve, soit dit en passant, dans « une grande partie de la bonne littérature française ».

Mais c'est surtout la personne de Gide qui dérange comme elle a toujours dérangé. Si l'auteur est cité, si une de ses œuvres est analysée, c'est le plus souvent avec une certaine réticence. En 1922, par exemple, la revue *La Pluma* rend compte dans un long article de l'excellente traduction, due à Enrique Díez-Canedo, de *La Porte étroite*. Mais le rédacteur s'empresse d'ajouter : « La lecture de *La Porte étroite* nous a procuré d'entrée de jeu un malaise inexplicable. Malaise que nous procurent toujours les œuvres d'André Gide <sup>14</sup>. » Certes il loue les qualités de l'œuvre et trouve opportun sa publication en Espagne, mais il se demande ce que l'auteur cherche à dissimuler sous la retenue des mots, l'aridité du style, la « prétendue dignité de conscience <sup>15</sup> ». Ne serait-ce pas « une malsaine confusion d'appétits <sup>16</sup> » ? C'est « cette duplicité intellectuelle qui procure au critique un malaise très semblable au dégoût que [lui] cause la pornographie <sup>17</sup> ».

Les critiques espagnols renchérisent le plus souvent sur les plus célèbres détracteurs français qui sous leur plume ont eux aussi assigné Gide (Mauriac, Claudel, Jacques Maritain <sup>18</sup>, ou encore le Père Blanchet). Ne doit-on pas être encore plus sévère avec un écrivain qui possède tant de qualités et les met au service d'idées aussi dérangeantes : « plus grande est l'intelligence et plus affinée la sensibilité d'un artiste, d'un écrivain,

14. *La Pluma*, n° 28, vol. 5, septembre 1922, p. 232. Article signé C. R. C.

15. *La Pluma*, *op. cit.*, p. 233.

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*

18. Rappelons, par exemple, que la revue *Cruz y Raya*, n° 25, mars/avril 1935, avait repris un long texte de Jacques Maritain, « Quién pone puertas al canto » (traduction due à Jose A. Muñoz Rojas), publié à l'occasion de la troisième édition d'*Art et scholastique*, où il est question, entre autre, du rapport de Gide au communisme.

plus grande sera l'exigence s'il les a gaspillées et profanées de telle sorte », écrit Junoy.

De fait, si l'élégance du style de l'auteur est souvent soulignée, si Gide est considéré comme un « maître incontesté de la prose française contemporaine » et si ses livres « se lisent avec plaisir », ses idées sont en revanche qualifiées de « dissolvantes, anarchisantes et immorales » par *El noticiero universal*. *Solidaridad nacional* reprend la même formule, en remplaçant simplement *immorales* par *amorales*. Le rédacteur écrit : « difficilement admissibles même pour ceux qui se tiennent en marge de la société ». Beaucoup plus virulent encore sont Molist Pol et Junoy. « Chacun de ses livres, écrit José María Junoy, est imprégné d'une substance toxique, constitue une invitation réitérée au mal. » La note de la rédaction d'*El Correo catalan* datée du 21 février 1951 cloue au pilori « l'apôtre d'un esthétisme amoral et paganisant ». Esteban Molist Pol assimile lui aussi Gide à Satan<sup>19</sup>. Il relève dans l'évangile de saint Luc (X, 18) la phrase « Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair » et la trouve d'actualité. « Aujourd'hui nous voyons comment le spectacle continue. [...] À présent Gide, qui tombe du ciel de la littérature, traînant derrière lui son grand et intime échec. Puisque Gide s'est mis à genoux devant l'autel du péché. »

Ce Satan a d'ailleurs un triste visage, et c'est sa maladie qui est longuement décrite. André Gide, peut-on lire dans le *Diario de Barcelona*, « se trouvait partiellement paralysé depuis un an, et pendant les dernières semaines de sa vie, il souffrait d'une affection pulmonaire très délicate vu son âge avancé. Il y a quelques jours, il a eu une crise cardiaque, suivi d'une congestion pulmonaire et ensuite il s'est affaibli rapidement... » Et Molist Pol d'écrire avec un certain sadisme dans *El Correo Catalan* : « La vieillesse d'abord, quatre-vingt-un-ans, la maladie ensuite (paralytique partiel, il avait souffert d'une attaque cardiaque suivie d'une congestion pulmonaire), et finalement la mort, ont détruit, avec le fatalisme de ce qui est vrai, l'idéal gidien de la jeunesse éternelle. » L'article de *La Vanguardia española* se clôt sur une phrase plus clémente : « Nous souhaitons que la mort ait surpris André Gide comme il le voulait : libre de tout péché. »

---

19. Il n'y a bien sûr pas qu'en Espagne que Gide est comparé à Satan. La revue *Ressò* publiera dans sa livraison de mai 1951 un extrait de la revue *Études* d'avril 1951 où sont rapportés les paroles du père Blanchet : « ... qu'y a-t-il de surprenant que cet ange radieux des ténèbres fasse penser à Satan ? » — mais le père Blanchet ajoute : « Frère ennemi, André Gide reste pour nous quand même un frère... »

Les lecteurs de *La Prensa* du 21 février ont-ils lu, indiqué au-dessus de leur chronique humoristique quotidienne « Rafales d'humeur », l'annonce de la mort de Gide ? Ils auront en revanche certainement noté la phrase du jour, encadrée au dessus de l'en-tête du quotidien : « Barcelonais, souviens-toi que Jésus-Christ t'a prévenu du danger de perdre l'autre vie, ta vie éternelle, pour n'avoir vécu que pour celle-ci <sup>20</sup>. »

Pour tel rédacteur de *La Vanguardia española*, Gide ne serait après tout qu'un « homme quelconque » dont les idées « montées subitement comme des flammes, se [seraient] éteintes en un clin d'œil », dont les doctrines et l'idéologie appartiendraient à une époque passée, définitivement disparue. À l'inverse, pour Elisabeth Mulder, les critiques, les essayistes d'aujourd'hui et les érudits de demain auront une tâche à accomplir, celle d'analyser l'œuvre et la pensée gidienne. « On ne saurait être insensible, écrit-elle, à la personnalité magnétique d'un écrivain dont l'héritage de pensée, de beauté formelle, de luminosité expressive est très solide. » Pour Carles Soldevila, Gide est un « diable qui meurt trop vieux pour altérer le pouls de ce monde » mais il demeure en scène, tiraillé « entre un élan de libération de tous les instants et l'ardent désir d'une norme suprême, entre l'esprit et la chair, entre l'ange et la bête ».

Les critiques évoquent les « tendances » de l'écrivain dans un brouillard d'allusions. « Pour traduire ce que vous supposez », ils parlent d'« homosexualité platonique », de « désordre intérieur », de « désespoir », de « misère ». Il est, d'autre part, un autre mal qui gangrène la personnalité gidienne, et c'est celui d'être « passé avec ses armes du côté communiste ». Effectivement, Gide avait tout pour déplaire à l'Espagne franquiste, puritaine et conservatrice <sup>21</sup>. Il lui est reproché d'être politiquement incorrect, mais aussi d'avoir utilisé son ascendant et son talent à combattre la morale traditionnelle et d'avoir décrété ouvertement, selon Rafael Manzano, que « si Dieu n'existe pas, tout nous est permis ». L'écrivain ne s'est pas contenté de perdre son âme, il a usé de sa respectabilité, de sa responsabilité morale ; ses positions ont eu de « dangereuses répercussions collectives ». Et Manzano ne craint pas d'écrire que l'on

20. *La Prensa*, 21 février 1951.

21. À ce propos, il est curieux de relire le texte d'un télégramme adressé de Madrid par Salvador Dalí à Pablo Picasso, le 11 novembre de cette même année : « La spiritualité de l'Espagne est aujourd'hui ce qu'il y a de plus opposé au matérialisme russe... Nous croyons en la liberté absolue et catholique de l'âme humaine. Il faut donc que tu saches que, malgré ton communisme, nous considérons ton génie anarchique comme le patrimoine inséparable de notre empire spirituel et ton œuvre comme une gloire de la peinture espagnole. Dieu te garde. » (*Imágenes y recuerdos 1949-1960*, Barcelone, Difusora internacional, 1976, p. 54).

peut suivre, dans les livres de Gide, « une grande partie de la tragédie spirituelle de la France »...

Le 20 septembre 1951, González-Ruano livre dans son journal qu'avant de se mettre à écrire un nouvel article pour *Arriba*, il choisit de parcourir à nouveau quelques livres de Gide. Ce « programme de luxe » comprend aussi cigarettes, café au lait et calmants. Gide est mort depuis tout juste sept mois et González-Ruano se souvient de « l'inattendue mauvaise presse » qui a « démoli l'écrivain alors que son corps n'était pas encore froid ». Il se souvient de « l'affaire Gide », à nouveau s'étonne et cette fois en vient à l'idée que le rejet que l'écrivain inspire, au delà de la mort, est dû, par delà l'irritation qu'il provoque, au fait qu'il appartient à cette catégorie d'« écrivains-fonctionnaires » à qui « il manquerait l'extase, l'inspiration, le drame ou la nécessité » : « Gide, prodigieux maître dont les écrits ne pouvaient pas ne pas nous faire trembler <sup>22</sup> », mais dont l'œuvre « n'a pas été une nécessité, mais l'accomplissement jaloux et volontaire d'une carrière : celle d'un homme littéraire <sup>23</sup> ».

Et c'est de cette manière singulière que González-Ruano met le « point sur le i avec prétention d'accent »... « Mais où me réfugier <sup>24</sup> ? », écrit, de manière prémonitoire, Gide dans son *Journal*, le 21 novembre 1950...

Demeure cette écriture « menue, curviligne, avec quelques traits disproportionnément longs et les accents durs et secs, écriture qui n'est pas sans évoquer le vol de l'abeille », comme le note avec émotion Elisabeth Mulder à la fin de son article. Gide est mort et il pleut. Le paradis pour beaucoup se referme mais le jardin de la pensée s'ouvre au monde. *Un pañuelo de silencio a la hora de partir. A la hora de partir, porque hay palabras que hieren y no se deben decir* <sup>25</sup>...

Barcelone, février 1998.

---

22. César Gonzalez-Ruano, *Diario intimo*, p. 153.

23. *Ibid.*

24. André Gide, *Journal*, t. II, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1997, édition établie, présentée et annotée par Martine Sagaert, p. 1088.

25. Paroles de la sévillanne citée plus haut : « Un mouchoir de silence à l'heure du départ, à l'heure du départ, parce qu'il y a des mots qui blessent et qu'il ne faut pas dire. »

# DOCUMENTS

rassemblés

par

MARC SAGAERT et ANDREU ROCA COLOMER

et traduits de l'espagnol et du catalan

par

MARC SAGAERT avec l'aide précieuse d'ANA NUÑO

*Les documents rassemblés ici sont inédits en France. Nous ne prétendons bien évidemment pas à l'exhaustivité. Nous pensons cependant qu'ils traduisent de manière assez fidèle l'image que les critiques espagnols avaient de Gide au moment de sa mort.*

*L'essentiel de nos recherches ayant été effectuées en Catalogne, la majorité des auteurs cités sont des écrivains et critiques catalans. Leur nom est cependant donné dans la version castillanne, comme le voulait l'usage à l'époque.*

*Pour tous ces articles, nous avons conservé les alinéas des textes d'origine.*

## I. ARTICLES DE JOURNAUX

*El Correo Catalán*, mercredi 21 février 1951, p. 6

*André Gide est mort*

Paris, le 19. — L'écrivain français André Gide est décédé cette nuit à 81 ans. Efe <sup>1</sup>.

Note de la rédaction. — Quel que soit le développement que pourrait prendre cet article ultérieurement et afin d'orienter nos lecteurs, coupant court aux possibles articles élogieux et laudatifs qui sans doute — faute de critère ou bien par « snobisme » — se multiplieront suite au décès du grand romancier français André Gide, il nous paraît intéressant de préciser que l'auteur à qui l'Académie Suédoise a accordé le prix Nobel de littérature en 1947 « pour l'ensemble de sa production d'une répercussion artistique considérable, où sont exposés avec une grande profondeur psy-

---

1. Agence espagnole de presse.

chologique les problèmes inhérents à la condition humaine », cet auteur a été dans son œuvre l'apôtre d'une esthétique amoralisée et paganisante, avec une ferme volonté de pervertir et une claire conscience de faire le mal ; père d'une étrange religion du plaisir, et d'une manière de mysticisme païen — tout en montrant la jouissance de vivre librement suivant les aspirations sensuelles —, Gide a conduit à la négation de tout principe, à une mise à l'écart de la morale ; et quand il écrit dans *Les Nourritures terrestres* comme ligne de conduite : « Je ne crois pas au péché », il hisse une bannière derrière laquelle les nauséabonds « ratés <sup>2</sup> » de l'existentialisme de la dernière minute trouveront refuge un peu plus tard.

Son œuvre littéraire, qui à certains moments atteint une perfection quasi austère et classique, l'une des proses les plus intelligentes de France, l'une des plus claires et des plus belles, est pourtant le véhicule d'un amoralisme négatif et consciemment scandaleux. Sa lecture a exercée une séduction perverse et très funeste pour la jeunesse de son pays.

*El Correo Catalán*, jeudi 22 février 1951, p. 3

*Marges*  
*Gide est mort*

par J. M. Junoy

La mort d'un ennemi, d'un adversaire désarme quelque peu l'animosité polémique, retient un peu le cours emporté de la plume.

André Gide est mort, l'écrivain que l'on a ici combattu le plus durement — sans réserve, sans ambages aucun — avec les adjectifs les plus violents.

Il ne faudra pas s'attendre, donc, de notre part, aux éloges posthumes, aux dithyrambes de circonstance qui vont inonder — tout en augmentant l'inexemplarité, la désorientation — les pages des journaux et des revues littéraires.

L'auteur d'autant d'œuvres d'immoralité nuancée (c'est ainsi que l'appellent les nigauds de la perversité), de scandale raffiné (comme le qualifient les rustres de salon, les moutonniers de luxe), a laissé tomber la plume pour toujours, plume qui sera enterrée avec lui avec ses os, avec ses cendres.

J'ignore comment s'est effectué son dernier voyage.

Mais ce qui est écrit est écrit.

Le venin intellectuel, le mal moral suinteront encore quelque temps (beaucoup de temps, peu de temps ?) des caractères imprimés.

---

2. Article illustré d'une caricature de Gide format 6 x 4 cm, sur fond blanc.

## ANDRÉ GIDE HA MUERTO



PARIS, 19. — El escritor francés, André Gide, ha fallecido esta noche, a los 81 años de edad. — EFE.

...

*El Correo Catalán*  
21 février 1951, p. 6

Avec quelle ostentation il met en avant cette immoralité morose, de quelle manière exécrationnelle il théorise à l'infini !

Chacun de ses livres est imprégné d'une substance toxique, constitue une invitation réitérée au mal.

Ses possibles mérites littéraires, ses possibles qualités de style augmentent de peu la valeur d'André Gide.

Plus grande est l'intelligence et plus affinée est la sensibilité d'un artiste, d'un écrivain, plus grande sera l'exigence s'il les a gaspillées et profanées de la sorte.

Le respect et la pitié dus à un auteur décédé dont les restes sont encore chauds ne doivent point nous faire oublier le respect et la pitié envers les lecteurs de ses œuvres, — innocents ou non avertis —, qui peuvent être déviés du droit chemin, corrompus dans leurs bases fondamentales, dans leurs sources premières.

*El Correo Catalán*, 24 février 1951, p. 4

*Information littéraire*

André Gide, « *l'immoraliste* »

par Esteban Molist Pol

« Peut-être le purgatoire pour Gide sera de découvrir que, aux yeux de l'Être infini, ce qu'il a écrit n'a que très peu d'importance ; beaucoup moins que le plus petit sacrifice supporté par l'une des innombrables âmes qui n'ont cessé d'intercéder en sa faveur », a-t-on écrit à Paris. Avec ces mots, crûment réalistes, François Mauriac nous offrait le lendemain de sa mort — en la réduisant à ses vraies limites — une importante proposition, valable pour juger *sub specie æternitatis* l'œuvre de l'écrivain décédé.

La mort de Gide confère une actualité de premier plan à sa production littéraire. Mis à part tout ce qui peut nous en séparer, vraiment beaucoup de choses, il faudra faire en sorte que mots et concepts, sans porter préjudice à l'indépendance critique, atteignent un ton de charité (*a fortiori* si peu de temps après sa mort), puisque Gide, victime de lui-même, n'a été que l'épigone d'une incessante contradiction intime, celle d'un homme qui croyait à la sensation comme source de toute connaissance.

Henri Massis a raison lorsqu'il affirme que Gide « n'arrive jamais à se dépasser. Il peut, dit-il, exalter grandement la vie ; mais son instinct morose ne s'accorde point avec le sens de celle-ci. Il appartient à ce type d'hommes dont Chesterton a dit qu'ils sont nés "sans pieds ni tête". Gide a recherché sans cesse le plaisir, le bonheur, la liberté ; il invitait au voyage, à l'aventure, à la découverte ; mais tout cela débouche sur une étroite prison qu'il a voulu montrer comme l'image de l'univers. » Ce qui

a perdu Gide et nombre de ses amis dont certains, comme Rivière, Henry Ghéon ou Charles Du Bos, grossiront plus tard les rangs du catholicisme, c'est une philosophie idéaliste-panthéiste, avec des greffes agnostiques et manichéennes ; une mystique nourrie des textes de Rousseau et de Nietzsche. D'autre part, « Gide nous trompe tous en se présentant comme un esthète, a dit Maritain en 1924, quand en réalité ses préoccupations sont essentiellement d'ordre moral et religieux. » Il était doué d'une curiosité superficielle, tout à fait naturelle chez un homme qui, de par ses fréquentations cultive les mondanités ; ce qui lui vaudra, comme à Proust, ses premières erreurs critiques. Tout son effort en tant qu'écrivain, en tant que moraliste (et on doit comprendre ce mot complètement dépouillé de l'habituelle acception que le christianisme lui a donné), moraliste à l'origine, à consisté à devenir intellectuel, chose qu'il réussit pleinement.

Gide et plusieurs de ses amis de *La Nouvelle Revue Française*, qu'il avait fondée avec Copeau, Jean Schulemberg [sic] et André Reiytes [sic], se sont enfermés dans un dilemme dont, malgré leur grand talent, ils n'ont pu sortir ; ils ont voulu faire un art intellectuel, en supprimant ce qui est le propre de l'intelligence, c'est-à-dire le contact avec l'objet. D'une certaine manière, ils ont oublié que l'écrivain se trouve dans une situation très particulière face au papier ; situation bien différente de celle du peintre ou du musicien. Pour eux, concrètement, la vérité n'est rien d'autre que celle de la chose à réaliser, tandis que l'écrivain doit tenir compte de l'objet de sa pensée et de la vérité de ses idées. Parce que l'écrivain, se servant des mots, met en jeu l'intelligence humaine avec toutes ses exigences et ses ressorts, en la mettant en rapport avec l'Être.

André Gide est né en 1869. Il avait 27 ans lorsqu'il a publié dans la revue *L'Ermitage*, où il collaborait avec Claudel, Copeau, Jammes et Valéry, le célèbre *Récit de Ménélaque*. C'était un cri, un hurlement de joie devant la vie, devant les plaisirs que la vie pouvait lui offrir si seulement il tendait la main. Son héros Ménélaque disait : « Mon bonheur est forgé par la ferveur. » Un an plus tard, *Les Nourritures terrestres* allaient refléter sa dissolvante et hédoniste conception de la vie, avec d'« étranges possibilités en chaque homme », tout en cherchant les chemins d'« une existence pathétique » dans le refus de toute règle, et en exaltant l'« extase sensuelle », l'anéantissement de tout ce qui ne serait « sensation et ferveur ». Son voyage et la découverte qu'il fit à ce moment là du continent africain combleraient la mesure.

Le point central de la pensée de Gide a été une nouvelle manière d'aimer la nature, d'aimer ce qui existe par le simple fait de son existence ; un sentiment qu'il faut vivre pleinement, suivant les désirs de l'adoles-

cence ; c'est-à-dire « la vie éternellement jeune ». Pour Gide, la vraie découverte de tout être humain, c'est « rester adolescent, en s'efforçant d'être tout ce qui avait suscité notre envie pendant les années de l'adolescence ». Vivre, vivre dans la plénitude de la jouissance, en suivant les désirs de l'adolescence, c'est ce que Gide préconise et développe dans des livres comme *El Hadj*, *Le Retour de l'Enfant prodigue*, *L'Immoraliste*, *Les Faux-Monnayeurs*, etc.

Cet idéal si sensualiste est tellement peu consistant qu'il s'est défilé comme Gide est devenu poussière. Tout d'abord la vieillesse (81 ans) ; puis la maladie — paralytique partiel, il avait eu une attaque cardiaque, suivie d'une congestion pulmonaire —, et finalement la mort, ont détruit avec le fatalisme de ce qui est vrai, l'idéal gidien de la jeunesse éternelle.

Et ne me dites pas qu'il y a un autre Gide, celui des *Cahiers d'André Walter*, œuvre écrite à vingt ans, où palpitent les inquiétudes d'une adolescence méditative et, plus proche de nous, celui de *La Porte Étroite* ; un Gide qui arrive à exalter la lutte de l'esprit contre la chair. N'ayons pas l'ingénuité de le croire, même si Ramón Fernández, dans son livre, affirme l'unité de caractère et de logique de l'œuvre gidienne.

Deux considérations me viennent à l'esprit après ce qui vient d'être dit. Tout d'abord, il y a un Gide individualiste, changeant, égocentrique, inquiet, tolérant et évasif. Un Gide fluctuant, qui cherche toujours, se penchant soit vers la foi, une foi bizarre teintée de puritanisme et d'obscurités protestantes, soit vers l'agnosticisme, dont l'individualisme féroce n'est compensé par aucune philosophie sociale, ce qui explique son approche timide de Maurras et de son « Action française » comme son expérience communiste en Russie un peu plus tard. Approches dont son individualisme et son sens critique l'écartent. En effet comment concilier le besoin de l'homme de vivre socialement avec la recherche individuelle de la plénitude physique, de la libre expansion, sans tenir compte de tout préjugé moral ? Il faut voir là la tragédie de la pensée gidienne ; sa faible résonance sociale et sa maladroite et maléfique parce qu'élégante inhibition morale.

Ensuite il y a un autre Gide, celui qui prêche un nouveau bonheur. Celui des *Nourritures terrestres*. Cette tortueuse appétence, cette quasi sacralisation du plaisir née d'une impulsion interne qui « comporte implicitement le besoin de se fonder intimement dans la vie universelle », a un sens invariablement païen. Son pseudo-esthétisme amoraliste le situe dans la lignée d'un Baudelaire, d'un Valéry ou d'un Rimbaud. Rien de plus blâmable, de plus dégoûtant parfois que sa pensée. Avec lui, c'est la France monumentale qui disparaît en silence et non la France rhétorique, la France de l'ordre, de la retenue, du sens des limites et non la Fran-

ce qui se repaît de mots au fond de ses pavillons de banlieue. La France d'un cardinal de Retz, d'un Boileau, d'un Bossuet et d'un Poincaré...

« En plein jour, dit Mauriac dans son article, Gide a osé abattre ce tribunal de la conscience qui condamne tous les crimes, comme dit Bossuet, avec une tranquillité, une sérénité et même une joie qui font peur. » Le message gidien consiste en fait à rester fidèle à soi-même, en excluant toute considération morale. Et ainsi, Gide, l'immoraliste, va jusqu'à « ne pas écrire, continue Mauriac, une ligne qui ne servirait à la cause à laquelle il s'est livré. Une cause luciférienne, diabolique ; non seulement excuser, mais légitimer et même recommander une "certaine tendance", en appliquant ainsi, à son cas particulier, une idée infiniment plus grave qu'il avait déjà développée dans sa jeunesse : rompre en son esprit chrétien avec la loi morale telle qu'elle lui avait été enseignée par l'Église ».

Cette cause luciférienne, équivoque et inquiétante, est celle qui fit horreur à Paul Claudel et, comme on peut le voir dans la *Correspondance Gide-Claudel* récemment publiée, l'a poussé à rompre avec lui, surtout après l'édition des *Caves du Vatican* et celle de *Corydon*.

Gide a été un écrivain qui a su annihiler l'intérêt de tous ceux qui le lisent. La finesse bien tempérée de sa prose, où la phrase, comme une spirale de fumée, s'enroule sur elle-même, presque voluptueuse de sa gravité et de sa pureté, véhicule d'une lutte entre la conviction et la personnalité, me fait penser que personne comme lui n'a perpétué en France la grande tradition de Racine.

Premier romancier de sa génération, il rend patent une grave antinomie : l'opposition manifeste entre l'apport grec et l'apport chrétien dans notre culture, opposition qui, chez lui, est résolue par une victoire de l'élément grec, du paganisme, de l'hédonisme, et de l'amoral. Puisqu'il a oublié que vivre en chrétien, c'est, comme dit Maritain, ne rien voler à l'amour, ne rien ôter à la Loi.

Dans l'évangile de saint Luc (X, 18), il y a une phrase hallucinante : « Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair. » Aujourd'hui on voit comment le spectacle continue. Tout d'abord Nietzsche, tellement admiré par Gide, qui est tombé du ciel de la Liberté ; ensuite Oscar Wilde dont il se sentait un disciple, qui est tombé du ciel de l'Art. À présent Gide, qui tombe du ciel de la Littérature, et traîne derrière lui son grand et intime échec.

Puisque André Gide, s'est mis à genoux devant l'autel du péché<sup>3</sup>...

---

3. Article illustré par la même caricature que l'article du *Correo catalán* du 21 février mais sur fond noir.

# ANDRÉ GIDE ha fallecido



Paris, 20. — El escritor francés André Gide ha fallecido a los 81 años de edad. — Efe.

\* \* \*

*N. de la R.* — Con la muerte de André Gide desaparece uno de los más renombrados autores de la Literatura francesa. Su nacimiento tuvo lugar en París el 21 de noviembre de 1869. Hijo de padres protestantes, su educación influyó mucho en el desarrollo de su formación intelectual. Gide ejerció gran influencia sobre la juventud francesa y sobre los literatos extranjeros que se inspiran en todo lo que les llega de París con

*Solidaridad Nacional*

21 février 1951, p. 3

*Diario de Barcelona*, mercredi 21 février 1951

*Le célèbre écrivain français Gide est mort*

Paris, le 19. — L'écrivain français André Gide est décédé hier soir à l'âge de 81 ans. Efe.

N. de la R. — André Gide se trouvait partiellement paralysé depuis un an et les dernières semaines il souffrait d'une affection pulmonaire très délicate vu son âge avancé. Il y a quelques jours, il a eu une crise cardiaque, suivie d'une congestion pulmonaire puis il s'est affaibli rapidement.

La figure littéraire d'André Gide (qui est né à Paris en 1870) était sans conteste tout à fait remarquable. D'abord il a poursuivi des études scientifiques, puis de musique et finalement il s'est consacré pleinement aux études littéraires qui lui ont valu de remporter le prix Nobel de littérature en 1947.

L'œuvre littéraire de Gide est visiblement influencée par Oscar Wilde, conséquence logique de l'étroite amitié qui unit les deux écrivains. D'après l'opinion des critiques les plus éminents, cette influence, il faut la chercher non seulement dans le style mais aussi dans les idées.

Gide fut un temps communiste et ayant reçu de ses parents une éducation protestante, on trouve fréquemment dans ses œuvres des pensées que l'Église condamne. Son œuvre idéologique fut néfaste, comme l'écrit un de ses biographes, « par ses idées individualistes et son désir de sauter la barrière du bien et du mal, de ce qui est faux et de ce qui est vrai, de ce qui est juste et de ce qui est injuste, c'est-à-dire de tout ce qui régit et ordonne les sociétés humaines ». Gide a exercé une grande influence sur la jeunesse française et sur les écrivains étrangers, qui s'inspirent de tout ce qui arrive de Paris avec un certain prestige.

En tant qu'écrivain, André Gide doit être considéré comme un vrai maître de la prose française contemporaine.

*Diario de Barcelona*, 23 février 1951, p. 13

*La vie littéraire*

*Au moment de la mort d'André Gide*

par Carlos Soldevila

André Gide est mort à 82 ans sans avoir abandonné la scène. Ce qui peut, pour de nombreuses raisons, être pris comme un signe d'extrême vitalité ou comme beaucoup d'autres choses. En 1949 [sic], lui fut décerné le prix Nobel de littérature. Il y a quelques mois, il publiait un nouveau tome de son *Journal*, riche en suggestions et assaisonné ici et là d'une pincée de scandale. Il y a quelques semaines, le Théâtre Français a

monté, avec une munificence et une affection que certains ont trouvé excessives, l'adaptation de son célèbre roman *Les Caves du Vatican*. L'écho de sa voix ne s'est pas éteint, cependant. Sa voix douce, lente et fatiguée, qui, dans les entretiens radiophoniques répondait aux questions d'un habile interlocuteur. Je n'ai pu écouter toute la série, et peut-être en aurais-je eu la possibilité que je ne l'aurais fait. L'expérience n'était pas très convaincante. Ce qui a le plus capté mon attention la nuit où j'écou-tais le presque douloureux dialogue, fut la sereine mélancolie avec laquelle le célèbre octogénaire confessait que, si Paul Valéry, son ami de toujours, avait passé toute sa vie sans lui dédier une seule ligne d'éloge, pas plus que de commentaire, c'est que l'auteur de *La Jeune Parque* (qu'un collègue espagnol, dont le nom m'échappe, a traduit il y a peu par *El joven Parque* <sup>4</sup>) ne devait pas faire grand cas de son œuvre d'écrivain. Une amitié qui dura plus d'un demi-siècle, mise à l'épreuve de relations fréquentes, dans la connivence d'un même groupe littéraire et qui ne s'est pas effondrée en trébuchant sur un semblable obstacle. Connaissez-vous rien de plus extraordinaire ?

Ce qui en dit long sur le caractère de Valéry mais plus encore sur le caractère de Gide. Son évidente et tenace aspiration à ne pas se laisser mettre dans une case, à être un personnage mystérieux, complexe et incontournable s'appuyait sur une vigoureuse force intérieure, qui lui a permis de prolonger, jusqu'au jour de sa mort, les avances et les reculs, les expérimentations et les conversions, les traits de cynisme comme de pudeur, l'indépendance de l'incrédule comme les ferveurs du croyant. On peut difficilement rencontrer dans l'histoire un esprit plus changeant et qui plus que lui se complairait dans sa propre instabilité. « Que voulez-vous que je vous dise », rétorque-t-il une fois à un interlocuteur qui s'étonnait de le voir, au cours d'un entretien, passer tellement rapidement de la droite à la gauche et du ciel à l'enfer, « dans une discussion, je suis toujours du côté du contraire »...

Né à Paris, d'une famille catholique normande côté paternel et d'une famille de protestants languedociens, côté maternel [*sic*], il se plaisait à s'imaginer comme la lice où s'affrontaient les traits opposés de ces deux régions françaises : la brume et le soleil, la terre couverte de verdure et la terre dénudée, le sombre bosquet et la claire garrigue <sup>5</sup>, les saveurs du cidre et du vin, le pommier blanc et le blanc amandier, le parler chantant du midi et l'épais argot normand. Avec quelle force il réagissait contre la théorie de l'enracinement comme source de toutes les vertus, que soute-

4. « Le Jeune Parc » !

5. En français dans le texte.

nait Maurice Barrès dans un roman qui a fait beaucoup de bruit. Cette double origine du sang renforçait chez Gide une disponibilité téméraire. Il fut l'apologiste du voyage, le fustigeur de la famille dès qu'elle est synonyme de liens étroits et de traditions inflexibles. Il éprouvait pour sa mère un profond respect traduit sans réticence dans ses écrits autobiographiques mais toute sa vie a été marquée par la tentative d'accaparement dont il fut l'objet. « Elle avait une façon de m'aimer, dit-il, qui aurait pu m'obliger à la haïr et qui me mettait les nerfs à vif. Imaginez où peut conduire une sollicitude constamment en alerte, un conseil ininterrompu, qui vous poursuit, affecte vos actes, vos pensées, vos dépenses, le choix du tissu pour un costume, le choix d'une lecture, du titre d'un livre... » Son pire souvenir est celui de la chemise amidonnée qu'elle lui imposait à toute heure, du lever au coucher. De là lui vint sa passion pour les vêtements amples, non ajustés, qui laissent le corps libre et certainement aussi cette passion plus profonde qui caractérisait ses pensées et son œuvre.

Ce serait cependant se faire une idée totalement fautive de cet homme qui vient de mourir que de réduire sa longue existence à un refus continu de l'oppression et des compromis. Non. Les vrais fondements de sa personnalité sont au contraire une lutte entre un élan de libération de tous les instants et l'ardent désir d'une norme suprême, entre l'esprit et la chair, entre l'ange et la bête...

Or cette bataille qui n'a pris fin qu'avec la mort et de la manière que Dieu seul connaît ne donne pas l'impression d'une grande et noble tragédie. « Oh, Éternel ! » écrit-il dans ses *Cahiers d'André Walter*, transcription de Gide lui-même à vingt ans, « jusqu'à quand, jusqu'à quand lutterai-je sans te sentir proche de moi et enfin comment ces luttes vont-elles finir ? » Nous le savons puisque Gide lui-même nous l'a raconté : ces luttes juvéniles se sont terminées par le triomphe de la sensualité au cours de ce voyage en Afrique qui tient dans la vie de Gide le même rôle de catalyseur que le voyage en Italie dans la vie de Goethe. Mais après cette claudication mémorable et en un certain sens impudique — bien que toujours revêtue de la magie d'un style merveilleusement simple — naîtront d'autres problèmes que Gide utilisera habilement pour mettre à bas l'édifice qui commençait peut-être à prendre forme en son âme.

Sa correspondance avec Paul Claudel, qui s'acharnait ardemment à le convertir, nous le présente à une période critique de la crise, quasi permanente, qui a été et que devait être sa vie. La lecture de ses lettres impatientes, irritées. Il se dérobe avec une telle constance ! Et donne non seulement l'impression d'une infériorité dialectique mais encore d'une infériorité simplement humaine.

Cependant, il est indéniable que ce document constitue un témoignage

unique dans l'histoire littéraire et que le faux-fuyant incessant de Gide est peut-être quelque chose de proprement gidien, l'apogée d'une doctrine qui se refuse à être une doctrine.

Avide de gloire mais tout à fait indifférent aux honneurs officiels et aux flatteries faciles, c'est un personnage qui a vécu longtemps, et qui est mort cependant en pleine retraite de cet idéal auquel il aspirait. Ses modèles, que lui-même réduisait au ton mineur, furent Prométhée, enchaîné au rocher et dévoré par l'aigle ; Saül, celui qui depuis la terrasse de son palais interroge en vain les astres ; le Vaisseau fantôme qui jamais n'arrive au port... Quelques-uns de ses plus fiers contradicteurs ont dit que Gide était le diable. Quoi qu'il en soit, c'est un diable qui meurt trop vieux pour altérer le pouls de ce monde, confronté à des problèmes bien plus importants, et par là même peu enclin à s'en créer de nouveaux.

*El Noticio Universal*, 20 février 1951, à la une  
*Andrés*<sup>6</sup> *Gide est mort*

Paris, le 20. — L'écrivain français André Gide est décédé à l'âge de 81 ans. Efe.

Données biographiques. N. de la R. — André-Paul-Guillaume Gide est né en novembre 1869 à Paris. Il est issu d'une famille de huguenots. Il a fait ses études primaires à l'Ecole Alsacienne de Paris, d'où il a été expulsé à l'âge de onze ans à cause de sa conduite irrégulière et désordonnée, comme il l'a lui-même confessé. Gide a vécu son adolescence dans une ambiance sombre et hystérique entretenue par sa mère malade. À 18 ans, il a écrit *Les Cahiers d'André Walter*, œuvre qui provoqua un grand trouble dans les cercles littéraires. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il fit un voyage en Afrique, qui devait exercer une grande influence sur son esprit. De retour à Paris, il a continué d'écrire, mais il n'est devenu célèbre qu'avec la parution des *Faux-Monnayeurs*, publié en 1925. Les idées dissolvantes, anarchisantes et immorales d'Oscar Wilde orientèrent le parcours littéraire de Gide.

Dans l'œuvre de Gide, il faut chercher la beauté de l'expression, l'ironie, les images fulgurantes et l'audace des procédés et des thèmes. Parmi ses productions, on trouve les pièces de théâtre *Saül*, *Le Roi Candaule* et *Edipe* ; parmi ses essais, *Dostoïevski*, *Isabella [sic]*, *Voyage au Congo*,

---

6. Il n'est pas rare de rencontrer dans les publications de l'époque franquiste, comme c'est le cas ici, la version « hispanisée » d'un prénom, quand ce n'est pas le nom lui-même qui est traduit.

*Immoraliste* [sic], *L'École des femmes*, etc <sup>7</sup>...

*Solidaridad Nacional*, 21 février 1951, p. 3

*André Gide est décédé*

Paris, le 20. — L'écrivain français André Gide est décédé à l'âge de 81 ans. Efe.

N. de la R. — Avec la mort d'André Gide disparaît l'un des plus célèbres auteurs de la littérature française. Il est né à Paris le 21 novembre 1869. Fils d'une famille protestante, son éducation a beaucoup compté dans le développement de sa formation intellectuelle. Gide a exercé une grande influence sur la jeunesse française et sur le monde littéraire qui admire tout ce qui vient de Paris. C'est un homme cultivé et sensible dont les livres bien écrits et d'une grande profondeur psychologique se lisent avec plaisir. On ne peut ôter à Gide son éminent don d'écrivain. Il est considéré comme un maître de la prose française contemporaine, mais ses idées dissolvantes et anarchisantes, amORAles sans doute, sont difficilement admissibles même pour ceux qui se tiennent en marge de la société.

Parmi ses œuvres publiées, il faut remarquer *Nourritures terrestres* [sic], *Les Enfants terribles* [sic], *L'École des femmes*, *Corydon*, *L'Immoraliste* et *Si le grain ne meurt*. Il a traduit en français certains auteurs anglais dont Shakespeare, Joseph Conrad et William Blake <sup>8</sup>.

En 1947, l'Académie suédoise lui décerna le prix Nobel de littérature <sup>9</sup>.

*Solidaridad Nacional*, 22 février 1951, p. 3

*André Gide et la responsabilité morale de l'écrivain*

par Rafael Manzano

André Gide, prix Nobel et l'une des gloires de la littérature contemporaine, vient de mourir. Pourtant, face à sa mort, on peut se poser la question de la responsabilité morale de l'écrivain, titre d'une récente conférence de José María Pemán <sup>10</sup>. André Gide, personnalité extraordinaire, a voulu créer une morale nouvelle, en désaccord avec la morale tradition-

---

7. Article illustré d'une photo de Gide assis en train de fumer.

8. José Conrad et Guillermo Blake dans le texte espagnol. Voir note 6 de l'article précédent.

9. Article illustré par une vignette représentant le buste de Gide.

10. José María Pemán y Pemartin (1898-1981), écrivain andalous auteur de *Poema de la bestia y el angel*, qui s'est illustré par son action politique et littéraire défendant une idéologie réactionnaire.

nelle ; d'une certaine manière, comme un personnage de Dostoïevski, il a décrété que « si Dieu n'existe pas, tout nous est permis ». L'angoissante création d'un ordre moral individuel n'aurait eu d'autres conséquences que celles lamentables de la destruction d'une âme, si cette création n'était réalisée publiquement et servie par la meilleure prose française de ces derniers temps. Comme avec Unamuno, Marañón et Ortega en Espagne, on a créé en France une « conscience Gide » avec de dangereuses répercussions collectives. Conscience qui est devenue plus grave quand l'écrivain est passé avec ses armes, un impeccable style, du côté communiste. Heureusement, son violent individualisme et sa formation classique — on raconte qu'en pleine forêt du Congo, il étudiait La Fontaine — ont réagi à temps. Hélas, le mal était déjà fait. C'est dans les livres d'André Gide qu'on trouvera la clé d'une grande partie de la tragédie spirituelle de la France.

L'écrivain est donc responsable d'avoir créé une opinion publique privée des ressorts spirituels qui fondent le véritable ordre moral.

*La Vanguardia Española*, 21 février 1951, p. 9

*André Gide est mort*

Paris, le 19. — L'écrivain français André Gide est décédé cette nuit à l'âge de 81 ans. Efe.

Cette vie même a rendu inutile toute polémique autour des idées, tellement contradictoires et paradoxales, défendues par l'auteur des *Faux-Monnayeurs*, parce que la vie nous pose aujourd'hui des problèmes très différents de ceux que Gide a eu à affronter. Discuter les doctrines de Gide, c'est discuter l'idéologie de toute une époque passée, définitivement disparue. Et cela ne peut avoir qu'un intérêt historique, mais pas un intérêt vital, immédiat.

La faible philosophie des *Nourritures terrestres*, la morale païenne de *L'Immoraliste*, la théorie de l'acte libre que Lafcadio prêche dans *Les Caves du Vatican*, les justifications personnelles de *Si le grain ne meurt* et la défense que, dans *Corydon*, Gide fait de son drame très personnel, sont des sujets d'archéologie.

D'autre part, André Gide n'a jamais été un penseur important. Ses idées — héritées de Wilde, de Nietzsche, de Baudelaire et de Bergson, entre autres — étaient dans l'air du temps et lui n'a fait que les vivre d'une manière passionnée et ensuite de les projeter, grâce à son énorme personnalité, d'une façon brillante et osée. Et ses idées se sont élancées subitement, comme des flammes, et ensuite, pareilles aux feux d'artifices, se sont éteintes en un clin d'œil. Comme il advient toujours.

HA FALLECIDO ANDRE GIDE

París, 19. — El escritor francés André Gide, ha fallecido esta noche a los 81 años de edad. — EFE.

• • •

La vida misma ha hecho inútil toda polémica en torno a las ideas, tan contradictorias y paradójicas, defendidas por el autor de «Los falsos monederos», porque la vida nos plantea hoy unos

problemas muy diferentes a los que Gide tuvo que afrontar. Discutir las doctrinas de Gide es discutir la ideología de toda una época pasada, definitivamente desaparecida. Y esto sólo puede tener un interés histórico, pero no un interés vital, inmediato.



La blanda filosofía de «Les nourritures terrestres», la moral paganizante de «L'In-

*La Vanguardia Española*

21 février 1951, p. 9

Personne, pourtant, ne saurait faire de réelles objections quant à la valeur purement littéraire de l'œuvre d'André Gide. Le rythme narratif de *L'Immoraliste*, la surprenante architecture des *Faux-Monnayeurs*, la subtilité psychologique de *Saül*, l'ironie acérée des *Caves*, la technique narrative de *La Porte étroite* et la virtuosité littéraire de *Si le grain ne meurt*, suffiraient à ce que Gide soit considéré comme l'un des plus grands écrivains de tous les temps.

Finalement, ce qui nous reste c'est l'homme... Et Gide, en fait, nous apparaît comme un homme quelconque, plein de contradictions et chargé d'immoralités et de futilités. Mais qui osera jeter la première pierre ?

Le 4 janvier 1931, André Gide écrivait dans son *Journal* : « Chaque nuit avant de m'endormir, et à plusieurs reprises pendant le jour, je me pose cette question : suis-je préparé pour mourir ? Et je me dis : oui. »

Nous souhaitons que la mort ait surpris André Gide comme il le voulait : libre de tout péché <sup>11</sup>.

*La Vanguardia Española*, 24 février 1951, p. 5

Gide

par Elisabeth Mulder

Théories et moralité récusables, erreurs rectifiées et non rectifiées, faiblesses congénitales ou cultivées par pur esthétisme, tout ceci mis à part, condamnable et condamné, subsiste pourtant, en marge, le fait incontournable que Gide au moment de sa mort, laisse un vide dans la littérature française, vide dont on ne sait par qui il pourra être rempli. Il serait très difficile voire impossible de trouver aujourd'hui la valeur littéraire à opposer à cette valeur qui n'est plus active mais qui laisse au passif un très solide héritage de pensée, de beauté formelle, de luminosité expressive. C'est cela surtout, la lumière intérieure de l'expression transmise à travers une classique vigueur constructive, un échafaudage architectural rigoureux. La personnalité magnétique de Gide résidait en cela, et pas seulement dans les idées jaillies de sa propre richesse intérieure ou projetées de sources indirectes.

L'idée engage souvent un échange, sa nature est généralement mixte voire hybride. Les idées, les idées littéraires principalement, sont en elles-mêmes de belles bulles légères, multicolores — quel beau jeu, celui de l'arc-en-ciel avec les bulles ! — qui dansent dans l'éther en attendant de s'établir désespérément donnant racines et fleurs à la terre féconde des cerveaux les plus forts et les plus réceptifs.

11. Article illustré d'un portrait de Gide à la plume signé Sagui Lafite.

Unamuno détestait les idées pour les idées, comme il exaltait la personnalité pour la personnalité. Il communiait avec l'être, avec la personne pour sa richesse intrinsèque et intransférable, pour son essence sans hypothèque possible, pour sa vérité constitutive qui n'accepte ni théorisations, ni transaction. « C'est toi qui m'intéresse, disait-il, toi en tant que personne ; m'intéresseraient, si je les connaissais, tes peines, tes joies et tes inquiétudes, tes découragements ; mais les idées que tu emmagasines dans ta cervelle, garde-les pour toi si elles te servent à quelque chose ; à moi, elles ne serviraient à rien et je n'ai pas la moindre envie de les connaître. »

La personnalité de Gide va plus loin que ses idées. Peut-être parce que c'est ce qui lui est le plus inaliénablement propre ; elle déborde même sa vision cynique de la vie, son égoïste désintéret pour certains aspects de la foi, de la discipline et du travail, très éloignés d'autre part de sa singulière personnalité puisqu'il n'était pas homme à aimer ni la commodité ni la facilité ; pas plus que le repos et l'agrément, les voyages par exemple n'étant pas synonymes pour lui d'indolence, de distraction ou d'abandon, mais étant au contraire une façon de plus d'aller à la recherche des ressorts sensibles de sa pensée. Gide avait fait sien la théorie aristotélicienne selon laquelle méditer est un progrès vers soi-même. De sa propre mine intérieure, resserrée, dense et prolifique, il a extrait une œuvre qui clôt une époque avec des étincelles diamantines. Parler de cette œuvre, l'analyser, en faire jaillir tout le bien et le mal, l'éternel et le fugace, sera une tâche à accomplir — et pas des moindres — pour les critiques et les essayistes d'aujourd'hui et pour les érudits et les curieux de demain. C'est un important héritage et il faudra en faire un copieux inventaire.

Il y a quelques semaines, suite à la mise en scène de son roman *Les Caves du Vatican* présentée récemment à la Comédie-Française, Gide s'étonnait de sa propre œuvre. « Aujourd'hui, disait-il, à quatre-vingt ans je ne comprends toujours pas comment j'ai pu l'écrire. »

Pourtant, sa vitalité mentale d'écrivain de grande race, aurait pu, peut-être, l'amener à créer une nouvelle œuvre pour la postérité.

Il est curieux de voir à la dernière page du *Journal*, page correspondant à l'année 1949, ces mots écrits le 4 juin : « Certains jours, il me semble que si j'avais sous la main une bonne plume, de la bonne encre et du bon papier, j'écrirais sans peine un chef-d'œuvre. »

Mais un peu plus bas, en reproduction manuscrite — son écriture menue, curviligne, avec quelques traits disproportionnément longs et les accents durs et secs, écriture qui n'est pas sans évoquer le vol de l'abeille —, il dit : « Ces dernières lignes — le mot *dernière* étant biffé — insignifiantes, datant du 12 juin 1949. » Et un peu plus loin encore : « Tout

m'invite à croire qu'elles seront les dernières de ce *journal*. » Et c'est daté du 25 janvier 1950.

*La Vanguardia Española*, 25 février 1951, p. 7

*Le temps des louanges n'est plus ce qu'il était*

par César González-Ruano

Une vague de malheur emporte la vie des lettres. Georges-Bernard Shaw a ouvert le grand défilé, et peu de temps après la livide trappe de la mort nous a ravi Sinclair Lewis, Lenormand et aujourd'hui André Gide.

À Shaw, comme à Lewis et à Lenormand nous avons rendu un humble hommage. En ce qui concerne Gide, la tâche est plus difficile. À tel point qu'on ne tentera pas de le faire. Il nous semble que le faire tenir dans un simple article ne donnerait rien d'autre qu'un écho amplifié. Ce qui n'est susceptible, ni de nous satisfaire, ni de correspondre à quelque chose. La figure est complexe. Comment l'épingler sur une feuille comme on le ferait d'un papillon et le faire d'une manière sûre. À notre avis, il a été le cerveau vivant le plus important que la littérature possédait encore. Pour le moins et dans tous les cas, doté d'une clairvoyance impressionnante.

Une fois exposés ou indiqués les problèmes d'honnêteté professionnelle qui m'empêchent d'aborder un article d'une certaine ampleur sur la grande figure disparue, je pense consacrer les lignes suivantes, écrites à l'occasion de la mort de Gide, à développer une autre idée. Cette idée est que notre temps est en train d'envoyer au musée un dicton populaire formé par la réalité qu'il reflétait, réalité qui est en train de disparaître. Je fais allusion à : « Pour lui le temps des louanges est arrivé. »

Ce n'est certainement pas au moment de la mort que les louanges arrivent. Justement on est en train de s'habituer à ce que ce soit le contraire. Si l'attitude d'hier était ingénument excessive, nous paraît cruellement excessif ce qui se passe aujourd'hui.

La mort du grand homme, en l'occurrence récente, suscite exactement l'heure critique et en général l'heure amère. À côté de certains éloges que l'on pourrait nommer de rigueur, aussi bien Shaw, Sinclair Lewis que Gide ont vu leur tombe se couvrir de couronnes de rancœur et de mépris. Si pour de vulgaires raisons de pure politique, *L'Humanité* a dit à propos de Gide : « Un cadavre est mort », d'autres plumes, qui n'avaient pas ces égarements de rancœurs sectaires, rappellent maintenant la radinerie de l'auteur de *Corydon*, et tout en signalant mille autres défauts de la personnalité humaine, ils ont foncé sur les marbres de la Gloire en les présentant comme tristes plâtres dûs seulement à la Célébrité. Le temps des lou-

anges n'est plus ce qu'il était. On se réfère aux avant-derniers moments du grand homme, au zénith de sa gloire, en pleine possession de ses moyens, et aucunement au moment pathétique de sa disparition de ce monde. Il faut reconnaître que, à mon avis, l'on a rompu avec ce préjugé, mais cette rupture produit en moi une certaine forme de tristesse, ou, tel que vous les Catalans le diriez : « Ça me gêne » et je crains que cela n'engendre un autre préjugé qui a le désavantage de tourner le dos à une chose aussi belle que la Charité. De telle sorte que nous avons probablement perdu au change.

Aux mains des scribouillards, des amis qui ont alimenté depuis des années sans le savoir une secrète rancœur, aux mains de la joyeuse inconscience iconoclaste de la jeunesse, les pauvres grands hommes sont systématiquement bousculés comme des marionnettes au moment où la vie les abandonne ; de façon systématique, ce qui ne laisse pas de nous alarmer.

La vie de l'écrivain n'est pas tant bordée de roses pour qu'au moment des roses on ne lui jette que des épines.

## II. ARTICLES DE REVUES

*Ressò*, février-mars 1951, p. 43 <sup>12</sup>

André Gide, le célèbre homme de lettres de la France moderne, est mort dans sa ville de Paris, le 19 février, après avoir souffert d'une arythmie cardiaque. L'accompagnaient dans ses derniers instants, entre autres, ses amis intimes Jean Schlumberger et Roger Martin du Gard, appelés par sa famille. Son décès a produit une grande commotion dans le monde des lettres.

*Destino*, n° 707, 24 février 1951, p. 14

### *La mort d'André Gide*

La mort d'André Gide, à l'âge de 81 ans, est l'occasion de questionner une nouvelle fois l'âcre débat dans lequel son œuvre s'est vu compromettre à plusieurs reprises. Peut-être les temps ne lui sont-ils pas très favorables parce que cet « antagonisme entre l'esthétique et la morale » conti-

---

12. Section : [Échos] d'ailleurs. Il est intéressant de voir que parmi les nouvelles (8 dans cette page) la moitié font référence à des religieux (le pape, les catholiques anglais, la mort d'un frère).

nuellement présent dans son œuvre, basée sur une idéologie très 1900, où interviennent autant Wilde que Nietzsche, nous semble déjà un peu anachronique. On ne peut pas pour autant s'appuyer sur notre environnement actuel, pas plus que sur celui d'hier, pour formuler de manière sereine un jugement sur la signification de l'œuvre de ce grand survivant. Une fois mise de côté la dangereuse semi-actualité due à son âge et au nôtre, nous devons reconnaître sans réticence ses très hautes capacités d'écrivain. La littérature française lui doit quelques-unes de ses pages les plus parfaites et les plus fines, une élégance à la fois raffinée et naturelle. De toutes façons, nous ne pourrions arrêter ici notre jugement. Gide lui-même serait le premier à le déplorer. Le réduire à un simple filigrane stylistique serait le déprécier, parce que ce n'était pas le propos essentiel de l'écrivain. Nous devons savoir à quel point celui qui a toujours défendu des idées étranges et négatives nous a déçu. La correspondance avec Claudel, son voyage en Russie, comme presque toutes les pages de son *Journal*, nous parlent d'un homme qui a mené sa dangereuse tendance à la conversion à un point tel qu'il tenta de se convertir chaque jour à une vérité nouvelle. Trop faible pour être à un endroit et s'y maintenir, incapable de croire véritablement, parce que tout s'écroule à ses pieds, il est donc naturel que la matière de son art ne soit faite que de son désordre intérieur, de son désespoir, de sa misère. C'est ainsi que le voyait Mauriac dans sa brève et pathétique défense de Gide : « Il ne nous révèle que de joyeux échecs, une soif exacerbée, de vaines expériences et ce silence de Narcisse vieilli penché à la fontaine et tournant soudain son visage avec des yeux pleins de larmes. Précisément parce qu'il exacerbe notre soif, il nous rappelle l'eau du puits de Jacob <sup>13</sup>. »

*Destino*, n° 708, 3 mars 1951, pp. 1 et 5-6

*Notes sur André Gide*

par Jose Pla

Il y a peu, un ami me disait que Carlos Riba soutient qu'André Gide, qui vient de mourir, fut l'écrivain français qui a utilisé sa langue maternelle de la manière la plus distinguée de son temps, qu'il fut le dernier grand écrivain de langue française.

Cela me paraît des plus exact.

On pourrait alléguer, malignement, pour expliquer ce fait, que Gide fut un homme très riche, qu'il a toujours disposé de moyens matériels

---

13. Article illustré d'une photo d'André Gide fumant, format 5 x 7 cm, avec pour légende : *André Gide*.

notables, qu'il eut la possibilité d'amener à maturation ce qu'il portait en lui et de travailler entouré de commodités et de bien-être. Évidemment. Ceci est tellement exact, qu'il put se permettre de consacrer beaucoup plus d'heures au piano qu'à la littérature proprement dite, bien qu'il ait consacré à la lecture et à la rédaction de ses œuvres une quantité de temps énorme. Il paraît que ce fut un grand pianiste, si l'on en juge par les témoignages des personnes qui ont pu l'entendre derrière la porte. Il n'a jamais pu jouer devant les gens. Il se décomposait. Il était « en état de choc ». C'était, en ce sens, un interprète absolument privé, bourgeois, égotiste, enfermé en lui-même. Il écrivait très bien sur la musique et son livre sur Chopin est une merveille. Tout cela montre à quel point Gide était protégé de l'inclémence qui a coutume d'entourer la profession littéraire. Mais cette réalité m'évoque des conclusions contraires à celles que formulent les personnes qui lient la qualité littéraire de Gide à son excellente situation économique. Cette situation favorable lui aurait permis de passer sa vie à faire toutes sortes de choses commodes et faciles. Y compris de passer sa vie à ne rien faire du tout. Et pourtant, je veux dire bien qu'étant riche, il s'est consacré avec acharnement aux travaux littéraires, avec un souci constant et un sens des responsabilités admirables. Ceci est méritoire. Nous les pauvres, c'est certain, avons beaucoup de mérite ; mais les riches qui font quelque chose d'utile en ont aussi. Il faut bien reconnaître le côté positif de cette manie qu'ils ont d'alléger nos peines, en se substituant à nous.

Gide attachait une grande importance à sa généalogie (voir *Si le grain ne meurt*). Il est né à Paris, d'une famille originaire de Normandie et de religion catholique du côté paternel, et d'une famille méridionale d'Uzès, comme Racine, et protestante du côté maternel. Chez lui se retrouve toute l'admirable diversité française. La réalité de la France est faite de cette diversité sur laquelle est venue se greffer la paperasserie administrative de l'unité politique. La diversité que Gide porte en lui, il l'a cultivée avec une passion constante et systématique. Celle-ci fut à l'origine de toutes les surprises que son œuvre contient et de sa curiosité toujours maintenue sur le terrain d'une extrême lucidité. Dans un pays comme la France, où les gens s'intéressent si peu à ce qui se trouve au-delà de leur clocher, qui vit tournant le dos à l'étranger, qui pour son bien-être et son rationalisme (illusoire) peut se permettre le luxe d'être l'unique pays de la terre qui se suffise à lui-même, Gide fut vraiment un cas exceptionnel. Sa personnalité s'est enrichie de tout ce qui est étranger. Il récitait Goethe de mémoire en allemand. C'était son idole. Ses traductions de Shakespeare sont considérées comme les meilleures en langue française. Il a passé les

plus belles heures de sa vie en Italie. Il a passé des centaines d'heures de sa vie à étudier Albeniz et Granados. Il a traduit Conrad et Rabindranat Tagore. Son livre sur Dostoïevski n'a jamais été égalé. Fasciné par le monde musulman, il connaissait l'Afrique du nord comme peu de gens de son époque. Concrètement, Gide se situait à l'extrême opposé de Barrès et Maurras, qu'il tenait, personnellement, en grande estime en tant qu'écrivains. Le critique Albert Thibaudet le voyait, globalement, comme l'anti-Barrès. Idéologiquement parlant, la vision est exacte. Gide combattit le nationalisme de Barrès, son traditionnalisme dans ce qu'il avait de plus conventionnel et le réduisit en miettes. Les arguments qu'il employait contre Barrès, il les tirait de la botanique et du jardinage, questions qu'il affectionnait non seulement d'un point de vue théorique mais aussi pratique. Gide fut un agitateur inlassable, un instigateur, un cerveau percutant.

En résumé, il était hostile à toute forme d'unité, chose qu'il comparait à la mort. (Je ne parle pas de politique, activité dont Gide ne s'est jamais mêlé, excepté dans son déplorable essai d'adaptation au communisme.) C'est un adversaire de l'unité parce qu'il considère que la vie est contrastée, disparité, dialectique, cohabitations de tendances opposées. L'homme qui parvient à maintenir vivant en lui des éléments contradictoires peut arriver à un certain rendement. Le conformisme, l'adhésion, la dévotion (je parle sur le plan laïque), c'est la stérilité et l'épuisement. Avec ses idées, Gide a apporté à la France plus d'amis que les tonnes de propagande officielle et officieuse dépensés à l'époque.

Les rares fois où j'ai eu, avec d'autres journalistes, l'occasion d'écouter Gide, sur l'actualité du moment (en l'occurrence le scandale déclenché par son *Voyage au Congo*, livre féroce sur le capitalisme et le système colonial), m'apparut un homme d'un abord agréable et d'une distinction exquise, tolérant, d'une sociabilité sans affectation, tout à fait naturelle. Ceci contrastant avec une présence physique forte et imposante, des traits abrupts d'homme chauve et en même temps très velu, avec des sourcils très touffus qui assombrissaient ses yeux de manière quasi dramatique et des bras et des mains fortes et velues. Son apparence était plus proche de celle du campagnard, presque de l'homme des cavernes, que de l'idée que l'on se fait d'un poète. Mais le physique, ici, était d'une importance relative. Gide me confirmait une fois de plus que les hommes qui admettent la diversité et la discussion ont coutume d'être de commerce agréable, et ceux qui croient que tout est un et unique sont violents et ont toujours la trique prête. Ceci est un paramètre précieux pour comprendre la vie.

Gide n'est pas un auteur facile. Bien au contraire. Gide fut un hom-

me qui avait sa conception du monde, conception qui, allant à l'encontre de toute croyance religieuse et de tout système moral, devait s'exposer et se défendre avec beaucoup de précaution et qui risquait à tous moments de provoquer quelque scandale monumental qui, en quelques occasions, n'a pu être évité (comme par exemple quand parut *Corydon*, terme qui est resté dans la langue française courante pour traduire ce que vous soupçonnez. Un corydon).

Gide croyait que la disgrâce, la tristesse et le malaise de l'homme depuis plusieurs siècles proviennent de l'existence de quelques entraves de la société et des lois qui empêchent le libre développement de la personnalité physique. La nature a fait l'homme et la femme d'une certaine manière, avec des tendances déterminées. Les uns sont, par exigence naturelle, involontaire, irréfléchie, d'une certaine tendance, les autres d'une autre indépendamment des notions de vice et de vertu. Pourquoi alors les hommes ne peuvent-ils se montrer tels qu'ils sont, libérés des liens et des obstacles qui empêchent le bon développement de leur organisme ? Gide était convaincu que le niveau extrêmement haut atteint par le peuple de la Grèce antique dans le domaine de l'intelligence et de la sensibilité était dû à la liberté qui, dans le domaine auquel nous faisons allusion, a caractérisé leur vie.

Gide a consacré à ses tristes idées et à leur réalisation pratique une grande partie de son œuvre et de sa vie. Sa correspondance avec Claudel, qui est aujourd'hui éditée, montre que sa vie de couple fut possible parce qu'elle s'est déroulée dans une ambiance de haute sociabilité, voire de silence. Dans la vie sociale de son temps la présence physique de Gide fut inexistante. Il laissera une marque profonde, mais plus à travers son œuvre qu'à travers sa personne. Sa vie s'est déroulée, soit dans des climats d'étroite intimité, soit dans des ambiances équivoques. Gide fut un « rodeur <sup>14</sup> », un homme dédié au vagabondage mystérieux, aux voyages et aux déplacements sans témoins. Sa vie est pleine de zones d'ombre, de scandales toujours possibles. (Ceci est plus visible chez le Gide d'âge mûr que dans la jeunesse. Entre 64 et 75 ans sa vie fut une pérégrination constante dans des pays ensoleillés, Corse, Afrique du Nord, Afrique tropicale ou Grèce.)

André Gide expose ses idées par le biais de deux genres littéraires : le roman et le théâtre. Ses romans, admirablement écrits, sont très mauvais. Sont mauvais les romans de la première manière (*Isabelle*, *La Porte étroite*) ; sont très mauvais ceux de la seconde manière (*Les Caves du Vatican*, *Les Faux-Monnayeurs*), et en revanche, ceux de la troisième manière

---

14. En français dans le texte.

(*L'École des femmes, Robert*) sont potables. Gide n'a pas le style d'un romancier. Peut-être écrit-il trop bien. Ses personnages sont fictifs, pures créations de l'esprit. Sa prose ne possède pas la graisse, le gras de la vie. Ni ses personnages, ni ses ambiances n'ont de vie. Les romans de la première manière sont une lutte contre le milieu familial protestant. Ce sont des romans lacrymogènes, crépusculaires, une timide saignée. Ceux de la deuxième manière sont une glaciale (bien que furieuse) plaidoirie contre l'éducation catholique. Romans sans le moindre intérêt. Même avec la truculence. La théorie de l'acte gratuit (théorie tirée de Dostoïevski), c'est-à-dire la personnalité de Lafcadio, n'a aucune consistance. Bien que l'auteur ait essayé d'en rendre la lecture facile, ses livres nous tombent des mains indéfectiblement... En revanche, les romans des dernières années plaçant contre l'éducation et la mentalité bourgeoise me paraissent plus importants et littérairement plus efficaces.

Sur théâtre, il faut le lire. Les tentatives de représentation ont été un échec. Lu, ce théâtre est peut-être plus direct que le roman. C'est un théâtre qui montre ce que la vie, la liberté, le libre développement ont de sacré, de nécessaire et de respectable. C'est un théâtre symbolique, basé sur des personnages du monde grec ou de la Bible. Dans cette partie de son œuvre, Gide a fait des efforts titanesques. Cependant, c'est un théâtre un peu germanique, et bien que sa force dialectique soit très grande, il a le défaut d'être un peu dense.

L'œuvre maîtresse de Gide est ce qu'il écrivit en marge de ce qu'il a vu et vécu, c'est à dire son *Journal*, journal plus ou moins intime. J'utilise le mot dans son sens le plus large et pas seulement en pensant au *Journal* édité par Gallimard. J'y inclus les publications dans les revues, du *Mercury* et de *La N.R.F.* C'est quand Gide réagit à un quelconque événement pour insignifiant qu'il puisse être que cela devient un témoignage, un prodigieux témoignage de l'époque. Son œuvre romanesque et théâtrale a une préoccupation apologétique et aprioritique. C'est quand il se situe loin de sa terrible prison, en pleine liberté, qu'il scintille.

Quand j'arrivais à Paris en 1919, Gide était l'intellectuel qui avait le plus de poids à ce moment-là. On le rencontrait de toute part, mais il était invisible. C'était l'élément le plus important du comité directeur de *La N.R.F.* et cette revue était la revue française la plus en vue au niveau mondial. Les jugements de Gide étaient sans appel et définitifs. Généralement, ils étaient fondés. Je me rappelle aujourd'hui la sensationnelle découverte que Gide fit de Saint-Exupéry. Il dirigeait en outre, avec Copeau, le théâtre du Vieux-Colombier. Seuls, ceux qui connaissent ce théâtre savent l'immense prestige dont il bénéficiait à l'époque. C'est le

plus bel effort qui ait été fait pour détruire le théâtre de Boulevard, le vaudeville et le théâtre que Gide appelait juif (Bernstein etc...). Il a imposé l'admiration d'œuvres étrangères, chose rarissime dans la France de cette époque. Gide a créé un ensemble d'acteurs et d'actrices qui parlaient et jouaient d'une autre manière. C'était un théâtre pauvre, sans décors, fascinant. Jouvet fut sa création, une des nombreuses créations de Gide. Comme conseiller de Gallimard, Gide se trouvait à la tête de la plus grande maison d'édition et d'une certaine manière de la plus ambitieuse de France. Jusqu'à l'apparition de Grasset, on peut dire que celle-ci n'a pas eu de concurrents. Elle éditait des œuvres à grand succès mais surtout des œuvres de grande valeur qui sans elle n'auraient pas été publiées. Il y a eu quelques inadvertances, comme le faux pas avec Proust, mais en général, elle a fait mouche presque toujours. Gallimard, en tant qu'éditeur, sera en France le symbole de l'entre-deux-guerres. Il a publié plus de 10 000 titres en 40 ans. De cette fabuleuse maison qui a élevé l'édition française à un tel niveau de prestige, c'est la période de Gide qui fut la plus significative.

L'écrivain français a coutume d'être un homme de salon, un causeur, un type raffiné et sceptique. Gide fut tout le contraire. Il ne participait à aucun salon et fuyait la présence des dames et des messieurs, des politiciens et des académiciens. Mais, de la façon que nous venons d'évoquer, Gide a marqué son époque d'un ton extrêmement personnel et avec les années de manière plus décisive. L'académie lui importait peu. Le prix Nobel l'a consacré définitivement.

La génération de Gide est une génération importante au cours de laquelle un curieux phénomène s'est produit. Les écrivains qui triomphent le plus facilement à cette époque, Francis Jammes, Pierre Louÿs, se sont effondrés. Barrès a certaines difficultés à survivre, mais je pense que ce sera momentané. Paul Valéry est au-dessus du bien et du mal et son triomphe tardif n'est autre que son entrée éclatante dans l'immortalité. Restent Gide et Paul Claudel. On ne peut imaginer deux hommes plus différents, plus opposés et d'une attraction mutuelle plus constante. Gide a écrit des choses en pensant exclusivement à Claudel et réciproquement. Quel avenir leur réserve le temps ? Ma modeste opinion est que ce sont deux hommes qui ont marqué leur époque.

Il serait intéressant d'étudier les idées de Gide sur la peinture, la sculpture, la musique, etc... Ses critères en peinture étaient absolument académiques : il défendait le tableau narratif. Vous avez bien lu ! Il soutenait que Chopin n'est pas un musicien romantique, mais un musicien d'une sensibilité contenue, c'est-à-dire un classique. Ses critères en ma-

tière de sculpture était la touche, la sensualité la plus directe.

Les haines littéraires de Gide furent Bernard Shaw — à cause de sa pétulance —, Aldous Huxley, à cause de son jargon, et les romanciers américains depuis Dos Passos. Ses admirations : Charles-Louis Philippe, Baudelaire, Saint-Évremond, Dante, Conrad, Thomas Mann, Blake, Montaigne et d'autres que j'ai oubliés<sup>15</sup>.

*Destino*, n° 709, 10 mars 1951, pp. 14 et 15

*La lettre et l'esprit*  
*La vitalité d'André Gide*

par Antonio Vilanova

Apparu dans le monde des lettres dans le Paris de la fin du siècle, enfermé dans le cercle exclusif et réduit des musiciens et des poètes réunis dans le célèbre salon de Stéphane Mallarmé, rue de Rome, apparenté à l'esthétisme classique des derniers parnassiens, influencé par les doctrines wildiennes de l'art pour l'art tellement en vogue parmi les symbolistes et les décadents français, la grande figure littéraire d'André Gide, couronné tardivement par le prix Nobel de littérature 1947, qui vient de mourir à l'âge de 81 ans, couvre de sa personne illustre et impressionnante plus d'un demi-siècle des lettres françaises. Symbole et sommet de toute une époque qui a créé les plus grands génies, mais que sa volonté titanique de survie à défié, André Gide, né en 1869, appartient à la vaste génération des grands maîtres formée par Francis Jammes, Paul Claudel, Paul Valéry, Marcel Proust et Charles Péguy, qui a remplacé l'égide spirituelle du positivisme scientifique de Taine et Renan par la philosophie vitaliste d'Henri Bergson. Face aux rigueurs cartésiennes de Valéry, à la géniale intuition psychologique de Proust et au mysticisme illuminé de Claudel, André Gide, par les stigmates indélébiles de son puritanisme laïque et de son protestantisme normand, par sa protéique figure de génie rousseauiste et d'homosexuel platonique, d'un amoralisme nietzschéen, et de messianique prophète des instincts, doué d'une intelligence diabolique et cruelle, apparaît aujourd'hui aux yeux des nouvelles générations comme un égoïste revêtu du manteau trompeur du faux prophète. Ce lutteur inlassable qui désira toujours se vautrer dans toutes les passions et dans tous les vi-

---

15. L'article commence à la une du quotidien, illustré par une photo, format 13 x 13, représentant Gide, Schlumberger, Rivière et Martin du Gard (photo prise à Pontigny), et continue en page 5, illustré par une autre photo, format 12 x 13, représentant Gide avec son petit-fils (photo extraite du film de Marc Allégret, *Avec André Gide*).

ces pour se convertir à toutes les croyances, ce fanatique de l'intelligence qui prétendait déguiser son vice mental sous le couvert d'une sensualité intuitive, qui affirmait que toute connaissance sans vécu préalable est inutile, cet épicurien du sentiment pour qui le moindre instant de vie était plus fort que la mort et qui niait le pouvoir de celle-ci, apparaît à nos yeux comme le dernier des classiques.

Génie de la sincérité — qu'une critique intransigeante et sectaire appela monstre d'impudeur — érigé en deux faces antagonistes donnant à sa figure d'écrivain l'apparence bicéphale du dieu Janus, s'entêtant dès ses premières années à saisir dans l'image unique d'un seul miroir sa double existence d'ange et de bête, ce créateur pur a d'évidents défauts qui ont pour origine ce culte fanatique du moi et qui ont conduit son œuvre au sommet du subjectivisme. Ni la confession intime de Rousseau, ni l'égotisme de Stendhal, ni l'esprit analytique d'Amiel n'ont jamais atteint à une sincérité aussi extrême et incroyable que celle de l'auteur de *Si le grain ne meurt* (1926), *Mémoires d'enfance et de jeunesse*, ou du magnifique *Journal* (1889-1942) [*sic*], ou journal intime, sans conteste son chef-d'œuvre. Cette manie romantique de l'analyse et de la confession intime, cette recherche courageuse de sa vérité intérieure (qui caractérisent son œuvre depuis ses premiers essais littéraires), situe Gide aux antipodes du créateur classique ; il est évident cependant que son intelligence lucide et profonde, l'intérêt universel qu'il a toujours eu pour les sentiments et les passions humaines, jamais considérés comme des problèmes extérieurs à lui, donnent à ses réflexions intimes un caractère de validité éternelle et objective. Au fond, André Gide, doué d'une égoterie romantique et de l'intelligence d'un classique ne pourra qu'osciller entre l'éternelle antinomie raison/vie, sujet primordial et obsessionnel de la philosophie de notre temps, de Bergson à Ortega. Gide a été élevé dans le climat étouffant de répression morale — dont sa formation puritaine était à l'origine — qui lui inspira une horreur morbide pour les jouissances de la chair et qui atrophia de façon malade les impulsions normales de son instinct, effrayé face au monde de la féminité. Son premier livre est déjà un journal intime expliquant l'horreur de ce combat. On a dit avec raison que *Les Cahiers d'André Walter*, publiés en 1891, sont à l'œuvre de Gide ce que *Werther* est à l'œuvre de Goethe. En effet, dans les deux cas, un jeune se libère de son romantisme en l'attribuant à son héros. On pourrait ajouter aussi que dans les deux cas l'auteur se libère de son héros en le faisant mourir de maladie ou par le suicide. Mais ce qui est important dans ce livre, c'est le conflit moral entre la foi et les désirs tourmentant l'âme de son héros et signalant le début de la crise qui changera de manière décisive la vie et l'œuvre gidienne. Jusqu'à la parution des *Nour-*

*ritures terrestres* en 1897, André Gide, à l'égal de son homonyme André Walter, est partisan d'une vie intense que son imagination raffinée et malade est incapable de réaliser pleinement dans le monde des sens par la crainte de la chair, qui l'entraîne à convertir chaque sensation physique en une jouissance mentale. André Walter nous dit qu'il ne changerait sa vie pour aucune autre, parce que dans le monde de l'imagination il a déjà vécu plusieurs vies et, pour lui, la vie réelle a été la moins importante. Dans *Les Nourritures terrestres*, Gide, érigé en prophète des instincts, prône la libération de l'esprit et la satisfaction des sens dans un nouvel humanisme de la passion et de la chair dont le premier précepte est d'assumer le plus d'humanité possible. Ce livre, profondément influencé par le symbolisme poétique de *Zarathoustra* et par son ton prophétique, qui dans l'œuvre gidienne perd l'accent de la grandeur pour revêtir celui d'une affectation douceuse et malade, est le bréviaire spirituel de la vitalité gidienne. La révélation d'un monde libre et lumineux de sensualité païenne et de morale autonome basée sur la recherche subjective de la propre vérité, fit de ce livre pendant longtemps le manuel préféré de l'adolescence française et européenne. André Maurois a observé subtilement que ce succès immense est dû au fait que Gide est un adolescent attardé et que ce retard lui a permis d'exprimer parfaitement les découvertes propres à tous les êtres jeunes. L'importance spirituelle de cette divination, qui peut-être aujourd'hui n'intéresse plus la jeunesse européenne sceptique et sans illusion mais qui éveilla une grande ferveur chez les jeunes de ma génération universitaire, a été magistralement décrit par le grand ami de Gide, Roger Martin du Gard, dans l'un des premiers volumes de son grand cycle de romans *Les Thibauds* [sic], qui a pour titre *La Belle saison*.. Il est évident que, face au culte systématique de l'angoisse et du nihilisme qui caractérise l'existentialisme en lutte aujourd'hui, face à la perte de toutes sortes de croyances qui sont à l'origine du désespoir métaphysique de la jeunesse européenne, entêtée à contempler la vie comme une maladie mortelle, la vitalité esthétique des doctrines gidiennes ne peut paraître qu'intempestive et anachronique. Pourtant, il y a un ferment très puissant d'énergie morale et d'espoir humain bien supérieur à la négation existentialiste dans cet humanisme vital intelligent et emporté, qui ne s'est jamais résigné à admettre que la perte d'une ferme certitude puisse conduire au désespoir. Il existe un idéalisme romantique dans cette doctrine qui affirme courageusement que renoncer à la joie de vivre constitue une abdication et un échec, et une foi inébranlable et profonde dans cet épicurien panthéiste qui ne distingue pas Dieu du bonheur et qui affirme qu'il faudrait n'avoir jamais contemplé la nature pour ne pas croire en Lui et pour se rendre compte qu'on possède Dieu à chaque

instant. Pourtant, son message est aujourd'hui anachronique et dépassé parce qu'il représente la sublimation morale de la sensualité adolescente, conçue dans un monde artificiel et sublimé, exempt de misère, d'abomination et de haine, mais incapable de récupérer dans la simple fiction d'une utopie, le regretté bonheur du paradis perdu<sup>16</sup>.

*Cuadernos Hispanoamericanos* (Madrid), n° 21, mai-juin 1951

*Un jugement sur Gide*

par Ricardo Gullón

Comme il est difficile de résumer en quelques lignes un jugement sur Gide ! Puisque cet homme, contradictoire et libre, n'a pas hésité à paraître inconséquent et changeant pour mieux exprimer son sentiment avec sincérité aussi souvent que nécessaire. En parlant de Léon Blum, Gide a dit quelque part qu'il jugeait les choses d'après ses opinions et non d'après son goût. Lui, non : les opinions d'autrui ne l'ont jamais conduit à forcer ou à dénaturer ses préférences. C'était un intellectuel exemplaire, capable de préférer la sincérité aux bénéfices de la dissimulation, et de proclamer la sincérité sans se soucier que cette attitude pourrait lui porter préjudice ; et même, plus exactement, en étant conscient que cela pourrait lui nuire.

Avec l'affirmation de « la sincérité », Gide cherchait à libérer l'homme de ses préjugés, et en ce qui le concerne, il n'y a pas de doute qu'il y soit arrivé. Les audaces de Rousseau dans ses *Confessions* perdent de leur éclat quand on les compare à celles de Gide, et de plus, comme si cela ne suffisait pas, Gide dans les siennes ne s'y montre pas comme un pénitent, mais au contraire il exige la reconnaissance du droit à l'impudeur.

Parmi les écrivains actuels, nul n'incarna mieux que lui les constantes de l'esprit français : clarté, logique, mesure. Son œuvre, réalisée dans des conditions d'indépendance et de sécurité presque inconcevables aujourd'hui, se développa harmonieusement tout en préservant la diversité des inquiétudes qui étaient les siennes, vers lesquelles il se sentait entraîné. Humaniste dans la plus exclusive acception du terme, il subit plusieurs crises religieuses, notamment entre 1916 et 1919, époque de la rédaction de son *Numquid et tu*, quand il fut près de se convertir. L'amoralisme wildien et la surestimation de l'individu ont marqué son caractère

---

16. Article paru dans la section *Panorama de l'art* de la revue et illustré d'une photo format 10 x 8 représentant Gide à la fin de sa vie rue Vaneau et portant la légende : *Une des dernières photos d'André Gide.*

et son œuvre.

Depuis le début, depuis *Les Cahiers d'André Walter*, il opère à vif, dans sa propre chair. Pendant soixante ans, il note dans le *Journal* ses réactions, ses sentiments, s'observant scrupuleusement pour se connaître et pour se faire connaître. Égotisme, sans doute ; mais à côté de cet égotisme, rappelons-nous la leçon transmise à ses disciples : abandonnez le maître, méprisez les découvertes du maître et suivez votre propre chemin. Son influence, très grande à l'époque de *La Nouvelle Revue Française*, a servi à lancer les écrivains sur de nouveaux sentiers, sans pour autant lui procurer des disciples dont il n'a jamais voulu. Le professeur Clouard a signalé que l'attitude négative adoptée par certains personnages des romans de Roger Martin du Gard par rapport à la famille, est d'origine gidienne et que Schlumberger a continué d'étudier des problèmes posés dans *Le Retour de l'Enfant prodigue*. C'est certain. Et on peut ajouter : la sensibilité des écrivains français de l'entre-deux-guerres doit beaucoup aux idées de Gide, et à mon avis ce n'est pas un hasard si *Le Temps du mépris* de Malraux est préfacé par Gide [sic].

La gloire a mis du temps à arriver. Mais, dès le début, Gide est reconnu par les meilleurs comme un des leurs. Il a été dans une position privilégiée pour connaître et juger ses contemporains. Son *Journal* est un témoignage hors pair, sur une époque et ses hommes. Et, comme le reste de ses écrits, c'est un livre lucide, exigeant et profond. Chez Gide, il y a eu un heureux accord entre la sensibilité et l'intelligence ; ses textes sont des expériences autour d'un événement, d'un livre, d'une passion ; des manifestations de vie, aussi bien que des œuvres d'art ; morceaux de vie, palpitants dans leur contradiction complémentaire. Que personne n'ose considérer cette complexe substance à travers une vision unilatérale et systématique ! Ce qu'il y a de plus intéressant en Gide lui échappe, et il ne lui reste qu'une version appauvrie et déformée, deux ou trois idées qui, faute d'être situées dans la complexité de la pensée nuancée qui les féconde, serviront seulement, analysées isolément à déformer l'image de cet écrivain, qui dans ses œuvres ne mettait pas seulement son énorme talent, mais aussi la grande richesse de son âme.

*Insula*, n° 63, 15 mars 1951

*Adieu à André Gide*

par Ricardo Gullón

André Gide est né à Paris le 22 novembre 1869 et il y est mort le 19 février dernier. Peu d'écrivains ont eu une influence aussi forte sur la littérature — et les consciences — de son temps ; mais cette influence a

diminué et est désormais sévèrement combattue et critiquée dans différents domaines. Le temps et l'espace nous manquent aujourd'hui pour tenter un bilan nuancé de l'œuvre gidienne ; je me contenterai, donc, d'exposer quelques traits de la grande personnalité qui vient de mourir.

Depuis ses premières œuvres, Gide s'est présenté comme un individualiste qui voulait tout dire sans entraves, s'exprimant avec la rigueur et la simplicité d'un classique. Individualisme, sincérité et exigence pour lui-même. Et avec tout cela, une âme complexe — « composite » — un esprit en constant débat, luttant pour se connaître et se montrer tel quel il était. Son œuvre né d'un effort persistant pour pénétrer dans les recoins de l'âme s'offre à nous comme une somme confuse. Autobiographie, Journal, articles et essais, récits de voyage, notes de travail, lettres, poésie, romans... ont servi ce besoin d'introspection et de confession.

L'œuvre d'art la plus parfaite — pensait-il — sera forcément la plus personnelle : l'artiste n'a rien à gagner à se laisser entraîner par le courant. Cette position, contraire à la doctrine de l'engagement telle qu'on la conçoit aujourd'hui, ne le situa point en marge de la vie, mais lui apprit à ne point sacrifier l'intégrité de son œuvre au souci de prouver quelque chose. Par ailleurs, le voyage au Congo et les dénonciations des abus du colonialisme français, l'adhésion au communisme et la prise de position anti-soviétique qui suivit, — sans parler des engagements de moindre importance —, sont des preuves suffisantes de son immersion dans la réalité de son époque.

Son individualisme exigeait le sacrifice de sa singularité. S'il était vrai, comme Gide le pensait, qu'individualisme et clacissisme sont équivalents et que le trait distinctif du clacissisme c'est la modestie, tout ce qui pouvait contribuer à installer avec ostentation la personnalité et la singularité de l'écrivain serait nuisible à une expression sobre et authentique. Ces gesticulations lui sont étrangères et s'interposent comme d'ennuyeux obstacles dans la recherche d'un style capable de communiquer ouvertement les sentiments : « Un grand artiste — a-t-il écrit — n'a qu'une seule préoccupation : devenir le plus humain possible, ou mieux encore, devenir commun. Et chose admirable c'est bien comme ça qu'il devient plus personnel. » Car la personnalité n'est pas pour lui une affaire d'apparence, mais plutôt une conquête difficile, qui ne s'obtient réellement qu'en plongeant dans cette région où l'âme présente un visage intelligible pour tous. Sentiments et passions doivent s'adapter aux règles et s'accorder — sans pour autant disparaître — à la spontanéité ordonnée du langage.

La sincérité de Gide est allée jusqu'à l'extrême limite. Gide a été honnête au risque de déclencher le scandale, parce que la sincérité représentait une valeur qui à ses yeux n'admettait pas de marchandages.

Des amitiés comme celle de Paul Claudel, il les a perdues, par fidélité à cette exigence, accrue avec le temps, comme le montre une note du *Journal* de janvier 1946 ; il y déclare que *Corydon* est son livre le plus utile (avis que très peu partageront), et que s'il n'en est pas tout à fait satisfait c'est à cause de la manière indirecte par laquelle le problème est abordé, « par procuration » et non directement. « La vérité est toujours opportune » — proclamait-il —, et pour l'avoir dite sans tenir compte des formes habituelles, il fut à diverses reprises injurié et persécuté. « Les vérités les plus désagréables à entendre sont souvent celles qui sont les plus utiles à dire ; et pour lesquelles on court le risque de rencontrer l'opposition la plus vive. Mais souvent il y a danger à ne pas souffler dans la direction du vent. »

Dans le *Journal* et dans les *lettres*, il arrive à des extrêmes de sincérité qui avaient rarement été atteints auparavant. Cette sincérité était moyen de connaissance, instrument d'auscultation de soi-même. En mars 1906, après la relecture de quelques-unes des anciennes lettres écrites par lui à sa femme, il avouait qu'il y voyait « à nu » tous les défauts de son esprit. Les défauts et les qualités, puisque dans sa sincérité entraient également la reconnaissance de ce que son art et sa personne avaient de mieux. Écrivant les *Mémoires* d'enfance et de jeunesse, *Si le grain ne meurt*, et pour répondre à Roger Martin du Gard qui l'accusait de ne pas tout raconter, Gide affirmait son intention de ne rien passer sous silence tout en lui précisant : « Mais il y a un degré dans la confiance qui ne peut pas être atteint sans artifice, sans se forcer ; et je cherche par-dessus tout le naturel. » Si quelque chose est tu, c'est par désir de simplifier, de réduire la grosseur des traits, pour que le dessin ne soit pas surchargé, et que l'on puisse deviner sous l'écrit, comme en filigrane, la possible contradiction. Car Gide était, comme il se définit lui-même, « un être en dialogue » (le titre de l'essai que je lui ai consacré il y a quelques années était *esprit de contradiction*), une âme où luttaient et combattaient les contraires. Le parti-pris d'Oscar Wilde pour l'artistique face à l'humain lui semblait insensé — et l'option opposée inconcevable. L'humain d'abord, voilà ce qu'il prétendait en faisant à Wilde l'éloge des romans de Dickens, tout en sachant que l'auteur d'*Un mari idéal* semblait mépriser celui de *David Copperfield*. Mais sans les œuvres de l'esprit, point de culture possible et c'est justement ce qu'il proclamait dans la France occupée de 1940, contre ceux qui imputait la défaite à l'art français en le taxant d'excessivement délicat et subtil ! « Les extrêmes me touchent » est la phrase qu'il mit en exergue dans le livre *Morceaux choisis*, édité chez Gallimard, et de fait, à plusieurs reprises, il fit allusion à la diversité des croyances et des tendances qui se retrouvaient en lui : la mère catholique et normande ; le

père, protestant et occitan. Contradictions blessantes pour celui qui en souffre dans sa chair : « Le déchirement est le propre de ma nature », avoua-t-il dans une lettre à Francis Jammes.

Nous savons, par les notes du *Journal*, quelle était sa méthode de travail, la lenteur avec laquelle ses œuvres cristallisaient. « Chez moi, l'imagination précède rarement l'idée ; celle-ci est celle qui m'exalte, mais l'une sans l'autre ne produit rien ; c'est une fièvre sans conséquences. » L'idée se profilait sur le papier et l'esprit restait alerte, sans se laisser aller à cette exaltation qui déborde l'invention et empêche l'artiste de l'apprécier de manière juste. « L'idée de l'œuvre est sa composition. » La création n'était pas pour lui un jeu de hasard, un pari chanceux, mais la tâche lente et difficile qui permet de donner forme à des idées et des pensées qui ne se révèlent pas facilement. Il se méfiait de l'inspiration parce qu'il pensait que les œuvres « inspirées » étaient destinées à périr et son ambition était de faire une œuvre qui resterait.

Il faisait partie d'une génération qui songeait encore à la gloire ; en la gloire qui n'est pas la popularité ni la richesse ni tout ce que peut obtenir facilement n'importe quelle star de cinéma ou de sport, mais le fait de survivre dans l'estime des hommes de demain. Cette croyance semblera naïve aux intellectuels des nouvelles générations (c'est déjà le cas, semble-t-il, de ceux qui exposent leur opinion par la plume de Jean-Paul Sartre), pour qui les mythes gidiens, la gloire, l'esprit critique, la liberté de l'esprit, l'indépendance de l'écrivain ont perdu de l'éclat. Sans doute existe-t-il toujours des groupes et des individus qui croient en ces idées, dans la réalité et la vitalité de ces idées, mais la plupart d'entre eux les considèrent comme périmées et stériles. Peut-on concevoir de nos jours un Stendhal qui écrirait pour les nouvelles générations sans se soucier de ce que ses contemporains penseraient de lui ?

À certains moments, jetant sur le monde actuel un regard pessimiste, Gide a prophétisé la disparition de l'art, du fait de sa transformation en une chose à la portée de tous, c'est-à-dire en un objet rabaissé au niveau des mentalités les plus basses. Comme il disait : « Ce qui peut être compris par n'importe qui, risque de devenir n'importe quoi. » Son pessimisme est évident quand il note le ravalement de certaines minorités, ravalement né de l'oubli de la gloire et de sa substitution. L'intellectuel se sent maintenant plus près de l'homme politique que de l'artiste, et son travail semble soumis avant tout à des critères d'efficacité. Gide ne croyait pas en l'existence d'un antagonisme réel entre la minorité intellectuelle et le public.

Homme d'une intelligence critique, Gide a été pendant un demi-siècle le témoin de son temps, non un témoin indifférent, mais plutôt quelqu'un

qui a participé en se réservant le droit de juger après avoir vu et compris. Cette volonté de comprendre dépourvue de préjugé semblera démodée à ceux pour qui être à l'écoute d'un préjugé est faire preuve de faiblesse et de dangereuse complaisance et qui préfèrent se retirer derrière un mur imprenable de préjugés. Le désir, ou la simple curiosité, de connaître le point de vue d'autrui, adverse ou non, devient chose si rare, si étrangère à la mentalité des gens engagés, que ceux-ci le prennent pour un incompréhensible caprice. Et leur semble aussi choquante, la liberté avec laquelle Gide prend parti (non pas dans l'œuvre d'art), se réservant le droit de changer, ou pour mieux dire de rester fidèle à ses principes, quitte à abandonner ceux qui le déçoivent. Car c'était quelqu'un qui refusait les faux-fuyants et l'équivoque. L'impossibilité de pactiser avec ce qu'il jugeait inacceptable et celle de taire ses désaccords, entraînait dans son penchant pour la sincérité.

Il croyait au pouvoir de l'intelligence pour maîtriser le monde et pour y apporter, avec la création artistique, quelques éléments de plaisir et de joie, quelques éléments susceptibles d'élargir l'horizon spirituel et de collaborer à l'enrichissement de l'homme. L'art, disait-il souvent, dépend de la sensibilité et de l'imagination, mais surtout de l'intelligence, du sens critique. L'aptitude à faire la part de l'émotion, à mettre un frein à l'en vol de l'imagination, à séparer de l'œuvre ce qui est dépourvu de valeur permanente, voilà le don essentiel de l'artiste. Le meilleur art est toujours contenu : la sobriété et la simplicité sont les traits distinctifs du « classique ». L'art lui semblait quelque chose de purement humain, et ce passionné de la sincérité considérait que « l'hypocrisie est une des conditions de l'art ». Paradoxe ? Non. Méfiance de l'impulsion « romantique », du cœur nu dans le poème ou dans le roman, et aussi conviction que l'artiste n'a rien à perdre à se soumettre à des dogmes dont la solidité va lui garantir l'écoute attentive d'un public. Ces idées méritent une discussion en détail, mais faute d'espace je dois me contenter de renvoyer le lecteur au texte gidien, à la conférence *L'importance du public* (1903).

Avec André Gide, un admirable homme de lettres disparaît. Sa curiosité le conduisit à tous les genres : poésie, narration, parabole, farce, romans, théâtre, reportages, essais, critique littéraire et artistique. Il s'est dispersé, comme disent ceux qui ne comprennent ni les lois de la création artistique ni le fonctionnement de l'esprit créateur, mais dans cette dispersion nécessaire, il arriva à manifester sa complexe personnalité. Dans ses œuvres, je vois maintes pages qui doivent durer, des personnages, comme Lafcadio, représentatifs d'une nouvelle mentalité. En tant que romancier, critique, poète, il y a des écrivains de son temps, même de son pays, qui l'ont dépassé. Personne ne peut être à sa hauteur en tant que révélateur

des contradictions, des faiblesses, des indécisions et des repentirs du cœur humain. Des rivages du symbolisme il est arrivé jusqu'à la moitié du siècle en stimulant l'inquiétude, le désir, l'aventure intellectuelle.

L'éternité forgera l'image de ce définitif « lui-même » dans lequel, comme il est dit dans l'admirable vers de Mallarmé, le temps transforme le poète.

## INDEX

### LES QUOTIDIENS

*El Correo catalán*. 1876-1985. Directeur : Claudio Colomer (de 1946 à 1957). Tendance politique : créé à la fin de la guerre civile, en même temps que le journal de la Phalange, *Solidaridad Nacional*. Carliste jusqu'à la fin des années 50, il est devenu catalaniste modéré.

*Diario de Barcelona*. 1792-1994. Le plus ancien quotidien espagnol. Parution suspendue pendant la guerre civile. Nouvelle parution à partir de 1940. Directeur : Enrique del Castillo (de 1946 à 1969). Tendance politique : conservateur.

*El Noticiero Universal*. 1888-1985. Directeur : José Palou (de 1939 à 1952). Tendance politique : conservateur. Journal du soir. Il était communément appelé *El Ciero*, abréviation utilisée au départ par les vendeurs de journaux.

*Solidaridad Nacional*. 1939-1979. Directeur : Luys Santamarina (de juillet 1939 à 1963). Tendance politique : phalangiste. De 1940 à 1957, le quotidien porte en sous-titre *Journal de la Phalange espagnole et des JONS* (Juntas d'offensive nationale syndicaliste). Jusqu'en 1951, le journal, très marqué par son directeur, écrivain emprisonné pendant la guerre, prétendait être, en plus de phalangiste, très littéraire.

*La Vanguardia*. Créé en 1881. De janvier 1939 jusqu'au 15 août 1978, le quotidien a pour titre *La Vanguardia Española*. Directeur : Luís de Galinsoga (de 1939 à 1960). Tendance politique : dans les années 50, conservateur. Juste après la guerre, José Pla devient co-responsable du journal (de janvier à mai 1939).

### LES REVUES

*Cuadernos hispanoamericanos*. Revue littéraire mensuelle fondée en 1948 par Pedro Laín Entralgo.

*Destino*. 1937-1985. Hebdomadaire fondé à Burgos en 1937. À partir de 1939, il est publié à Barcelone. Au début, c'était une revue d'information générale d'idéologie phalangiste, puis elle a évolué vers des ten-

dances libérales. Elle a été publiée jusqu'en 1980 ; on a essayé de la relancer en 1985 sans aucun succès.

*Insula*. Revue mensuelle fondée à Madrid en 1946 par Enrique Canito. Spécialisée en littérature. Très fortement rattachée à la génération du 27 (García Lorca, Cernuda, Aleixandre), elle est devenue pendant l'époque franquiste le porte-parole de la résistance intellectuelle. Cette revue proposait une sélection bibliographique de livres étrangers avec indication de prix en francs ou en pesetas ; elle proposait également dans ce cadre des « offres spéciales ». Cinq œuvres de Gide seront proposées au cours de l'année 1949, dont une édition complète du théâtre. Six titres en 1950, dont le *Théâtre complet* et une édition du *Journal*. Onze titres sont proposés en 1951, dont *Corydon*, que l'on peut se procurer pour la somme de 20 ptas. Dans les demandes des lecteurs figure en 1950 *Los Mone-deros falsos*.

*Ressò*. 1951-1952. Revue littéraire mensuelle illustrée, publiée en langue catalane, dont le premier numéro est paru en août 1951. 14 numéros suivront. Porte-parole de la paroisse des Omells de Na Guia, elle est dirigée par l'ecclésiastique Mosan Ramon Muatanyola, responsable de cette paroisse. Parmi ses collaborateurs, on peut citer Maurice Serra-brima, Pere Mialet et Blai Bonet.

#### LES AUTEURS

*González-Ruano, César* (Madrid 1903 - 1965). Journaliste et écrivain, il collabore à différentes revues depuis 1918 et est rédacteur dans les journaux *La Tarde*, *Madrid*, *Arriba*, *La Vanguardia española*, *Pueblo*, et la presse du mouvement phalangiste (1944-1965) ; prix Mariano de Cavia 1931 et prix national de journalisme Francisco Franco 1949 et 1954 ; auteur de *Memorias* (1950), *Diario intimo* (1952) ou de romans comme *Cita con el pasado* (1954).

*Gullón, Ricardo* (Astorga 1908 - Madrid 1991). Chercheur et critique littéraire. Co-fondateur et directeur de la revue *Literatura*, il publia, entre autres : *Las secretas galerías de Antonio Machado* (1958), *Galdó novelista moderno* (1960). Professeur à Stanford et Columbia (USA). En 1988, il reçut le Prix Príncipe de Asturias des lettres.

*Junoy Muns, José María* (Barcelone 1887 - 1955). Écrivain, journaliste et dessinateur. En 1906, il part pour Paris se consacrer à la peinture. Il a publié entre autres : *Arte y artistas* (1912), *Poemes i calligrames* (1920) et *Elogio del arte español* (1942). Il collabore aux journaux *La Veu de Catalunya*, *El Correo catalán*, *Solidaridad nacional* ainsi qu'à la revue *Destino*.

*Manzano González, Rafael* (né à Huelva en 1917). Journaliste, il a

été rédacteur entre autres de *Solidaridad Nacional* (1945-1972) et de *El Noticiero Universal* (1972-1979).

*Molist Pol, Esteban* (né à Vic en 1923). Avocat, journaliste et écrivain, il fut le premier directeur de *Revista*, critique littéraire de *El Correo catalán* et de *Diario de Barcelona*, ainsi qu'administrateur général du groupe *La Vanguardia española*. Il a publié entre autres : *Discursos políticos de Demóstenes* (1955), *El Diario de Barcelona* (1964).

*Mulder, Elisabeth* (née à Barcelone en 1904). Écrivain de langue espagnole, d'origine allemande. Poétesse d'une sensibilité symboliste, elle publia, entre autres, *La Hora emocionada* (1931) et *Eran cuatro* (1954), ainsi que différents articles, principalement à *La Vanguardia española*.

*Pla Casadevall, José* (Palafrugell 1897 - Llofriu 1981). Journaliste et écrivain. Il débute comme journaliste professionnel avec *Las Noticias* en 1918, correspondant à l'étranger entre 1919 et 1939, puis collabore à l'hebdomadaire *Destino* (1944-1976). De sa large production littéraire, il faut signaler les neuf volumes de *Homenots*. En 1968 fut créé le prix Josep Pla de narration et d'essai ; en 1980, il reçut la Médaille d'Or de la Généralité de Catalogne.

*Soldevila Zubiburu, Carlos* (Barcelone 1892 - 1967). Journaliste, romancier et dramaturge. À partir de 1908, il collabore aux périodiques *El Poble Català* et *Revista Nova*, puis aux quotidiens *La Vanguardia española*, *Diario de Barcelona* et aux revues *Destino* et *Serra d'Or*. Il sera également correspondant de la revue parisienne *Europe* (1956-1958).

*Vilanova Andreu, Antonio* (né à Barcelone en 1923). Chercheur et critique littéraire, professeur de littérature espagnole à l'Université de Barcelone, membre de l'Acadèmia de Bones Lletres de Barcelone. Outre sa large production d'études sur les grands classiques espagnols, il fut le critique littéraire de *Destino*.

# *La (Nouvelle) Revue Française*

## Interrogations sur l'origine d'un titre

par

PIERRE MASSON

[Ce titre] avait une signification pour laquelle l'avait choisi Montfort, si ardent à exalter dans ses *Marges* la précellence du génie national. L'adjectif "nouvelle", [...] avait été ajouté, non seulement parce qu'avait existé vers 1830 une *Revue Française* fondée par Guizot — hommage involontaire à l'arrière-grand-père de Schlumberger, — mais surtout par une volonté de rénovation : *La Nouvelle Revue Française*, cela sonnait en 1908 comme Jeune France à l'époque du bisaïeul <sup>1</sup>.

Ainsi parle Auguste Anglès, s'appuyant sur les souvenirs de Jean Schlumberger, et il semble en effet bien difficile de mettre en doute l'exactitude d'un tel témoignage :

Un jour qu'il était venu chez moi s'entretenir de nos projets, [Montfort] m'avait dit en me quittant : « Et puis j'ai un beau titre à vous proposer, un titre simple, qui ne sent pas la chapelle. Il a existé une *Revue Française*, qui a eu de l'importance à son époque. C'est peut-être un titre ambitieux, mais qui dit bien ce qu'il doit dire. » La suggestion avait eu l'agrément de tous. [...] (J'ignorais alors, je l'avoue à ma honte, qu'en nous plaçant sous le patronage de cette *Revue Française* qui avait eu « de l'importance à son époque », Montfort me ramenait d'une façon bien inattendue dans

---

1. Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de la N.R.F.*, t. I, Gallimard, 1978, p. 113.

le circuit familial ; que cette revue avait été fondée par Guizot et que, de 1837 à 39, sous un anonymat transparent, il y avait publié des articles marquants <sup>2</sup>.

Le problème est de savoir si, en faisant allusion à cette *Revue Française*, Montfort pensait à celle de Guizot, ou à une autre plus récente. En effet, il existait en 1908, depuis trois ans seulement au moment de la fondation de *La NRF*, une revue bi-mensuelle, *La Revue Française* (sous-titrée *politique et littéraire*) ; assurément, elle n'avait ni le ton, ni le public d'un *Mercury* ou même des *Annales*, auxquelles elle s'efforçait pourtant de ressembler. Que Gide et ses amis aient tous ignoré son existence paraît difficile, et plus encore Montfort, probablement plus au fait qu'eux du milieu journalistique ; pourtant, rien ne permet d'affirmer le contraire. Qu'ils aient consciemment voulu se démarquer de cette revue, qu'il y ait eu entre eux et celle-ci d'éventuels contacts, ou qu'au moins se soit établi un moment entre les deux équipes un sentiment de rivalité, voilà ce qu'on aimerait savoir. Le silence qu'elles maintinrent l'une envers l'autre dans leurs diverses rubriques ne peut être interprété comme une preuve, ni comme un démenti. En l'état actuel de notre enquête, seul l'examen du contenu de cette revue, et quelques billets mystérieux, permettent d'accorder de fragiles pilotis à ces hypothèses. En esquissant ici le portrait d'une revue littéraire oubliée, nous espérons ouvrir un chantier que d'autres, plus chanceux que nous, sauront peut-être prolonger avec des matériaux nouveaux.

### I. *La Revue Française*, une revue conservatrice

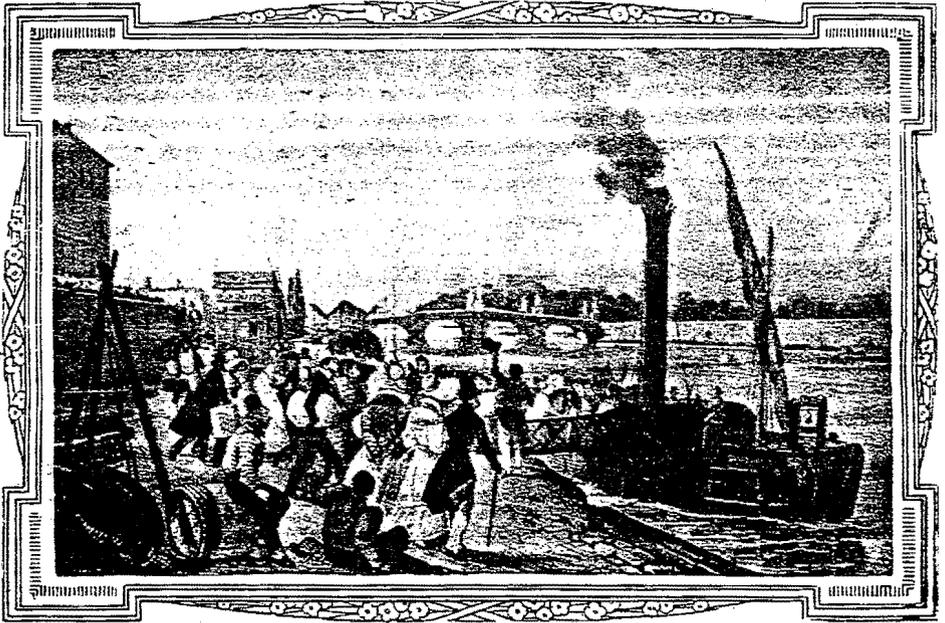
Louis Dausset (1866-1940) va être le fondateur et le premier directeur de *La Revue française*. Agrégé de lettres, il enseignait au collège Stanislas quand l'affaire Dreyfus le lance dans la politique ; il écrit dans *L'Éclair*, *L'Écho de Paris*, *La Liberté*, et fonde, avec François Coppée et Jules Lemaitre, le groupement de « La Patrie française » dont il devient aussitôt l'un des chefs. Dausset est élu en 1900 au conseil municipal de Paris dont il devient président l'année suivante. Il est un ami de Maurice Barrès, comme l'indique une brève remarque de ce dernier : « mon ami Dausset est un méliniste <sup>3</sup>. » De fait, dans la revue qu'il va fonder, Barrès va apparaître, soit en tant qu'auteur d'articles, soit en tant que sujet d'enquêtes louangeuses, comme l'un des principaux et constants repères idéologiques.

2. Jean Schlumberger, *Éveils*, Gallimard, 1950, pp. 192-3.

3. Barrès, *Mes Cahiers*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, t. , p. 334.

# La Revue Française

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE



COMMENT LES PARISIENS SE RENDAIENT A SAINT-CLOUD VERS 1850

*EN ALSACE-LORRAINE*, par MAURICE BARRÈS

Notre enquête : MAURICE BARRÈS ET LA JEUNESSE ALSACIENNE-LORRAINE

*LES HOMMES DE LA BASTILLE*, par le baron A. DE MARICOURT

LES CONFÉRENCES CHATEAUBRIAND :

*POMPÉI*, par l'abbé HENRY THÉDENAT, de l'Institut

Courrier de Paris. . . . . Antoine Redier.  
 Actualités et Souvenirs. . . . . Furet.  
 "L'Appel des armes" de M. E. Psichari. . . . . C. Lecigne.  
 Saint-Cloud reçoit la Croix. . . . . H. Pacory.  
 Croquis de saison : Aller et retour. . . . . Pierre Ladoué.  
 Soeur Sainte Agnès (poésie). . . . . Eugène Le Mouél.  
 Le Carnet d'une française. . . . . Elisabeth Régnier.

Le Tour de France. . . . . Alfred Dehodencq.  
 Manthe et Lucie (fin). . . . . Paul Acker.  
 Chronique théâtrale. . . . . Jacques Duval.  
 Les Ephémérides illustrées. . . . . A. B.  
 La Politique. . . . . J. du Pontcray.  
 La Vie sportive. . . . . G. de Lafsté.  
 Causerie financière. . . . . Jacques Rebas.

C'est le 25 juillet 1905 que paraît le premier numéro de *La Revue Française politique et littéraire*. À son sommaire, on trouve des articles de Jules Lemaître, Clément Vautel, Georges Lenôtre. Son programme s'annonce résolument conservateur :

Notre revue sera surtout une revue de famille ; elle s'adressera également au père, à la mère et à l'enfant pour les intéresser et pour les instruire.

[...] Notre politique intérieure sera toujours fidèle aux grandes idées de patrie, de liberté, de défense nationale, de libre progrès social. [...] En politique extérieure, l'intérêt du pays sera notre seul guide. [...] On retrouvera dans nos colonnes des écrivains aimés du public. [...] une revue nouvelle protégée par l'Idée française.

Il s'agit d'une revue de format 24 x 31,5 cm, de couverture bleue, d'une vingtaine de pages ; ses rubriques sont variées, visant un large public soucieux de s'instruire sans se limiter à la vie des lettres. On trouve ainsi des chroniques sportive, financière, des nouvelles de la mode, un commentaire de l'actualité et un éditorial politique, signé précisément par Louis Dausset en personne.

Au fil des numéros, on voit ainsi figurer les noms de François Coppée, Paul Bourget, Melchior de Vogüé, Henri Lavedan, Émile Faguet, mais aussi de Romain Rolland, d'Albert Savine et de Dostoïevski. Souvent, il s'agit, non pas d'articles originaux, mais de « bonnes feuilles » ou même d'extraits d'ouvrages déjà publiés.

En 1906, le n° 13 publie « Le noyer de Mac Mahon » de Maurice Barrès, et « Une visite à M. Barrès » de Madeleine Chamorgan. Le n° 16, « M. Barrès à Sparte » de Marcel Dubois. Le n° 17 (25 mars 1906) donne, de Barrès, « Déroulède et Clemenceau ». Le n° 33 propose Rostand, Bourget, Bordeaux, et le n° 35 Lemaître, Faguet, Brunetière.

On le voit, se trouvaient réunies là les principales cibles que Gide allait viser dans *La NRF* dès sa fondation. Mais en même temps, ces cibles étaient les représentantes d'un engagement politique dont lui et ses amis étaient loin de récuser tous les aspects. Au contraire, comme Gide le rappelle à Ghéon en 1909, ils étaient décidés, à *La NRF*, à se « montrer d'autant moins rétrogrades en art [qu'ils se découvraient] plus conservateurs en opinions <sup>4</sup> ». En quelque sorte, le style de cette *Revue Française* était ce qu'il importait de condamner afin de pouvoir, avec meilleure conscience, se rallier à certaines de ses idées. De plus, la présence répétée de Barrès au sommaire pouvait être ressentie par Gide comme une provocation,

---

4. *Correspondance Gide-Ghéon*, t. II, Gallimard, 1976, p. 736.

lui qui, dans presque tous ses articles, trouve moyen d'évoquer l'auteur des *Déracinés*, comme un frère ennemi par rapport auquel on ne se lasse pas de se situer, par peur d'être confondu avec lui. Plus que Montfort, c'est Gide lui-même qui pouvait être sensible à cet aspect, et concevoir alors « sa » revue comme s'inscrivant dans le prolongement d'une autre, dont elle soulignait en même temps le caractère désuet, « rétrograde ». Cela ne signifie pas nécessairement qu'il faille attribuer à Gide la paternité de l'adjectif « nouvelle ». Mais plutôt qu'il y avait entre lui et Montfort, avant que Mallarmé ne les sépare, une communauté de vues déjà ancienne ; elle remontait peut-être à l'époque où Gide rendait compte d'*Un An de caserne*, dans *L'Ermitage* de décembre 1901, tandis que Montfort, dans ses *Marges*, citait souvent des propos de Gide avec approbation, et, en avril 1907, écrivait, pour saluer la mort de *L'Ermitage* : « *Les Marges* perdent là quelqu'un de leur famille <sup>5</sup>. » L'examen de leur correspondance, qu'il ne nous a pas encore été permis d'effectuer, apporterait peut-être un éclaircissement sur ce point.

En 1908, Louis Dausset devient rapporteur général du budget de la Ville de Paris. C'est peut-être ce qui explique son désengagement progressif de *La Revue Française*. En janvier, il en est encore le directeur officiel. Mais en mai, le « *Courrier de Paris* », qui sert à ouvrir la revue et tient lieu d'éditorial, est désormais signé par Antoine Redier. Et le 6 décembre de la même année, un nouveau n° 1 de la revue voit disparaître le nom de Dausset de la couverture (on le retrouve seulement à la chronique politique), tandis qu'Antoine Redier, tout en annonçant l'envoi d'une lettre aux lecteurs, signe un éditorial en forme de nouveau programme ; annonçant la lutte contre une littérature « corrompue », il conclut : « Nous voulons bien déclarer, au moment de prendre, à *La Revue Française*, un nouvel essor, que nous ferons une œuvre morale. »

La personnalité d'Antoine Redier est sujette à controverse : journaliste (au *Correspondant* en 1896), plus tard romancier (*Pierrette*, Payot, 1917 ; *Léone*, Payot, 1920), chroniqueur (*Méditations dans la tranchée*, Payot, 1918), historien (*La Guerre des femmes. Histoire de Louis de Bettignies*, Éd. de « La Vraie France », 1924), conférencier (*Les Nouveaux Patriarches*, Éd. de « La Revue Française », 1924), il fut un homme de droite convaincu, fondant en 1924 la Légion, premier mouvement fasciste en France. Sa revue, tout en semblant dépassée, fut tout de même jugée par Brasillach et ses amis comme un abri légitime pour y développer leurs

---

5. Eugène Montfort, *Les Marges 1903-1908*, Bibliothèque des Marges, 1913, p. 228.

plumes :

Dès les premières semaines de 1930, nous commençons, Thierry Maulnier, Maurice Bardèche et moi, à y collaborer. [...] Il me semble que nous sommes entrés là-dedans un peu en conquérants, bousculant les vieilles dames apeurées, et nous livrant avec une belle inconscience aux fantaisies les plus contraires à l'esprit même du journalisme. [...] Je crois bien que mon premier article fut une *Oraison funèbre pour M. Gide*, que Jean-Pierre Maxence republia dans ses *Cahiers*, où M. Gide la lut <sup>6</sup>.

Paul Léautaud, pour sa part, fut plus sensible aux coulisses de la revue :

Une petite histoire aussi sur D..., le directeur de... [...] D... a commencé sa carrière en province. Il débarqua un jour, je ne sais plus où. Se fit quelques relations. Se mit en tête de fonder un journal catholique. Il réussit à y intéresser la société bien pensante de l'endroit. Recueillit des fonds assez importants. Acheta une imprimerie. Eut des commanditaires. Un jour leva le pied, laissant tout en plan, ayant dilapidé l'argent pour son compte personnel, laissant le passif à régler à ses dupes. Il vint alors à Paris, vivre à peu près de la même façon, qui est connue. Il a un fils, Alexis D..., qui paraît-il, le dépasse de beaucoup dans le talent de vivre avec l'argent des autres, et de tout acheter sans jamais payer. C'est lui qui a monté, si j'ai bien entendu, la librairie..., qui représente un petit bouillon pour quelques éditeurs <sup>7</sup>.

Mais en 1908, la morale était le mot d'ordre à *La Revue Française*, et cette fois jusque dans le domaine des lettres, où un souci d'éthique se prolongeait même sur le plan de l'esthétique. Barrès était toujours à l'affiche (5 janvier : « Amitié pour les arbres » ; 1<sup>er</sup> mars : « L'Achilleion » ; 29 mars : « Contre les influences étrangères » ; 26 avril : « Jeanne d'Arc à Domrémy » ; 21 juin : « Sur la gloire », etc.), ainsi que Lemaître (dont on louait les conférences sur Racine), Bourget et Faguet. Mais on trouvait également la signature d'Henri de Régnier, de Jules Renard, de Pierre Louÿs (5 juillet : « Sports antiques » ; 9 août : « Le Boulevard ») et de Remy de Gourmont (9 août : « Les routes de France » ; 30 août : « Le plaisir de l'eau » ; 13 septembre : « Figure des paysages »). Si l'on stigmatisait le tranfert des cendres de Zola au Panthéon, on s'en prenait également à Mirbeau (le 15 mars, à propos de ses jugements sur la Belgique

6. Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, Le Livre de poche, 1973, p. 153.

7. Paul Léautaud, *Journal littéraire*, t. II, Mercure de France, 1986, p. 1218.

dans *La 628-E-8*, Redier en personne revenant à la charge dans son « *Courrier de Paris* » du 24 mai et du 13 décembre), comme Gide autrefois dans ses premières *Lettres à Angèle*.

Incontestablement, un effort qualitatif tendait à affirmer le caractère littéraire de cette *Revue française*. Parallèlement, un effort quantitatif visait à la renforcer, peut-être pour faire face à un éventuel concurrent : le 9 août 1908 est annoncée l'absorption de *Ma Revue*, et le 29 novembre, Antoine Redier annonce le lancement d'une nouvelle formule, faisant passer la revue de 24 à 32 pages : c'est le n° 1 du 6 décembre qui réalisa cette mutation.

## II. Une rivalité fratricide ?

À ce moment, les membres de l'équipe fondatrice de *La Nouvelle Revue Française* eurent-ils l'intention délibérée de s'attaquer à *La Revue Française*, en l'utilisant comme un repoussoir commode ? On pourrait le croire, en donnant par exemple un sens inattendu à cette phrase que Copeau ajouta à l'intention de Ruyters, le 8 septembre 1908, sur une carte postale collective : « Ce qu'on se fiche de la *Revue Française* <sup>8</sup> ! » Évidemment, il faut prendre garde qu'à cette époque, sous la plume de Gide et de ses amis, l'expression *revue française* est souvent employée pour désigner une revue qu'on n'a pas encore pris l'habitude d'appeler par son sigle. Ainsi, lorsque Gide écrit à Montfort, le 27 novembre 1908 : « *La Revue Française* est malade ; vous étiez le premier à le sentir ; votre crainte de vous engager trop à fond nous le prouve <sup>9</sup> », nous savons qu'il pense à la première *NRF*, dont il vient de désavouer le numéro mal-larmocide. Mais alors, que faut-il penser de cette déclaration de Gide à Henry-D. Davray, le 25 janvier 1909 :

Quelques amis fondent, avec moi, une revue dont vous recevrez le premier n° à la fin de ce mois. *La Nouvelle Revue française* (en attendant de s'appeler *La Revue française*, plus simplement) se propose d'être à peu près ce qu'était *L'Ermitage* <sup>10</sup>,

Gide espérait-il une fusion entre les deux revues ? Cela semble peu croyable. Pensait-il à un essor de *La NRF* tel que l'autre devrait baisser les bras ? En cela il se trompait, car tout au long de l'année 1909, *La Revue française* ne cesse de se renforcer. Devenue hebdomadaire, elle fusionne en octobre avec *La Revue Mame* (de Tours) et en novembre avec

8. *Correspondance Gide-Ruyters*, t. II, P.U.L., 1990, p. 58.

9. *André Gide*, catalogue de l'exposition, Bibl. Nationale, 1970, p. 117.

10. *BAAG* n° 113, janv. 1997, p. 123.

*Les Dimanches chez soi*. Si Gide continuait d'ignorer l'existence de *La Revue Française*, on peut au moins se demander si celle-ci n'était pas informée de l'apparition de sa jeune homonyme, et si elle ne s'efforça pas alors de réagir.

C'est l'évolution de ses sommaires qui permet d'avancer cette idée. On la voit ainsi prendre — temporairement — une allure de revue résolument littéraire qui, par certains côtés, lui permet de rivaliser avec *La NRF*, et même, dans certains cas, de la devancer : au sommaire apparaissent en janvier Teodor de Wyzewa et Remy de Gourmont (à propos d'Edgar Poe) ; en février, deux mois avant Gide, Jules Lemaitre dénonce Catulle Mendès pour frivolité (« J'aurais donc fait conduire Catulle Mendès hors des frontières de la République, couronné des roses fanées de son dernier banquet nocturne »). Barrès est toujours le grand homme de la revue, on lit son discours de réception à l'Académie et divers articles, tandis qu'en mars, Émilie Arnal rend compte de *Colette Baudoche* (en mai pour Gide).

En octobre est annoncée l'organisation par *La Revue française* de conférences d'Henri Bordeaux, Paul Acker, Ernest Faudet, André Bellessort, Funck-Brentano ; elles auront lieu tous les mardis, du 15 février au 10 mai 1910, salle de la Société de Géographie, et publiées dans la revue. *La NRF* lancera pour sa part un cycle analogue, mais fin 1913. Et en novembre 1909, est-ce une coïncidence, une rubrique des *Revue* apparaîtrait, tenue épisodiquement par Léon Bocquet, l'homme par qui la rupture entre Gide et Montfort était arrivée un an auparavant : c'était lui, l'auteur du « Contre Mallarmé » que Gide ne put admettre, et qu'il exorcisa, dans le nouveau n° 1 de *La NRF*, par un article reprenant le même intitulé...

Aussi, dans *La Revue française* du 2 janvier 1910, Antoine Redier pouvait déclarer : « *La Revue française* commence une belle carrière littéraire, qui d'avance la remplit de fierté. » Et pour affirmer l'élévation de l'entreprise, le même Léon Bocquet ouvre, à partir du 6 février 1910, une enquête sur « morale et littérature » :

1. la littérature peut-elle et doit-elle tendre délibérément à devenir honnête et morale ?
2. le bon livre est-il, par définition et destination, un livre stupide, fade ou ennuyeux ?
3. un écrivain peut-il, sans manquer à l'art et sans déchoir, se mettre à la portée d'un public représentant la moyenne des idées intellectuelles et morales ?

On eut les réponses de Barrès, Vogüé, Acker, J-H Rosny, puis de Bordeaux, Bouhéliér, le 17 avril de Jammes et Gourmont.

Enfin, le 20 février, Antoine Redier énonçait un programme que n'eussent pas désavoué Ghéon et Copeau :

La critique littéraire n'existe guère aujourd'hui. [...] La publicité, en matière de librairie, a tué les critiques, et les éloges qu'on fait d'un volume sont trop souvent des éloges de complaisance ou, ce qui est pis, des éloges rétribués. Nous voulons, à *La Revue française*, réagir contre ces mœurs, et nous ouvrons une tribune où l'on dira aux lecteurs la bonne parole, la parole saine et probe, sans souci de l'intérêt des éditeurs, ni du plaisir des auteurs. Nous publierons donc, la semaine prochaine, à la fois la première de nos conférences et le premier article de M. Firmin Roz.

Évidemment, *La Revue française* avait déjà tendance à faire du neuf avec du vieux ; néanmoins, en éreintant *Chantecler* le 27 février, Antoine Redier n'allait pas dans le sens du conformisme, et se retrouvait sur la même ligne que Gide et Copeau. Et Firmin Roz, désormais critique en titre de *La Revue française*, était connu comme traducteur, tenant également chronique à la *Revue des deux Mondes*, puis à la *Revue Bleue*. Il est d'ailleurs piquant de le voir préfacer une édition de contes de Jack London aux éditions de la NRF, en 1914, et faire la promotion de cet ouvrage, non dans la *Revue des Deux Mondes* où Gide l'attendait <sup>11</sup>, mais dans *La Revue française* <sup>12</sup>...

### III. De l'indifférence à la haine

Mais l'approche de la guerre allait enfoncer la revue d'Antoine Redier dans un nationalisme de plus en plus cocardier, l'amenant à privilégier les reportages « patriotiques », les écrivains conventionnels, la reproduction des conférences Chateaubriand et, toujours, la célébration de Barrès ; en juillet 1913, un enquête sur « Barrès et la jeunesse ecclésiastique, la jeunesse littéraire, la jeunesse alsacienne, la jeunesse politique, la jeunesse étrangère » draine des réponses d'Henri Massis, Jérôme et Jean Tharaud, Paul Acker, Georges Guy-Grand, Robert de Traz, etc...

Après la guerre, ce modeste élan allait peu à peu s'essouffler, et la déjà peu fringante *Revue Française* devenir la vieille dame un peu grise sur laquelle ironiserait Brasillach au moment de la violenter :

Je ne crois pas que la postérité garde un souvenir particulièrement vivace de *La Revue Française*. [...] Cette publication devait avoir un peu plus d'un quart de siècle d'existence, et avait mené avant 1914 une vie coite et gentille d'émule des *Annales*. Bien

11. Voir la *Correspondance Gide-Schlumberger*, Gallimard, 1993, p. 533.

12. *La Revue Française*, 21 juin 1914, pp. 268-9, « Un conteur américain ».

pensante, bourgeoise, provinciale, elle était faite pour un autre temps, et pour une clientèle qui se mourait sans être remplacée. Elle appartenait à Antoine Redier, qui avait publié des livres de souvenirs sur la guerre, et qui, appuyé sur une petite maison d'édition dirigée par son fils Alexis, essayait de retenir le public catholique, principalement dans les provinces du Nord. Des dames pieuses y écrivaient de petits contes inoffensifs et y donnaient des conseils moraux. Lorsqu'on manquait de copie pour remplir ses larges numéros hebdomadaires sous couverture bleue ornée d'un bois gravé, toujours assez copieux, on se précipitait sur les bons auteurs. [...] Bref il n'était pas de revue moins révolutionnaire, plus éloignée des idées et des goûts de la jeunesse<sup>13</sup>.

Il n'était plus question, à cette époque, de rivalité — si tant est qu'elle ait jamais existé — entre les deux revues ; mais la « croisade » des bien pensants menée contre Gide recoupait trop les orientations de *La Revue Française* pour qu'elle ne s'en fasse pas l'écho, comme le révèle la seule mention que Gide ait faite de cette revue — sans pour autant paraître découvrir son existence ou même s'étonner de son nom...

15 décembre 1921.

« M. Gide n'incarne pas même une école littéraire, pas même la revue où il écrit. Son œuvre est le scandale intellectuel et moral le plus impuni du siècle », lis-je dans la *Revue française* que l'Argus m'envoie ce matin. C'est signé René Johannet<sup>14</sup>.

Et neuf ans plus tard, Brasillach, faisant ses débuts dans cette même revue, se croyait obligé de les placer sous le signe de l'hostilité à Gide. Comme si, entre *La RF* et *La NRF*, la guerre allait de soi...

#### IV. Appendice

L'examen de *La Revue Française* nous apporte au moins un renseignement indiscutable, même s'il est de modeste portée. Dans le n° du 29 mars 1908, nous lisons l'annonce de la création, à compter du mois d'avril, d'une jeune revue de poésie, *Les Argonautes*, dirigée par Camille Lemercier d'Erm, « jeune poète de talent et d'avenir ». Son programme s'énonce en ces termes : « Conçue et rédigée dans un esprit nouveau, rehaussée de la collaboration certaine de plusieurs maîtres consacrés, la revue fait appel à tous les talents. Elle ne sera pas l'organe d'une école ou

13. Brasillach, *Notre avant-guerre*, op. cit., pp. 151-2.

14. Gide, *Journal*, t. I (1887-1925), Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1996, p. 1147.

d'une coterie quelconque ; elle veut exprimer l'Art dans toute sa plénitude et sa liberté, et susciter l'ardeur de nouveaux Argonautes à la conquête de la Beauté. »

On pense évidemment ici au fameux banquet des Argonautes, groupement littéraire hétéroclite où se côtoient des littérateurs jeunes et vieux, qui constitue, dans *Les Faux-Monnayeurs*, un moment crucial. À moins qu'il s'agisse, encore une fois, d'une simple coïncidence...



# André Gide et l'Université allemande après 1933

(étude d'un cas)

par

CLAUDE FOUCART

EN 1933 est soutenue, à l'université de Hambourg, une thèse de Hanns Friedrich Minssen sur « la Critique française et Dostoïevski ». Elle fera l'objet, dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, de deux comptes rendus dus à la plume du professeur Kurt Wais, de l'université de Tübingen. Ils paraissent en 1935. L'intérêt de cet épisode dans la réception allemande de l'œuvre d'André Gide n'est point négligeable, même s'il n'a pas fait jusqu'ici l'objet d'une quelconque analyse. Mais à un moment où des voix s'élèvent en France et en Allemagne pour soulever des questions, pour le moins difficiles à partir du moment où elles ont été tuées de longues années, sur l'attitude adoptée par les universitaires allemands durant la dictature hitlérienne et où Kurt Wais, tout comme Ernst Robert Curtius, Hans Flasche et Hans Robert Jauss se trouvent au centre d'un débat qui se caractérise par une dureté nouvelle qui se justifie à coup sûr, il faut le redire encore une fois, par le temps mis à réfléchir sur la juste place des hommes dans leur histoire <sup>1</sup>, il apparaît

---

1. Le débat prit de l'ampleur avec la contribution du professeur Earl Jeffrey Richards sur « la Conscience européenne chez Curtius et chez ses détracteurs » dans *Ernst Robert Curtius et l'idée d'Europe* (Paris : Champion, 1995, pp. 257-86). Il se développa avec l'intervention du professeur Michael Nerlich dans les

nécessaire d'essayer de définir la nature des transformations qui se font jour dans la critique littéraire et universitaire dès l'arrivée au pouvoir de Hitler à partir d'une analyse de détail d'un doctorat qui porte en partie sur l'œuvre d'André Gide et surtout sur celle d'un auteur qui est, lui aussi, au centre de bien des discussions à cette période de l'histoire européenne : Dostoïevski. Autant de raisons d'observer avec soin le développement d'une argumentation qui s'inscrit dans un débat pour le moins brûlant au moment où le national-socialisme s'empare du pouvoir. Est-il alors concevable que, dès 1933, se dessine une nouvelle vision de l'œuvre gidienne dans une Allemagne qui vient juste de sombrer dans la dictature hitlérienne ? Et quelle contribution, volontaire ou non, offre l'Université allemande à cette transformation forcée des jugements littéraires ? Deux questions qui nécessitent un examen de détail, dans la mesure où l'exemple choisi n'est pas une œuvre servant directement à la propagande nazie, comme celle qui s'affirme, par exemple, dans les écrits de K.-H. Bremer qui, à partir d'octobre 1936, publiera toute une série d'articles sur André Gide dans la revue *Die Tat* <sup>2</sup>.

De plus, le texte de Hanns Friedrich Minssen paraît en 1933. C'est-à-dire qu'il fut composé avant la chute de la République de Weimar, à un moment où se développent les discussions sur l'avenir de l'Europe, où les spéculations sur cet avenir prennent des formes pour le moins bizarres. Songeons notamment aux réflexions de Harry Kessler, d'André Gide et de Roger Martin du Gard, à la fin de l'année 1932, sur l'avenir d'une Europe qu'ils considèrent comme dépendante d'une Allemagne qui illustrerait la « réconciliation de notre individualisme occidental » avec « l'organisation souple d'un capitalisme d'État <sup>3</sup> ». Et le comte Kessler d'affirmer, dans

*Romanische Forschungen* en 1997 (109 [1997], pp.437-74) qui fut suivie notamment par un article de Winfried Wehle dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* du 11 mars 1998 et une réplique du professeur Michael Nerlich, dans le même journal, le 11 avril 1998. Notons à cette occasion deux articles de référence sur cette question : Hans Manfred Bock, « Die Politik des "Unpolitischen". Zu Ernst Robert Curtius' Ort im politisch-intellektuellen Leben der Weimarer Republik » (*Lendemains*, 59, 1990, pp.16-22) et Hugo Dyserinck, « Ernst Robert Curtius' Artikel in der *Luxemburger Zeitung* (1922-1925) aus der Sicht der komparatistischen Imagologie » (*Galerie* [Luxembourg], 11 [1993], 1, pp.79-86).

2. Voir Claude Foucart, *Le temps de la « gadouille » ou le dernier rendez-vous d'André Gide avec l'Allemagne (1933-1951)*, Berne : Peter Lang, 1997, pp. 51-65.

3. André Gide-Roger Martin du Gard, *Correspondance 1913-1934*, Paris : Gallimard, 1968, p. 523. Voir sur ce sujet : Cl. Foucart, « Vers une nouvelle

l'article que publie *Die neue Rundschau* en mars 1933, c'est-à-dire dans le dernier numéro de la revue avant qu'elle soit soumise aux règles de la propagande nazie, qu'il existe un nouveau « type d'homme allemand » qui va trouver sa place dans un monde marqué par la « mécanisation <sup>4</sup> ». Face aux difficultés politiques qui s'accumulent à la fin de 1932, le philosophe Karl Jaspers sera, par exemple, l'un de ceux qui justement se demande avec crainte ce que sera l'Allemagne dans les années qui viennent. Avec raison, Dirk Hoeges analyse avec soin cette période de l'histoire allemande durant laquelle nombreux seront les intellectuels qui mettront en garde contre les dangers réels face auxquels les Allemands se trouvent placés au début de cette « année des grandes décisions <sup>5</sup> ». De fait, dans *Die geistige Situation der Zeit* [*La situation intellectuelle de notre époque*], Karl Jaspers ne manque pas de souligner que le culte du Führer (« Führertum ») doit aboutir à ce que l'individu, en fin de compte, disparaisse par « absorption <sup>6</sup> ». Les craintes qui s'expriment alors vont toutes dans le même sens. Elles visent avant tout à la fois à mettre en valeur la crise qui est présente en cette fin de la république de Weimar et à se demander quel est l'avenir des intellectuels dans ce monde où s'affirme de plus en plus « l'horreur devant l'abîme <sup>7</sup> ». Il faut d'ailleurs remarquer que la droite tente, elle aussi, de comprendre le phénomène hitlérien. Lorsqu'Henri Massis se rend, en avril 1932, à Berlin et s'entretient avec l'ambassadeur René François-Poncet, il avoue avoir découvert « une génération vigoureuse, contemptrice du passé, animée du seul désir de vivre <sup>8</sup> ». Le nouvel homme allemand semble obséder les observateurs français, même si Henri Massis oppose celui-ci à la « génération brisée, défaillante » et donne ainsi une tournure à sa réflexion politique qui doit lui permettre de mettre en valeur la « cécité » du peuple français <sup>9</sup>.

Dans ce contexte historique se place la composition même de la thèse

Grèce ? », *History of European Ideas*, Pergamon Press, 1992, pp. 59-73.

4. Harry Graf Kessler, *Künstler und Nationen. Aufsätze und Reden (1899-1933)*, Francfort s. M. : Fischer Taschenbuchverlag, 1988, p. 324.

5. Dirk Hoeges, *Krontraverse am Abgrund : Ernst Robert Curtius und Karl Mannheim. Intellektuelle und « freischwebende Intelligenz » in der Weimarer Republik*, Francfort s. M. : Fischer Wissenschaft, 1994, p. 143.

6. Karl Jaspers, *Die geistige Situation der Zeit (1931)*, Sammlung Göschen, 1964, p. 149.

7. *Ibid.*, p. 10 (« das Grauen vor dem Abgrund »).

8. Henri Massis, *Maurras et notre temps. Entretiens et souvenirs*, Paris : Plon, 1961, p. 260.

9. *Ibid.*, p. 261.

de Hanns Friedrich Minssen. Le travail fut réalisé en suivant les conseils d'Ernst Robert Curtius<sup>10</sup>. Mais signalons aussi que la thèse parut dans le cadre des publications du séminaire des cultures et langues romanes de l'Université de Hambourg. De plus, il faut ajouter qu'aux dires de Minssen cette publication fut possible grâce aux professeurs Fritz Krüger et Walther Kückler (1877-1953). Or ce dernier avait renoncé à son poste après la première guerre mondiale afin de défendre ses convictions pacifistes et il s'était mis au service du rapprochement franco-allemand. En 1927, il avait été nommé professeur de philologie romane à l'Université de Hambourg et s'était occupé essentiellement de la civilisation ibéro-américaine. En novembre 1933 son poste sera supprimé et ainsi le régime nazi se sera débarrassé d'un intellectuel de haute valeur<sup>11</sup>. Quant au professeur Fritz Krüger, il sera le seul professeur de romanistique en place à l'Université de Hambourg de 1933 à 1945. Il saura s'entendre avec les gouvernants de cette époque. C'est donc à la charnière d'événements politiques d'importance et notamment de la prise en main de l'Université par le régime national-socialiste que se situe la parution de la thèse de Minssen.

La place que Gide va prendre dans un travail qui a pour but essentiel et avoué de faire une étude de la critique française qui se place dans le prolongement de celle d'Ernst Robert Curtius<sup>12</sup>, est importante. Hanns Friedrich Minssen consacre un chapitre à l'image de Dostoïevski chez Gide. L'idée première est bien d'établir un rapprochement entre deux personnalités, d'affirmer qu'« il est impossible d'enfermer tant Gide que Dos-

---

10. Hanns Friedrich Minssen, *Die französische Kritik und Dostojewski*, Seminar für romanische Sprachen und Kultur, Hambourg, 1933, p. 9. La thèse de Hanns Friedrich Minssen fut soutenue à l'Université de Bonn, où se trouvait Ernst Robert Curtius, le 20 décembre 1933. Et elle est enregistrée sous le numéro U 48/2267. (Nous remercions C. Buchholz-Oelmeier de ces renseignements). Sur l'état de l'Université de Hambourg lors de l'arrivée au pouvoir de Hitler, voir l'étude de Wolfgang Settekom, « Romanistik an der Hamburger Universität. Untersuchungen zu ihrer Geschichte von 1933 bis 1945 », in Eckart Krause, Ludwig Huber et Holger Fischer, *Hochschulalltag im Dritten Reich. Die Hamburger Universität (1933-1945)*, Berlin-Hambourg : Dietrich Reimer Verlag, 1991, pp. 757-74). Nous remercions M. Eckart Krause de ses multiples renseignements.

11. Voir sur ce point Victor Klemperer, *Ich will Zeugnis ablegen bis zum letzten. Tagebücher 1933-1941*, Berlin : Aufbau Verlag, 1996, p. 1996.

12. Voir sur ce sujet Antoine Compagnon, « Curtius et les critiques français : Brunetière, Thibaudet, Du Bos », in *Ernst Robert Curtius et l'idée d'Europe*, Paris : Champion, 1995, pp. 119-35.

toïevski en une seule formule <sup>13</sup> ». La conséquence de l'optique adoptée permet de placer Gide dans la situation de l'écrivain qui a trouvé une manière d'assurer son succès : apparaître comme l'artiste du « dialogue éternel ». Et Hanns Friedrich Minssen de citer Gide à propos de Dostoïevski : « Je ne connais pas d'écrivain plus riche en contradiction et en inconséquence que Dostoïevski <sup>14</sup>. »

Ainsi, à l'image d'un écrivain incapable d'échapper à ses propres contradictions s'ajoute immédiatement celle d'un homme qui, « en dehors de son art, est plutôt handicapé <sup>15</sup> ». Le parallèle établi avec Dostoïevski débouche sur un portrait de l'écrivain français. En fait, il s'agit moins de marquer l'importance de l'analyse gidienne que de souligner son aspect exceptionnel et même isolé dans la critique de l'œuvre de Dostoïevski. Il existe une « concordance large et profonde » entre les deux écrivains <sup>16</sup>, ce qui amène tout naturellement Hanns Friedrich Minssen à tracer une esquisse de la pensée gidienne qui va justifier en tous points l'engouement de Gide pour l'écrivain russe.

Mais cette construction débouche sur une mise en évidence d'un certain nombre d'idées provenant en partie des critiques faites à l'œuvre gidienne par Henri Massis. Dans la bibliographie de Hanns Friedrich Minssen sont cités plusieurs ouvrages du critique, notamment *La Défense de l'Occident* (1927), *Jugements* (1923) et l'article publié dans la *Revue universelle* d'octobre 1927 sur « La Russie contre l'Occident <sup>17</sup> ». Ajoutons à cela *L'Allée des philosophes* de Charles Maurras. Et c'est justement à partir d'un point soulevé par Henri Massis que Minssen analyse la pensée religieuse chez André Gide. Il met alors l'accent sur une religiosité qui est en fait essentiellement « une mystique de l'instinct <sup>18</sup> ». Dans son article de la *Revue Universelle* (1<sup>er</sup> et 15 novembre 1923), Henri Massis parlait plus de « manichéisme ».

Il est d'ailleurs facile de retrouver des éléments essentiels de l'étude pratiquée par Minssen dans les critiques que Massis adresse à Gide. Dans l'article intitulé « André Gide et nous » (1947 <sup>19</sup>), Massis parle du *Dos-*

13. Hanns Friedrich Minssen, *op. cit.*, p. 85.

14. *Ibid.*, p. 85 (citation puisée dans le *Dostoïevski* de Gide, Paris : Gallimard, coll. « Idées », 1970, p. 71).

15. *Ibid.*, p. 85 (« Ausserhalb des Kunstwerks ist Gide eher behindert »).

16. *Ibid.*, p. 84 (« ... auf Grund weitgehender innerer Übereinstimmung mit und bei Gide zum ersten mal »).

17. *Ibid.*, p. XIII.

18. *Ibid.*, p. 91.

19. Henri Massis, *D'André Gide à Marcel Proust*, Lyon : Lardanchet, 1948, p. 33.

*toïevski* de Gide comme d'une « profession de foi » caractéristique de ce qu'il appelle l'œuvre de « désintégration », de « dissociation » et finalement de « néantisation » que Gide avait entreprise après 1914. À propos de idées de Gide sur Dostoïevski, Massis insiste justement sur le fait que « ce que M. Gide retient dans la pensée du romancier, ce sont précisément ces semences d'anarchie, ces mélanges de décomposition, tout ce qui est, par essence, incompatible avec notre culture <sup>20</sup>... ». Minssen suit, sur ce point, l'argumentation de Massis et, en même temps, il en arrive à condamner ce qu'il appelle la « promesse, par Gide, du bonheur terrestre en renonçant à l'intelligence ». Car, à son avis, « s'en tenir seulement à l'existential, se soumettre à l'instinct, c'est, du point de vue de l'esprit, de l'anarchie <sup>21</sup> », ce qui nous ramène tout naturellement à la querelle développée par Charles Maurras, au début du siècle, autour de l'anti-individualisme pour reprendre l'expression employée par Ivan P. Barko <sup>22</sup>. Et Massis ne dit rien d'autre lorsqu'il parle justement, dans son article sur « André Gide et nous », de la « nuisance » gidienne <sup>23</sup>. En fait, pour Massis, il s'agit de béatifier « l'instinct sans loi <sup>24</sup> », alors que, dans *La Défense de l'Occident* <sup>25</sup>, il considérait que « le destin de la civilisation d'Occident » reposait sur des valeurs fondamentales : « personnalité, unité, stabilité, autorité, continuité <sup>26</sup> ». Cette condamnation sera reprise dans sa critique des rapports entre Gide et Dostoïevski : « il lui [Gide] faut s'écarter des lois naturelles de l'expérience et de la raison, élaborer une morale, une psychologie, une sociologie, une mystique d'exception, qui l'isolent du réel, qui l'exilent non seulement des traditions de sa race et de son pays, mais de l'espèce humaine normalement conçue <sup>27</sup>. » Cette distinction, pour le moins étrange et caractéristique d'un état d'esprit qui

---

20. *Ibid.*, p. 104.

21. H. F. Minssen, *op. cit.*, p. 92 (« Reines Verharren im Existentiellen, Hingabe an den Instinkt, bedeutet, vom Standpunkt des Geistes aus gesehen, Anarchie »).

22. Ivan P. Barko, *L'Esthétique littéraire de Charles Maurras*, Paris : Minard, 1961, p. 90.

23. H. Massis, *op. cit.*, p. 40.

24. *Id.*, *Jugements II*, Paris : Plon, 1924, p. 70 (il s'agit de l'article de 1923 sur Gide et Dostoïevski).

25. *Id.*, *La Défense de l'Occident*, Paris, 1927, p. 16.

26. Voir sur ce point Hermann Dorowin, *Retter des Abendlandes. Kulturkritik im Vorfeld des europäischen Faschismus*, Stuttgart : J. B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, 1991, p. 6. La citation est prise dans *La Défense de l'Occident*, *op. cit.*, p. 16.

27. H. Massis, *D'André Gide à Marcel Proust*, *op. cit.*, p. 109.

fait de Gide non seulement le « réformateur » de la société <sup>28</sup>, mais bien le corrupteur des individualités occidentales <sup>29</sup>, amène tout naturellement Massis à défendre une autre thèse qui se place au niveau de ses réflexions sur les cultures et qui développe en réalité une théorie de l'œuvre gidienne qui met en avant une « *psychologie d'exception* <sup>30</sup> », marque des « anormaux » ou « monstres » qui peuplent l'univers de Dostoïevski <sup>31</sup>. Minssen insistera, pour sa part, sur « la maladie » et son importance chez les deux écrivains dans la mesure où elle s'insère dans leur conception du monde, la maladie étant « un élargissement de la perspective qui permet de résoudre les problèmes <sup>32</sup> ». Ainsi conçue, cette vision du monde littéraire aboutit à une réflexion sur la géopolitique du monde dans le plus pur style de l'extrême-droite de cette époque. Minssen, s'appuyant sur les analyses de Pierre Lasserre dans *Portraits et discussions* <sup>33</sup>, affirme d'abord que « l'esprit d'anarchie » qui règne dans l'œuvre des deux écrivains dépend d'une certaine conception de « l'âme russe » qui est « anarchique » dans la mesure où elle est marquée par les différents éléments : « langueur, brouillard, abandon, affaiblissement de la personnalité, vaguement d'une personnalité incapable de se soutenir et qui se sent dissolue en ses éléments <sup>34</sup> ». Cette définition prend, de l'aveu même de Minssen, appui sur les réflexions de Massis que l'on retrouve tout naturellement non seulement dans *La Défense de l'Occident*, mais aussi dans son article sur Gide et Dostoïevski. Curieuse démonstration que celle qui apparaît dans cet article. En effet Massis, citant la préface à *Romantisme et Révolution* de Charles Maurras <sup>35</sup>, accuse Gide de donner la « préférence » au « particulier » sur le « général », ce qui l'amène à parler d'« une de ces variétés du christianisme indépendant qui sévirent dans les déserts orientaux ou les forêts germaniques, c'est-à-dire aux divers ronds-points de la barbarie ». Massis avait, dans *La Défense de l'Occident* <sup>36</sup>, décrit l'Allemagne comme partagée <sup>37</sup> entre la latinité et le mysticisme asiatique vers lequel elle s'est tournée après la première guerre mondiale en se met-

---

28. *Ibid.*, p. 47.

29. Dorowin, *op. cit.*, p. 93.

30. H. Massis, *op. cit.*, p. 94.

31. *Ibid.*, pp. 91-2.

32. H. F. Minssen, *op. cit.*, p. 94 (« Krankheit bedeutet eine Erweiterung der Perspektive, welche die Lösung von Problemen ermöglicht »).

33. *Ibid.*, p. 113.

34. *Ibid.*, pp. 113-4.

35. H. Massis, *op. cit.*, p. 103.

36. Id., *La Défense de l'Occident*, *op. cit.*, p. 16.

37. H. F. Minssen, *op. cit.*, p. 114.

tant en opposition avec la pensée occidentale et en imposant ainsi « l'individualisme germanique ». Suivant les interprétations de Lasserre, de Massis et de Maurras, Minssen consacre, en fin de compte, une partie importante de son analyse à ce qu'il appelle une « polémique sur le caractère anarchique de Dostoïevski ». Il ne fait alors que reprendre les thèses de Massis, souligne les « tendances principales de cette esprit "asiatique" <sup>38</sup> ». Définissant le « complexe de l'Asie » qui lui paraît caractéristique de l'effondrement de l'idéologie bourgeoise en Allemagne et de la montée du national-socialisme, Hermann Glaser y découvre un lien avec la volonté, dans l'antisémitisme, de combattre l'image d'une Asie qui incarne « le propre sadisme » et les rêves d'une sexualité qui « était complètement orientalisée <sup>39</sup> ». Un lent glissement se produit entre une vision bourgeoise de l'Asie et une description de l'âme russe qui est empruntée notamment à M. J. Rouet de Journel et à son article « Du développement des idées révolutionnaires en Russie » dans les *Études* du 5 avril 1918 : « les classes sociales plus basses dans l'ordre des valeurs morales » sont placées « plus haut que les classes sociales supérieures <sup>40</sup> ». Il est, par ailleurs, facile de retrouver ici l'une des préoccupations de nombre d'intellectuels français de droite qui se posent constamment la question des rapports de l'Allemagne et de l'Orient, même si parfois, comme chez Brasilach dans l'article publié par la *Revue Universelle* du 1<sup>er</sup> octobre 1937, il devient difficile de distinguer entre l'attitude d'« un pays qui semble rejeter tout ce qui lui semble venir de l'Orient » et celle d'un Hitler « instaurateur des nuits de Walpurgis <sup>41</sup> » ! Le titre du chapitre que Minssen consacre à ce sujet s'appelle : « Dostoïevski et "la défense de l'Occident" ». Il met à la fois l'accent sur la faiblesse de la pensée russe opposée à la raison. Et il reprend l'analyse fournie par Massis sur les rapports du Bolchevisme et de l'anarchisme. S'appuyant sur l'analyse faite par Pierre Lasserre de l'âme russe dans *Portraits et Discussions* et celle d'Henri Massis, il y voit « une position représentative dans le combat pour maintenir les fondements de l'Europe intellectuelle <sup>42</sup> » et il s'inscrit ainsi, sans restriction, dans une réflexion qui débouche sur une condamnation de

---

38. *Ibid.*, p.115.

39. Hermann Glaser, *Spiesser-Ideologie. Von der Zerstörung des deutschen Geistes im 19. und 20. Jahrhundert und dem Aufstieg des Nationalsozialismus*, Francfort s. M. : Fischer Verlag, 1986, p. 168.

40. H. F. Minssen, *op. cit.*, p. 114.

41. H. Massis, *Maurras et notre temps*, *op. cit.*, p. 304.

42. *Ibid.*, p. 115 (« Eine repräsentative Stellung im Kampfe für die Erhaltung der Fundamente der europäischen Gedankenwelt. »).

l'esprit « asiatique » qui est aussi celui de la « passivité <sup>43</sup> ». La prise de position de Minssen est sans ambiguïté : « Une interprétation complète de Dostoïevski, dans cette optique, serait intéressante sous beaucoup de rapports <sup>44</sup>. » Et ce n'est pas par hasard que l'un des chapitres de ce travail de doctorat est justement consacré à « la désagrégation de la notion de personnalité » (« Auflösung des Begriffes der Persönlichkeit ») dans l'œuvre de Dostoïevski. En effet il s'agit pour Minssen de mettre en valeur une idée qui était aussi au centre de la critique adressée par Henri Massis aux idées gidiennes <sup>45</sup> : mélange de réflexions sur la conception psychologique d'André Gide qui débouche sur une analyse raciale s'inscrivant tout naturellement dans l'optique adoptée par Henri Massis et ses proches sur les rapports de « l'âme russe » et de l'esprit « asiatique ». Un lent glissement se produit qui mène à une vision de la littérature qui n'est plus séparable de ce qui s'affirme comme une attitude politique. Dans l'analyse de Massis que Minssen fait largement sienne, il est évident que s'affirme une certaine vision de l'histoire, celle qui oppose la civilisation chrétienne décrite par l'auteur de *La Défense de l'Occident* à ce monde sorti des « forêts germaniques » et des « déserts orientaux », pour reprendre les images mises en valeur par Charles Maurras <sup>46</sup>. L'irrationnel fait ainsi son entrée dans l'analyse de l'œuvre gidienne, c'est-à-dire que s'impose avant tout une certaine attitude géopolitique qui produit non seulement l'image d'un chaos menaçant, mais utilise cet arsenal idéologique pour dénoncer un possible abandon des valeurs traditionnelles de la société bourgeoise européenne dans laquelle Gide n'avait plus sa place. L'image du traître se dessine ainsi peu à peu. Traçant alors une esquisse de l'évolution « historique » et partant de l'« unité de la personnalité » pour aboutir à sa dissolution, Hanns Minssen place Gide à la fin d'un processus dans lequel Bergson, Freud, Dostoïevski et Proust contribuent à détruire cette unité qu'il faut alors reconstruire pas à pas. Cependant Minssen ne manque pas alors de souligner que l'entreprise gidienne s'attache plus à décrire la multiplicité de la personnalité qu'à rechercher l'essence même de la personnalité <sup>47</sup> : étrange entreprise du critique qui tente, aux frontières d'un monde en train de se fabriquer une nouvelle dramaturgie de la

---

43. *Ibid.*, p. 116.

44. *Ibid.*, p. 119.

45. Voir sur ce point l'analyse de Ralf Schnell, *Dichtung in finsternen Zeiten. Deutsche Literatur und Faschismus*, Hambourg : Rowohlt Enzyklopädie, 1998, p. 117.

46. Charles Maurras, *op. cit.*, p. 194.

47. H. Minssen, *op. cit.*, p. 104.

personnalité humaine, de souligner à la fois l'aspect négatif d'une conception qui, en contribuant à ce que Minssen appelle la « dissolution de la personnalité », se fait l'instrument d'une idéologie venant des plaines de l'Asie, tout en mettant au premier plan la valeur affirmée par Henri Massis de retrouver « les critères de valeur ancrés dans la tradition française <sup>48</sup> ». Ainsi se dessine une nouvelle interprétation de l'œuvre gidienne qui est bien celle du penseur incapable de trouver sa place dans un monde qui n'a d'ailleurs pas encore de contours précis, mais dont les impératifs politiques deviennent clairs, ne serait-ce que la condamnation de l'esprit « asiatique » !

Il faudra alors attendre 1935 pour voir le romaniste de Tübingen, le professeur Kurt Wais, prendre position sur la thèse de Minssen. Et ce qu'il y découvre et analyse dans le compte-rendu publié par l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen* en 1935, se résume, en dehors de la présentation des thèmes étudiés dans le travail de Minssen, à un examen plus précis de l'attitude adoptée par Gide et des jugements que Minssen porte sur le point vue adopté par l'écrivain français. Kurt Wais réagit avec intérêt aux remarques faites par Minssen sur l'interprétation gidienne de l'œuvre de Dostoïevski qui lui semble dépendre en grande partie de l'influence que Nietzsche a exercée sur l'écrivain français <sup>49</sup>. Il partage ou plutôt considère comme « discutable » la thèse de Massis selon laquelle Gide aurait déformé « les idées chrétiennes » pour leur donner une tonalité anarchique et il rejoint ainsi Massis lorsque celui-ci se lance dans une critique de l'attitude gidienne face à la psychologie moderne. Kurt Wais met d'ailleurs en doute l'affirmation même de Minssen, respectant à cette occasion l'interprétation de Suarès, selon laquelle Dostoïevski est un « psychologue ». Jouant sur le thème des origines qui rappelle bien évidemment le « déterminisme » gidien (« Né à Paris, d'un père Uzétien et d'une mère normande <sup>50</sup> ») mis en valeur par Henri Massis, Kurt Wais présente Dostoïevski comme « un Lituanien avec du sang ukrainien et normand ». Auprès des critères littéraires s'insinuent les allusions à la race d'origine de l'écrivain qui n'est plus « russe » et ainsi se

---

48. *Ibid.*, p. 105.

49. Kurt Wais, compte rendu de la thèse de Hanns Friedrich Minssen dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, vol. 167, 1935, p. 119.

50. L'article « À propos des *Déracinés* », écrit en décembre 1897 et paru, dans *L'Ermitage*, en février 1898, se retrouve dans les *Morceaux choisis* (Gallimard, 1930, pp. 14-21). Et Henri Massis cite ce passage dans son article sur « André Gide l'anti-Barrès » (mars 1932) (*D'André Gide à Marcel Proust, op. cit.*, p. 204).

retrouve à côté de Gide parmi les intellectuels prédestinés, selon Massis<sup>51</sup>, à un « comportement antithétique ». Parlant de Gide, Massis dit : « il n'aura existé, quant à son influence et à sa personne, que comme un antidote ». Kurt Wais rejoint Massis dans cette classification raciale.

La même année, dans la même revue, il revient sur les interprétations allemandes de l'œuvre d'André Gide et, en même temps, sur l'*André Gide. Sa vie, son œuvre* de Léon Pierre-Quint. Il en profite pour remettre en cause la définition de « l'homme Gide » à partir des notions d'« inquiétude » et de « sincérité<sup>52</sup> ». À nouveau la question mise en avant est proche des thèses défendues par Henri Massis qui, dans *Jugements*<sup>53</sup>, définit la sincérité gidienne : « c'est avoir toutes les pensées, c'est leur accorder le droit d'être pour cela seul qu'on les trouve en soi ». Kurt Wais commente le livre de Pierre-Quint et s'en prend essentiellement au dernier chapitre de l'ouvrage dans lequel il constate l'absence de lien entre l'écrivain et la société (« Gides Gemeinschaftsferne<sup>54</sup> »). Alors que Pierre-Quint affirme que la formule « l'individu contre la société » traduit un « faux individualisme » et « paraît à l'opposé de la pensée de Gide<sup>55</sup> », Kurt Wais insiste sur le fait qu'à ses yeux Gide refuse toute morale et que Henri Massis n'a en fait pas tort d'affirmer que Gide est l'« homme qui se refuse ». Il ne fait que citer Massis dans son article sur « André Gide et l'immoralisme<sup>56</sup> ». Kurt Wais parle d'André Gide comme d'un intellectuel qui se déplace dans un « labyrinthe<sup>57</sup> ».

Kurt Wais en arrive alors à reprendre son argumentation « raciste<sup>58</sup> » qui prend, en 1935, de l'importance dans son analyse. À propos d'une autre thèse, celle de Lotte Schreiber parue aussi en 1933 (*Leben und Denken im Werk von André Gide*, Berlin : Emil Ebering<sup>59</sup>), Kurt Wais

51. H. Massis, *op. cit.*, p. 204.

52. Kurt Wais, « Klippen der Gide-Interpretation », in *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, vol. 167, 1935, p. 69.

53. Henri Massis, *Jugements II, op. cit.*, p. 13 (« L'influence de M. André Gide », article paru dans *La Revue Universelle* le 15 novembre 1921). La Petite Dame parlera de cet « incroyable » article de Massis (*Cahiers de la Petite Dame*, Paris : Gallimard, t. I, 1973, p. 107). Le 14 mars 1924, Gide commentera la parution des *Jugements* de Massis (*op. cit.*, p.192).

54. Kurt Wais, *op. cit.*, p. 71.

55. Léon Pierre-Quint, *André Gide. L'homme, sa vie, son œuvre. Entretiens avec Gide et ses contemporains*, Paris : Stock, 1952, p. 167.

56. Henri Massis, *Jugements II, op. cit.*, p. 16.

57. Kurt Wais, *op. cit.*, p. 71 (« es bleibt bie der Wanderung im Irrgarten »).

58. Kurt Wais, *op. cit.*, p. 75. Nous citons ici la note 2 de la page 75.

59. La thèse de Lotte Schreiber a déjà fait l'objet d'une courte analyse dans

remet les montres à l'heure et souligne que « l'héritage protestant » provient chez Gide de son « père provençal » et l'héritage catholique de sa « mère normande ». Il ajoute, par ailleurs, à propos du père de Gide que « le sud » est bien le « point de départ de tous les mouvements fanatiques du protestantisme en France <sup>60</sup> ». Ainsi les origines de l'écrivain prennent dans cette réflexion sur son individualisme une place démesurée qui s'avère être une curieuse réplique à la querelle qui s'était développé autour de cette question des origines gidiennes et notamment la polémique que Massis soulève sur « l'opportuniste à long terme » que serait Gide <sup>61</sup> désireux de « ne plus se sentir d'attaches, de racines <sup>62</sup> ». La conclusion que Kurt Wais va tirer de l'expérience gidienne est essentiellement négative et elle s'inscrit tout naturellement dans une condamnation qui vise à nier la valeur morale de l'œuvre d'André Gide : « Pour les nouvelles générations son flambeau est tourné vers le départ pour une nuit sans doute incertaine <sup>63</sup>. » Cherchant à nuancer les analyses faites notamment par Lotte Schreiber, Kurt Wais en arrive à préciser une conception de l'entreprise gidienne qui n'est pas recherche du « dogme », mais de « la vie ». Et, malgré l'importance des détails que Kurt Wais cite pour mettre en valeur la richesse de l'œuvre gidienne, il considère avec beaucoup de méfiance la valeur des principes défendus par André Gide.

Alors que les deux articles consacrés aux travaux parus entre la fin de 1933 et 1935 mettent en valeur une certaine concentration des analyses autour des thèmes qui marquent l'extrême méfiance des critiques vis-à-vis du « psychologisme » gidien et qui rappellent une interprétation centrée sur des phénomènes de race qui nous ramènent tout naturellement aux analyses de Henri Massis, Kurt Wais va, à son tour, tenter de faire la synthèse de ses propres opinions sur Gide dans le volume qui paraît en 1939, à Berlin, chez Junker und Dünnhaupt Verlag : *La Littérature contemporaine chez les peuples européens (Die Gegenwartsdichtung der europäischen Völker)*. Le titre même pose évidemment problème et la délimitation du sujet ramène à une classification d'ordre « racial ». Les œu-

Claude Foucart, *Le Temps de la « gadouille » ou le dernier rendez-vous d'André Gide avec l'Allemagne (1933-1951)*, Berne : Peter Lang, 1997, pp. 66-7.

60. Kurt Wais, *op. cit.*, p. 76.

61. Henri Massis, *D'André Gide à Marcel Proust*, *op. cit.*, p. 209.

62. *Ibid.*, p. 205.

63. Kurt Wais, *op. cit.*, p. 77 (« Neuen Generationen leuchtet seine Fackel zum Aufbruch in eine — allerdings ungewisse — Nacht hinaus »).

vres ont « un sol qui assure leur croissance » (« Wachsboden <sup>64</sup> ») et elles ne peuvent dépasser ces « frontières » que grâce aux traducteurs. Ces délimitations ramènent tout naturellement à la question de l'enracinement intellectuel qui ne permet guère de « s'acclimatiser à tout ce qui est étranger <sup>65</sup> ».

Et que cette question des « relations au sein des littératures européennes <sup>66</sup> » se trouve au centre de toute réflexion sur la littérature, amène Kurt Wais notamment à reparler d'André Gide. Sous un titre général qui révèle les intentions véritables du critique dans la mesure où il considère qu'il existe une « littérature sans engagement » (« Dichtung der Unverbindlichkeit <sup>67</sup> »), Kurt Wais s'attache à défendre une théorie qui est alors proche des idées développées par le national-socialisme. En effet Kurt Wais place en tête de sa démonstration un vers de Josef Weinheber : « Je m'enrichis en servant le peuple <sup>68</sup> ». Et, à ses yeux, la littérature de l'après-guerre a connu une période durant laquelle elle succomba à une « psycho-morale ». Il lui oppose un art tourné vers « la terre, la forêt, le ciel et la jeunesse », sources d'« endurcissement » et de « renouvellement » qui traduit un « penchant pour le paysage, la paysannerie, le sol natal » : autant de termes qui illustrent au mieux les idéaux nationaux-socialistes en littérature, ce qui était l'« Heimatkunst », la littérature du sol <sup>69</sup>.

La littérature « sans engagement » est alors celle qui va rompre avec la forme « solide et attachée au sol » et les deux exemples choisis dans la littérature française seront Proust et Gide. À propos de Proust, Kurt Wais aura une formule qui lui sera à juste titre reprochée. Il parlera de « demi-juif » et s'attachera à préciser le sens de ce mot en citant l'article d'Abel Bonnard, le futur ministre du Maréchal Pétain, dans le *Journal des Débats* du 14 janvier 1927 : « l'aspect oriental » (« das Orientalische »), déjà rencontré dans l'analyse de l'influence de l'Asie sur la psychologie moderne prônée par Dostoïevski et Gide, suivant Minssen et Massis, est, de l'avis d'Abel Bonnard dont Kurt Wais suit alors pas à pas la démonstration, présent non seulement dans « l'aspect extérieur » de Proust, mais dans son comportement !

---

64. Kurt Wais, *Die Gegenwartsdichtung der europäischen Völker*, Berlin : Junker und Dünnhaupt Verlag, 1939, p. VIII.

65. *Ibid.*, p. IX (« Jedes Sich-Einleben in Fremdes »).

66. *Ibid.*, p. X.

67. *Ibid.*, p. 214.

68. *Ibid.*, p. XVI (« Mich vollendend diene ich dem Volke. »).

69. Ralf Schnell, *op. cit.*, p. 115.

Cette analyse étant faite, il ne fallait pas s'attendre à voir André Gide jugé de façon différente. Bien au contraire, il est classé, à côté de Proust, parmi les écrivains qui « ne sont pas complètement français » (« zwei Nicht-Vollfranzosen <sup>70</sup> »). Car il a été « élevé dans le plus sombre calvinisme » (« dem in düsterem Calvinismus erzogenen André Gide »). De ces « origines » dépendent les caractéristiques d'une œuvre dont Kurt Wais nous dit qu'elle ne peut être « parfaitement achevée ». Car Proust et Gide sont enfermés dans ces « contradictions » dont Kurt Wais affirme que Gide les admirait chez Dostoïevski et qui se résument en un conflit insoluble entre leur « libertinisme fanatiquement égocentrique » et leur notion d'ordre et de devoir. Il rejoint ici Henri Massis qui, dans son article de 1923 sur « André Gide et l'immoralisme <sup>71</sup> », affirme que « tout désordre aspire, en effet, à se créer au sein de lui-même un certain ordre ». Lorsqu'il s'agit d'expliquer ce que certains appelleront la « conversion » de Gide au communisme, Kurt Wais, suivant à nouveau les idées défendues par Henri Massis, explique que la « méconnaissance anarchique du christianisme » par Gide débouche tout naturellement sur « une forme exaltée du communisme <sup>72</sup> ».

En fin de compte Gide a échoué. Car, affirme Kurt Wais, la « revendication de pouvoir vivre sa vie sans limite » ne correspond pas à une actualité politique nouvelle. Et de résumer l'action de l'écrivain et de ses amis de *La Nouvelle Revue Française* : « Tous, pour toujours toujours chercher, toujours pouvoir nager contre le courant, croyaient ne jamais trouver, ne devoir se lier nulle part <sup>73</sup>. »

À ce stade de sa démonstration, Kurt Wais en est arrivé à présenter l'œuvre de Gide comme un échec. Et même le rapprochement de l'écrivain avec le monde communiste est entreprise privée de tout avenir dans la mesure où elle s'inscrit dans une volonté, celle de découvrir un pays dans lequel la famille et la religion ne joueront plus aucun rôle. C'est donc bien la fin d'un monde que veut décrire Kurt Wais. Les causes de cet échec sont simples. Gide est un homme « incapable de prendre des décisions, de renoncer, de se sacrifier, afin de ne se priver d'aucune possibilité <sup>74</sup> ». Le bilan est accablant et il s'inscrit tout naturellement dans la campagne menée par Henri Massis.

La réception de Gide en Allemagne durant cette période difficile est

---

70. Kurt Wais, *op. cit.*, p. 214.

71. Henri Massis, *Jugements II*.

72. Kurt Wais, *op. cit.*, p. 218.

73. *Ibid.*, p. 219.

74. *Ibid.*, p. 217.

largement influencée par les règles politiques qui sont imposées à tous. Au sein de l'Université, il faut bien constater que, derrière la large connaissance des œuvres et de la vie culturelle en France, s'insinue rapidement une méthode d'analyse qui non seulement puise dans le répertoire des idéologies en vogue, mais aussi limite son champ d'observation en choisissant de juger les œuvres à partir de critiques qui ne risquent guère de provoquer la réaction de la censure officielle. L'optique adoptée est ainsi volontairement restreinte. André Gide est jugé à travers les analyses d'Henri Massis. La force des dictatures est bien de rendre évidents les raisonnements les plus spécieux.



# Retour à Jacques-Émile Blanche

LES DÉCOUVERTES  
DE L'EXPOSITION DE ROUEN

par  
PIERRE LACHASSE

Le Musée des Beaux-Arts de Rouen a organisé du 15 octobre 1997 au 15 février 1998 la première rétrospective de l'œuvre de Jacques-Émile Blanche depuis celle qui avait été présentée en 1943 au Musée de l'Orangerie, au lendemain de la mort du peintre<sup>1</sup>. Claude Pétry, directeur des musées de Rouen, a réuni 94 toiles, dont plusieurs n'avaient jamais été exposées, couvrant l'ensemble de sa carrière, depuis ses premiers essais, une *Nature morte aux poissons* (1878), jusqu'à *L'Alcôve de la chambre de Jacques-Émile Blanche à Offranville* (1939), l'une de ses dernières compositions connues. Ses liens étroits avec la vie littéraire de son temps, son amitié avec Barrès, Gide, Proust, Mauriac ou Cocteau, dont il fut aussi le portraitiste, font de lui le témoin d'une époque féconde en créations et en bouleversements artistiques. Le grand mérite de l'exposition de Rouen a été de replacer Blanche dans le parcours de sa création personnelle, de dégager son œuvre des clichés qui la desservent et d'aider à l'apprécier enfin dans sa vérité ambiguë d'artiste. Sans nier sa forte présence de mémorialiste d'un monde qui se transforme et d'observateur des révolutions artistiques qui mènent de l'Impressionnisme au Surréalisme, l'exposition Blanche donne pour la première fois depuis 1943, et cette fois avec le recul du temps, à découvrir l'œuvre.

---

1. L'exposition s'est déplacée ensuite au Palazzo Martinengo, à Brescia, de mars à juin 1998.

Son aspect le plus connu, jusqu'à occulter tout le reste, est constitué par les portraits d'écrivains et d'artistes dont il fut l'ami. Cette orientation participe d'une vocation très tôt affirmée dont témoigne *La Pêche aux souvenirs* : « Portraitiste je suis, et veux l'être, portraitiste en tout et de tout <sup>2</sup>. » Si ses premiers essais représentent des proches, sa mère (1880) ou son père (1890), ils révèlent aussi une conjonction d'influences qui est le signe d'une profonde connaissance et d'une patiente méditation des peintres du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment Manet et Ingres. L'essentiel des portraits d'écrivains peints avant 1914 est réalisé sur fond sombre, sans décor. C'est le cas de *Maurice Barrès* (1891), qui fut son ami le plus constant parmi les littérateurs, du célèbre *Marcel Proust* (1892) et de *André Gide* chapeauté songeant à Lafcadio de 1912. Blanche, fils et petit-fils de psychiatres, cherche évidemment à représenter un trait marquant de la personnalité secrète de ses modèles. Son attachement à une esthétique de l'imitation, qu'il a héritée de ses maîtres du XIX<sup>e</sup> siècle et d'une tradition qui remonte à David, son respect absolu de l'idéal de la fidélité s'attirent les critiques de Proust dans sa célèbre préface au premier volume des *Propos de peintre* (1919) : Blanche dans ses portraits, comme Sainte-Beuve dans ses livres, peint l'homme du quotidien, non l'artiste unique tel qu'il est dans son œuvre. Blanche se reconnaît évidemment dans l'esthétique anglaise du portrait qu'il a pu largement assimiler au cours de ses nombreux séjours outre-Manche. La leçon de Van Dyck, Gainsborough et Reynolds inspire le travail du peintre en lui permettant notamment d'introduire un décor extérieur ou intérieur. Après guerre, son art évolue toutefois, même s'il reste inscrit dans la même tradition de la fidélité. Les études pour les portraits de Radiguet, Mauriac, Morand ou Giraudoux introduisent des couleurs plus vives, moins conventionnelles. Le choix des modèles, d'une période à l'autre, révèle une prédilection pour les jeunes écrivains ou artistes en rupture avec l'académisme, volontiers décadents ou dandys : ainsi avant 1914, les esthètes anglais Aubrey Beardsley, Arthur Symons ou Charles Conder, et dans l'entre-deux-guerres, Drieu et René Crevel.

Blanche excelle aussi dans le portrait de groupe dont il a découvert la technique dans la fréquentation de Fantin-Latour à qui l'on doit le célèbre *Coin de table* (1872). L'exposition de Rouen en présente plusieurs, notamment *André Gide et ses amis au Café maure de l'Exposition universelle de 1900* (1901) qui permet de découvrir autour de l'auteur des *Nouritures terrestres* les visages moins connus de Ghéon, d'Athman, de

---

2. Jacques-Émile Blanche, *La Pêche aux souvenirs*, Paris : Flammarion, 1949, p. 134.

Rouart et de Chanvin. Dans le même esprit, nous avons admiré *Le Peintre Thaulow et ses enfants* (1895), *Le Poète Francis Vielé-Griffin entouré de sa famille* (1902) et *Le Groupe des Six* (1922). Deux autres œuvres de ce type méritent un regard particulier, non seulement parce qu'elles témoignent de l'atmosphère propre à l'époque symboliste, mais aussi en raison de la correspondance qu'elles cherchent à saisir entre les personnages représentés. La première d'entre elles est une *Étude pour le portrait de Stéphane Mallarmé et de ses amis de la Revue indépendante* (1889). La collaboration de Blanche à la revue de Dujardin marque son entrée dans la vie littéraire, le commencement d'une perpétuelle oscillation entre l'écriture et le pinceau, mal compris des contemporains. Cette étude révèle sa double admiration pour Mallarmé, qui fut son professeur à Condorcet, et pour Manet dont le portrait du poète lui est familier. La toile fut abandonnée, si l'on en croit les souvenirs du peintre<sup>3</sup>, parce que Villiers de l'Isle-Adam fut vexé de ne pas partager le premier plan avec Mallarmé. Le second tableau, très rarement exposé, présente *Pierre Louÿs et Henri de Régnier* (1893) assis dans le même salon, s'ignorant, figés dans leur haine passionnée.

Le grand intérêt de l'exposition est de révéler, à côté de l'œuvre du portraitiste, l'étendue d'une inspiration qui se situe au carrefour de la tradition et de la modernité. Certes, Blanche reste un conservateur, mais son œuvre est signe de déchirement entre un art de l'imitation placé sous le patronage de Corot et de Manet et un art nouveau qu'il observe attentivement, mais auquel il n'adhère pas. Ainsi peut-il écrire dans le troisième volume de ses *Propos de peintre* : « À partir de Gauguin, le monde extérieur n'a plus de beauté que si le peintre le recrée<sup>4</sup>. » En ce sens, son œuvre raconte l'histoire de la culture picturale de Blanche. Nous sommes, en effet, surpris par la diversité des esthétiques assimilées par le peintre. L'affiche de l'exposition à elle seule, renvoie aux sources de l'œuvre de Blanche, à ses choix et à ses contradictions. *Contemplation* (1883) représente une jeune femme rêvant devant une table dressée pour le repas. Derrière elle, à travers une fenêtre fermée, on aperçoit un lac avec des voiliers. Ici l'influence évidente de Manet, qu'il fréquente dès 1875, se conjugue à celle de James Tissot, mêlant à l'inspiration de la vie moderne l'attachement à la mondanité. Ses natures mortes montrent une connaissance exemplaire de Chardin et des Hollandais du XVII<sup>e</sup> siècle. Son œuvre anglaise, nourrie de l'amitié de nombreux esthètes fin de siè-

---

3. Cf. *ibid.*, p. 192.

4. Jacques-Émile Blanche, *Propos de peintre*, t. III, *De Gauguin à la Revue nègre*, Paris : Émile-Paul frères, 1928, p. 8.

cle, notamment l'Américain Whistler et Walter Sickert, son exact contemporain, témoigne d'une identité de vues avec la société édouardienne qui va bien au-delà de la tradition du portrait. Ainsi représente-t-il des paysages londoniens, scènes de la vie urbaine qu'il observe et peint depuis une voiture qui lui sert d'atelier d'appoint : *Ludgate Circus : Entrée de la City* (novembre, midi) et *Knightbridge, le carrefour de Brompton Road* ont été réalisés au cours de son long séjour londonien entre 1906 et 1910. Le portrait de son ami peintre Ignacio Zuloaga y Zabaleta (exposé en 1904) témoigne à son tour de l'influence des Espagnols Velasquez et Goya. Toutes ces assimilations successives contribuent à l'originalité de Blanche, même s'il n'apparaît jamais un novateur.

Une toile de l'époque symboliste surprend néanmoins par son étrangeté : *L'Hôte* (1891-92). Elle traite le sujet des Pèlerins d'Emmaüs d'une manière moderne tout en intégrant la tradition hollandaise et flamande. Dans une salle à manger bourgeoise de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le Christ, assis devant une table dressée, « drapé dans un peignoir de toile blanche à motifs bleus [...] rompt le pain, les yeux levés vers le Père <sup>5</sup>. » Jésus a les traits du peintre Louis Anquetin, l'air halluciné. De chaque côté de la table, un ouvrier en blouse et un artisan du quartier apportent une présence populaire dans un univers bourgeois encore représenté par la mère du peintre, le poète Édouard Dujardin, des domestiques et des familiers. Ce sujet composite révèle les contradictions de Blanche, partagé entre modernité et tradition, entre symbolisme et réalisme.

Si l'on admet que la modernité est l'intégration dans une œuvre de forme traditionnelle des apparences les plus triviales ou les plus quotidiennes de la vie moderne, nous sommes surpris de découvrir encore dans l'œuvre de Blanche de nombreux signes de l'évolution de la société. Ainsi voyons-nous une panne de voiture survenue au cours d'une excursion avec Barrès (*La Panne*, exposée au Salon des Beaux-Arts en 1910), des permissionnaires soudanais sur la *Plage de Dieppe* (1916), des épisodes d'un match de rugby (*Gymnopédies modernes*, 1935) et même une *Manifestation populaire* (1938). La société de l'entre-deux-guerres, qui l'effraie et dont il sent à quel point elle lui est foncièrement étrangère, ne cesse cependant de l'intéresser, même si c'est du dehors. L'art nouveau et les innovations esthétiques du siècle pénètrent, même si c'est avec modestie, dans son œuvre. Décorateur, il se passionne pour les ballets russes et pour l'œuvre de Stravinski, après avoir été un wagnérien enflammé autour de Dujardin, Wyzewa et la *Revue wagnérienne*. La musique et la danse lui inspirent des œuvres colorées et riches en mouvement : *Tamara*

---

5. *La Pêche aux souvenirs*, p. 192.

*Karsavina dans le rôle de L'Oiseau de feu* (1910), *Le Concert* (vers 1910). Le goût pour l'art décoratif lui inspire une série de douze panneaux disposés en frise qui seront exposés à la Biennale de Venise (1912), au dessus de ses propres tableaux dans la salle qui lui est consacrée. L'exposition de Rouen reprend cette méthode de présentation, amenant le visiteur à multiplier son attention et son regard, le replaçant aussi dans l'ambiance propre aux salons des premières années du siècle. Ce dépaysement temporel se double enfin d'un exotisme spatial avec la présence dans la frise d'un goût oriental très vif.

L'œuvre de Blanche, telle que nous la connaissons désormais mieux, est le signe d'un déchirement. L'artiste est un nœud de tensions antagonistes qui n'apparaît aussi flagrant qu'à la seule vue d'un échantillon suffisamment large de sa production. Partagé entre deux pays, la France et l'Angleterre, dont Dieppe figure la miraculeuse réunion, tiraillé entre deux siècles, Blanche — comme le héros de son roman autobiographique *Georges Aymeris* <sup>6</sup> — souffre, étant riche, bourgeois et mondain, d'être pris pour un amateur et un dilettante par une partie des lettrés. Son œuvre de peintre elle-même, décidément ancrée dans le XIX<sup>e</sup> siècle, reste même en retard sur son œuvre critique. « Blanche — écrit Bruno Foucart — préfère un XIX<sup>e</sup> siècle rêvé, qu'il n'a pas véritablement connu, celui de Corot, au XX<sup>e</sup> siècle qu'il comprend sans pouvoir y adhérer, celui des cubistes, de dada, du surréalisme <sup>7</sup>. » Pourtant, dans ses *Propos de peintre*, il sait comprendre le sens du Dadaïsme, « une manière d'être, une attitude d'esprit, plus qu'une esthétique <sup>8</sup> », et considérer, contre une large partie des auteurs de la *NRF* et en dehors de toute considération patriotique, que l'art ne pourra plus être comme avant la guerre. Les ballets russes et l'art nègre, le japonisme, la photographie et le cinéma ont ouvert une ère où les artistes comme lui ne peuvent plus se reconnaître. Cette conscience des bouleversements esthétiques du siècle n'entraîne pas chez Blanche de remise en cause, elle ne fait qu'amplifier le déchirement intérieur dont toute son œuvre, écrite et peinte, témoigne. Aussi nous auto-

---

6. *Aymeris*, le roman autobiographique de Blanche, fut d'abord publié avec des illustrations de l'auteur aux Éd. de la Sirène en 1922, puis chez Plon en 1930 avec une préface d'André Maurois.

7. Bruno Foucart, « Blanche critique d'art », in *Jacques-Émile Blanche peintre (1861-1942)*, Éd. de la Réunion des Musées Nationaux, 1997. Nous signalons le grand intérêt de ce catalogue, qui offre une vue globale sur l'œuvre de Blanche ainsi que de nombreuses reproductions et un riche appareil bibliographique.

8. *Propos de peintre*, t. III, p. 199.

rise-t-il à la regarder et à la lire avec une immense nostalgie, celle d'une époque révolue, d'avant les deux guerres mondiales, dont nous nous prenons souvent à rêver comme d'une gigantesque et miraculeuse fiction.

## *Lectures gidiennes*

**Daniel MOUTOTE, *André Gide et Paul Valéry. Nouvelles recherches.* Paris : Champion, 1998, un vol. br., 357 pp.**

Daniel Moutote nous donne, avec cet ouvrage que préface très judicieusement Pierre Masson, une véritable somme de ce qui fut une grande passion de sa vie intellectuelle. Il exista ainsi, de tout temps, de ces ouvrages magnifiques qu'on appelle parfois *Mélanges* et qui promènent le lecteur dans le « jardin extraordinaire » d'un auteur qui approche du terme de sa course. Un tel jardin, Moutote l'ordonne autour de l'œuvre de Gide, de son *Journal* en tant que laboratoire de ladite œuvre, et de ces fruits que sont nouvelles, soties, romans, témoignages et engagements. Point n'est besoin, dans ce jardin, d'un quelconque parcours ordonné, encore qu'aucun parcours ne soit vraiment innocent ! Le lecteur, se pliant au caprice de l'auteur, aimera l'Uzès cher à la jeunesse de Gide, la correspondance que, durant un demi-siècle, ce dernier entretenait avec Paul Valéry, leur amour commun de la musique. Ailleurs, il trouvera plaisir à la redécouverte d'un Nietzsche, d'un Dostoïewski (et qui pourrait encore ignorer que Gide fut le révélateur de l'illustre écrivain russe en France ?). On aimera également une réflexion très pertinente sur la fonction créatrice du *Journal* dont nous parlions plus haut. N'énumérons pas l'ensemble des textes réunis : ils témoignent de la finesse du jugement de Daniel Moutote, de cet art du « bien lire » qui le caractérise, un art tout de sensibilité, de perspicacité et d'expérience. On dira que tout cela pourrait être fort ennuyeux, et l'on aura tort. La prose de Moutote est d'une limpidité jeune et savoureuse : elle désaltère et enrichit.

HENRI HEINEMANN.

**André GIDE, *Gesammelte Werke.* Stuttgart : Deutsche Verlags-Anstalt, en cours de publication depuis 1989. — Tomes V (1992) et VI (1996) : *Reisen und Politik.***

Le BAAG présentait dans son numéro d'octobre 1992 (pp. 503-8) la première livraison de l'œuvre de Gide publiée en allemand sous la responsabilité de

Raimund Theis et de Peter Schnyder. Les quatre premiers tomes comprenaient le Journal dans sa version provisoire de la Pléiade et d'autres textes autobiographiques. Les deux tomes consacrés à l'écrivain engagé sont aujourd'hui disponibles et nous pouvons nous en réjouir (cf. BAAG n° 112, octobre 1996, pp. 440-1). Le tome V rassemble *Voyage au Congo, Le Retour du Tchad* ainsi que *Mopsus* et *De Biskra à Touggourt, Dindiki* et *Acquasanta*. La publication se termine sur *Carnets d'Égypte*. Quant au tome VI, il est consacré au *Retour de l'U.R.S.S.* et aux *Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S.* Il est révélateur du soin apporté à cette édition que la traduction de ces deux œuvres, par exemple, ait été reprise en main et entièrement repensée par M. Theis. Le style est mieux adapté à nos habitudes de lecture et tient compte des connaissances que la recherche a mises en lumière depuis que la traduction de Ferdinand Hardekopf a été publiée à Zurich en 1937. On y trouve également trois plaidoyers sociaux représentatifs des activités de Gide juré : *Souvenirs de la Cour d'Assises, L'Affaire Redureau* et *La Séquestrée de Poitiers*. Les documents publiés en appendice du *Retour du Tchad, Mopsus, De Biskra à Touggourt, L'Affaire Redureau* et *La Séquestrée de Poitiers* sont accessibles pour la première fois en langue allemande dans le cadre de cette édition.

Ces deux tomes regroupés sous le titre *Voyages et Politique* permettent grâce au jeu des préfaces et des postfaces de faire le point et de présenter aux lecteurs de langue allemande l'état actuel de la recherche sur l'engagement de Gide dont l'œuvre et la biographie ont été marquées par deux voyages en Afrique, cette Afrique qui « aiguilla [s]a destinée ». À vingt-quatre ans il part d'abord en Afrique du Nord, puis à cinquante-cinq ans il se rend en Afrique Équatoriale. À cette date son œuvre littéraire est pour l'essentiel déjà publiée. Toutes les œuvres réunies ici permettent d'étudier pour la première fois en tant qu'entité l'engagement social qui forme le deuxième volet du travail d'écrivain et de la personnalité d'André Gide.

Le premier voyage naît sous l'influence du pasteur Élie Allégret. M. Theis souligne à juste titre que ce sera pour Gide moins un voyage pour la propagation de la foi et de la civilisation que la découverte intense d'une vision virgilienne de l'homme. Pour son deuxième voyage, Gide est secondé par Marc, le fils du pasteur, dont les documents filmés et photographiés permettront d'entamer le système colonial qui ignore les droits de l'homme pour des raisons financières. Son engagement humaniste est fondé sur l'injustice observée et non sur une idéologie formulée *a priori*. La littérature de voyage gidienne est d'abord publique et ensuite privée. Il n'en faut pour preuve que les auteurs qu'il a emportés dans ses malles et qui forment sa lecture quotidienne. On a reproché à Gide ces lectures de voyage. Mais ce n'est pas par désintérêt pour la région qu'il traverse et surtout pas par orgueil que Gide côtoie ses classiques en Afrique — en particulier les *Wahlverwandschaften* de Goethe —, mais par compensation et pour mieux assimiler intellectuellement ses expériences éprouvantes. De plus ce faisant il se redéfinit comme écrivain : c'est que le message de dénonciation doit être entendu. Quant aux textes qui ne concernent que sa personne (*Dindiki*, par exemple), ils avaient été publiés à part à l'époque pour témoigner que ses intentions sont en premier lieu humanitaires. Son article « La Détresse de notre Afrique Équatoriale », paru en octobre 1927 dans *La Revue de Paris*, a secoué les consciences du public de

l'époque. Lüseblink, à qui on doit la postface du tome V, retrace le contexte intellectuel et politique qu'a rencontré la critique gidienne du système colonial qui allait en porte à faux contre l'idée de *La plus grande France* d'Archambaud (Paris, 1928). C'est que Gide s'oriente plus sur ses impressions immédiates que sur un modèle historique téléologique, de sorte qu'on assiste à une scission de la France en deux clans : les partisans du génie français en Afrique et les détracteurs qui dénoncent les abus du système colonial et qui proposent l'expérience directe sur place pour découvrir la valeur et la complexité des peuples africains. La postface attire également l'attention sur la dimension littéraire du *Voyage au Congo* et du *Retour du Tchad* qui est passée longtemps à peu près inaperçue. C'est à Pierre Mille qu'on doit d'avoir montré dès 1929 que Gide faisait œuvre d'écrivain dans sa façon de rendre compte du monde non-européen. C'est à la réception allemande que l'on doit d'avoir mis en valeur la poéticité du style gidien. On y loue la franchise et la distance toute classique que Gide met à décrire la végétation africaine ou le travail forcé mis en place par les forces coloniales. L'intérêt de Gide pour la flore, la faune et les hommes qui l'entourent reste entier. Son style qui rappelle celui des encyclopédistes du XVIII<sup>e</sup> siècle en fait un poète qui en voyage décrit aussi bien le visible que l'atmosphère imperceptible. L'auteur des *Nourritures terrestres* s'oppose ainsi à un autre exotiste, Pierre Loti, qui se montre subjectif dans ses descriptions, au contraire de Gide qui s'enrichit objectivement en observant sans parti pris.

Les plaidoyers sociaux sont nés dans le même esprit de vérité et dans le même besoin de faire reculer les limites de la compréhension de l'homme pour l'aborder avec plus de tolérance. Gide dénonce les habitudes de penser et de juger d'une justice prisonnière des lois de la causalité et sensibilise ses acteurs aux forces encore inconnues de l'âme. Qu'il s'agisse des textes relatant ses expériences en Afrique, en U.R.S.S. ou plus modestement à la Cour d'Assises, c'est le Gide humaniste qui parle avec la même force et mû par le même sens du dévouement. Gide se veut novateur, il veut transformer les cœurs mais aussi les lois qui sous-tendent et justifient la perception traditionnelle de la réalité. Les études de Schnyder, Maurer et Jackson au tome VI mettent en lumière l'identité de l'objectif des trois œuvres : faire ouvrir les yeux sur l'injustice trop facilement acceptée et contribuer ainsi à humaniser l'homme et la société. Dans le cadre de son voyage en Russie, Gide se montre particulièrement sensible aux entorses que subit la liberté personnelle sans laquelle l'homme ne peut devenir ce qu'il est. C'est pourquoi Gide observe avec inquiétude le sort réservé aux homosexuels qui se voient considérés comme contre-révolutionnaires. Il devine aussi que ceux qui lèvent la tête disparaissent rapidement et que même la gaieté extérieure est le fruit d'ordonnances délivrées par les hommes au pouvoir. Lorsqu'il est lui-même en passe d'être victime de cette mainmise intellectuelle, son embarras se transforme en révolte. Gide restera ferme dans sa position malgré les jugements négatifs que portent contre lui de nombreux intellectuels alors fidèles à l'Union soviétique (Bert Brecht, Anna Seghers entre autres). Être solidaire avec les petits, lutter contre la barbarie des idéologies du capital et de la justice, c'est bien sûr s'en prendre aux puissants de ce monde au profit des minorités qui ne demandent qu'à pouvoir

prendre la parole et être écoutées.

Les faits divers auxquels il est confronté dans son activité de juré possède, comme l'affirme Mme Jackson, un arrière-plan esthétique qui a été relevé et étudié dans le cadre des *Faux-Monnayeurs* et des *Caves du Vatican*. C'est qu'ils permettent de dévoiler la face cachée et inhabituelle de l'existence humaine, comme l'avait fait Freud en suivant d'autres voies quelques années plus tôt. Il n'a jamais été dans les intentions de Gide — malgré son admiration pour Simenon — de se frayer un chemin dans la littérature policière en utilisant ses archives de faits divers. Pour Schnyder, la question qui se pose à Gide est plutôt d'ordre esthétique : Gide veut démontrer que la réalité peut être rendue de façon objective par l'intermédiaire du style du procès-verbal. Il serait alors possible de discerner une filiation qui mène à l'écriture du Nouveau Roman et en particulier à celle du jeune Alain Robbe-Grillet. Le jugement porté par les fonctionnaires qui se croient en possession de la vérité perdrait du fait son caractère absolu et par là son impact.

Les tomes V et VI présentent de façon très documentée et diversifiée un visage trop méconnu de la personnalité de Gide au public de langue allemande. L'honnêteté intellectuelle avec laquelle le système colonial, les coutumes judiciaires et le régime soviétique sont passés à la loupe témoigne du sérieux apporté à l'étude de cet aspect de la personnalité gidienne. On voit là que Gide n'a pas effectué son voyage en touriste et que son courage civique qui s'est développé une dizaine d'années plus tôt au Congo et au Tchad a pris de l'envergure en Russie comme en font foi ses *Retouches* : il a appris à ne pas détourner les yeux devant les injustices inhérentes à tout système. Ce regard biographique sur l'évolution de l'écrivain qui décide un jour d'abandonner le monde livresque des symbolistes pour n'accepter qu'une réalité tangible vécue donne à Schnyder l'occasion de montrer que Gide reste cohérent tout au long de son parcours intellectuel et dans son approche de la réalité. L'extrait du Journal du 21 octobre 1929 qui sert d'épigraphe à son essai témoigne de la disponibilité intellectuelle et de la vitalité de Gide lorsqu'il s'agit de découvrir un monde marqué par les préjugés : « L'amour de la vérité n'est pas le besoin de certitude et il est bien imprudent de confondre l'un avec l'autre. »

Cette publication qui n'est pas réservée aux seuls spécialistes donnait également l'occasion de compléter l'image d'un homme qui témoigne dans la fiction comme dans ses documents réalistes qu'il faut sans cesse avertir l'humanité du danger qu'elle court au contact du matérialisme, elle a été saisie.

JEAN LEFEBVRE.

## Chronique bibliographique

### AUTOGRAPHES

Au catalogue de la vente Méquillet du 17 novembre dernier à Saint-Germain-en-Laye (Jean Loiseau, Alain Schmitz et Marielle Digard, comm.-pr., Thierry Bodin et Christian Galantaris, experts), sous le n° 53 : L. a. s. de Gide, *Lac de Garde*, 25 août 1948, 3 pp. in-4° (estim. 1200 F, vendue 2300 F). Relative à la publication de la *Correspondance Claudel-Gide* : « [...] *Il ne me plaît pas de chercher à obtenir de l'éditeur des conditions que nous savons d'avance devoir être nettement défavorables, sinon même préjudiciables, pour lui. J'ajoute aussitôt que mon amitié pour G. Gallimard n'intervient nullement en la circonstance et que je parlerais de même à propos de n'importe quel autre éditeur — car il ne serait pas malaisé d'en trouver qui consente à perdre quelques centaines de mille francs pour l'onéreux honneur de publier cette importante et édifiante correspondance. Mais, n'est-ce pas, ni Claudel ni moi ne pourrions accepter cela ? [...]* »

Au catalogue n° 128, hiver 1998, de la librairie Jean Raux, sous le n° 10028 : L. a. s., adressée à Maurice Verne, *3 mars 1916*, 3 pp. in-4°, env. jointe. Il ne pense pas pouvoir approuver entièrement l'appel de Verne, et ne veut pas que son nom figure dans le Comité d'Honneur : « [...] *Vous ne doutez pas que je l'ai lu avec la plus attentive sympathie. Je ne pense pas néanmoins pouvoir l'approuver de tous points et c'est pourquoi je préfère que vous ne mettiez pas mon nom parmi ceux de votre Comité d'Honneur [...]. Le sentiment qui me pousse à vous répondre ainsi est exactement celui qui nous retient aujourd'hui de faire réparaître La Nouvelle Revue Française. Tout en manifestant notre vie par la publication des livres que vous avez pu voir (de Verhaeren, Claudel, Péguy, Porché, etc.), nous estimons qu'il est imprudent de jeter dans la mêlée art, littérature et pensée. J'ai*

*pour ma part la ferme conviction qu'ils sortiront fortifiés par ce silence partiel, et que le danger gît bien plutôt dans la déformation des pensées de ceux qui veulent écrire quand même aujourd'hui. Je vois également que ce silence... mais c'est en sortir déjà que de le louer... [...] »* [Lettre déjà signalée dans le BAAG n° 101, p. 156, avec un extrait plus court.]

Au catalogue de la librairie Florence Arnaud, mars 1998, sous le n° 75/1 : L. a. s. de Gide relative à la protestation d'intellectuels français en faveur de Mme Matteoti, veuve de l'homme politique italien assassiné en 1924 par les fascistes. *Cuverville, 27 mars 1933, 1 p. 1/2 in-12. Il refuse d'apposer sa signature sur la protestation pourtant si légitime. « [...] Pas plus à celle-là qu'à aucune autre. Il serait trop long de vous exposer les motifs et raisons de cette méthode, que, de plus en plus, je crois sage et veux continuer à suivre. Ce qui ne m'empêche pas d'être de tout cœur avec vous. Mais je vous prie de ne point faire usage de cette lettre, non plus que de mon nom [...] ».*

Au catalogue de la librairie Les Neuf Muses, hiver 1998, sous le n° 200 : L. a. s., *Cuverville, 1<sup>er</sup> juillet 1911, 2 pp. in-12, où il s'interroge sur le futur traducteur de La Porte étroite, une semaine avant son départ pour Londres. Gide annonce ensuite l'envoi d'Isabelle.*

Au catalogue de la vente des 16 et 17 avril dernier, sous les n° 97 et 98 : L. a. s., *14 janvier 1900, à Édouard Ducoté, 4 pp. in-4°. Sur le Théâtre de l'Œuvre. « [...] Peut-être avez-vous vu par "les journaux" (si tant est que de si vaines rumeurs parviennent encore jusqu'à vous) que l'association Lugné-Chautard a vécu. Grands pourparlers. Lugné m'appelle, et je ne sais trop que conseiller. Lâcher pied peut sembler fâcheux, quand peut-être le plus dur de l'effort est donné ; il ne faut pas, sur ce terrain œuvré par lui, semencé par nous, que ce soient d'autres qui récoltent, etc. etc. Alors, pour imiter les mémorables débuts d'Antoine, il parle de se monter par actions ; louer une salle à l'année (il voit laquelle), jouer chaque soir, et tous les trente soirs une pièce nouvelle, dite d'abonnement. Faire autant que possible passer cette pièce au programme, et la soutenir par un roulement de soirées de succès à peu près assuré, Ibsen, Bjornson etc., qui sont dans son répertoire et dont il est propriétaire. — Pour tout cela 50 mille francs sont nécessaires et suffisent. [...] avez-vous 5 billets flottants dans votre poche, et vous plairait-il de les risquer ici ? Lugné garantit le succès ; moi je me garde de le faire ; mais pourtant je crois que si ma part seule manquez, je risquerai... [...] » — L. a. s., Paris, 8 janvier 1919, à Louis Fabulet, 1 p. in-4°, env. « [...] votre lettre m'est parvenue avec beaucoup de retard ; mais il n'en reste pas moins que j'ai complètement oublié d'en parler la dernière fois que j'ai été à la N.R.F. [...] J'y suis retourné tout exprès cet après-midi [...]. Je suis à Paris depuis plus de 10 jours (de là le retard de vos lettres, car je ne pensais pas d'abord m'attarder si longtemps et n'avais pas demandé qu'on fît suivre mon courrier). J'ai revu Ducoté et lui ai remis vos boîtes de plumes lorsqu'il m'a dit qu'il attendait prochainement votre visite. Beaucoup parlé de vous. Ah ! que n'eussé-je donné pour entendre ses récits tunisiens ! [...] » On joint un billet a. s. au même, *Cuverville, 5 mai.**

Au catalogue Charavay n° 820, décembre 1997, sous le n° 45498 : Réponses

autogr. à un questionnaire, s. l. n. d., 17 lignes sur 4 pp. in-8°. Intéressant document. À quelle date se situe son premier voyage en Italie ? « *Au retour d'Algérie 1er séjour avec Paul Laurens* ». 2° Hormis Dante et Leopardi, avez-vous pratiqué les autres grands classiques italiens ? Pétrarque, Boccace, l'Arioste, le Tasse, Machiavel ? « *Mais il va sans dire — beaucoup pratiqué les deux premiers* ». 3° parmi les romantiques ?... « *Carducci seul* ». 5° avez-vous eu des contacts particuliers avec des penseurs comme d'Annunzio, Carducci, Pirandello... ? « *un penseur, d'Annunzio !! tiens Carducci en haute estime. Pirandello, ne connais rien de lui* ». 7° ... vous ne citez jamais un musicien italien... « *et pour cause. Ça ne m'intéresse pas* ».

Au catalogue n° 82, été 1998, de la librairie Thierry Bodin, sous le n° 127 (2500 F), une l. a. s. à Eugène Rouart, La Plage d'Hyères, 25 juillet 1923, 1 p. 1/2 in-4°. Gide a passé trois semaines à Saint-Martin-Vésubie, auprès de sa « filleule » (en fait, sa fille Catherine, née en avril), avant de venir à Hyères. « *En arrivant ici j'ai attrapé un coup de soleil, pour avoir fait trop longtemps l'Adam sur la plage — qui m'a rendu très souffrant et fait pisser du sable rouge. Ça va un peu mieux depuis hier seulement, mais j'ai été salement empoisonné* »... Il craint les « *sables ardents* » du mas de son ami, mais voudrait le voir avant de quitter le Midi, peut-être à Marseille ; il aimerait revoir Alibert. « *Je crois bien que si tu trouves les accusations de Béraud contre moi plus injustes que celles qu'il lance contre la N.R.F., c'est parce que tu me connais mieux qu'elle et que tu es mieux à même d'en juger. Rien, plus que ces attaques, ne m'a fait prendre conscience de mon existence. Je dois à Béraud la révélation de sympathies et d'admiration que j'étais bien loin de soupçonner : as-tu lu les deux articles de Léon Daudet, en tête de L'Action Française ? et l'interview d'Abel Hermant ?* »... [Cf. BAAG n° 15, p. 27, et n° 51, p. 365.]

Passé en vente chez Sotheby à Londres, le 31 mars, n° 171 du catalogue : *Éloge de Freud*, en réponse à une lettre du 11 avril 1939 : « *... le grand prospecteur a délogé de l'ombre où ils restaient tapis nombre de hideux fantômes et de larves très malfaisants ...* ». Daté du 22 avril 1939. (Communication de Patrick Pollard, que nous remercions.)

On nous a signalé que la librairie Le Tour du Monde avait proposé dans son catalogue de printemps 1996, au prix de 9 000 F, un ex. de l'éd. or. de *Si le grain ne meurt* (3 vol., ex. de tête sur hollandaise, rel. demi-marroquin vert foncé Semet et Plumelle) enrichi de cet envoi aut. : « *Exemplaire de Herman de C., André Gide. Souvenir de notre rencontre à Zurich — Avril 1923* ».

### LETTRES INÉDITES

Parus en juin chez Gallimard, dans la coll. « Les Cahiers de la NRF » : n° 9 de la série des *Cahiers Jean Paulhan*, la *Correspondance André Gide—Jean Paulhan (1918-1951)*, édition présentée et annotée par Frédéric GROVER et Pierrette SCHARTENBERG-WINTER (un vol. br., 20,5 x 14 cm, 365 pp., ach. d'impr. 18 mai 1998, ISBN 2-07-075119-8, 160 F) ; n° 17 de la série des *Cahiers André*

*Gide, L'Enfance de l'Art, Correspondances d'André Gide, Juliette Gide et Madeleine Rondeaux avec Élie Allégret (1886-1896)*, édition établie, présentée et annotée par Daniel DUROSAY (un vol. br., 20,5 x 14 cm, 481 pp., ach. d'impr. 20 mai 1998, ISBN 2-07-075105-8, 170 F). Ces deux volumes présentent, respectivement, 330 et 112 lettres presque toutes inédites jusqu'ici.

La *Correspondance André Gide—Jacques Rivière (1909-1925)*, — 581 lettres — édition établie et présentée par Pierre de GAULMYN et Alain RIVIÈRE (un vol. br., 22 x 16,5 cm, 811 pp., ISBN 2-07-074688-7, 350 F) est parue chez le même éditeur (coll. blanche, ach. d'impr. 21 sept. 1998).

### TRADUCTIONS

André GIDE, [*La Symphonie pastorale. Oscar Wilde. Retour de l'URSS.*] Traduit du français par Anna HAKOBIAN, Chouchanik TAMRAZIAN, Nazik HAMBARIAN. .... Anna & Michael, 1997, vol. br. sous couv. ill., 18 x 11 cm, 280 pp. [Trad. arménienne, pp. 11-276, précédée d'une chronologie. L'ouvrage est publié « dans le cadre du Programme d'Aide à la Publication Vahan Terian, avec le soutien du Ministère français des Affaires Étrangères et du Service Culturel de l'Ambassade de France en Arménie ». Une traduction de *La Potre étroite* a déjà paru dans la même coll., mais nous n'avons pas eu le volume en main.]

André GIDE, *Reis naar Congo*. Vertaald door Leonard NOLENS. Ingeleid door Louise O. FRESCO. Amsterdam : Meulenhoff / Kritak, 1998, vol. br. sous couv. ill., 21 x 13,5 cm, 225 pp., ISBN 90-290-5685-1. [Trad. néerlandaise de *Voyage au Congo*, précédée, pp. 7-11, d'un avant-propos de L. O. Fresco. 2<sup>e</sup> éd. de ce volume, dont la 1<sup>ère</sup> parut en 1987.]

André GIDE, *Saül*. Traducció de Carlota VICENS PUJOL. Palma : Universitat de les Illes Balears, coll. « Tèspis », 1998. Vol. br., couv. dessinée par Jaume Falconer, 21 x 12,5 cm, 136 pp., ach. d'impr. Mai 1998, ISBN 84-7632-352-2. [Trad. catalane, précédée d'un « Pròleg » d'Antoni Vicens Castanyer (pp. 11-4).]

### LIVRES

*LES JARDINS D'ANDRÉ GIDE*. Texte de Mic CHAMBLAS-PLOTON, photographies de Jean-Baptiste LEROUX, préface de Claude MARTIN. Paris : Éd. du Chêne, 1998. Vol. rel. toile sous jaqu. ill., 26 x 26 cm, 168 pp., ach. d'impr. avril 1998, ISBN 2.84277.075.7, 260 F. Beau livre, luxueusement illustré, qui « restitue merveilleusement l'univers poétique d'un Gide intime, qui nous ouvre la porte de ses jardins secrets. Jardins de l'enfance avec le Luxembourg et les jardins des propriétés familiales de Normandie ou d'Uzès. Jardins refuges, tels ceux de Cuverville et d'Auteuil. Jardins des amitiés, comme le Jardin des Plantes à Montpellier, ou bien le parc du château du Tertre. Jardins des voyages et de l'exaltation, tel celui de Boboli ou des Cascines à Florence. Jardins évoqués au fil de l'œuvre, dans *Les Nourritures terrestres*, *Isabelle*, *La Tentative amoureuse*, *Les Faux-Monnayeurs* ou le *Journal*... En fin de volume, un guide donne au lecteur

les clefs de ces parcs et jardins publics ou privés que l'on peut visiter, en fournissant, outre les informations pratique indispensables à leur visite, le détail des activités qui y sont liées ou les attraits touristiques des alentours ».

Murat DEMIRKAN, *La Problématique de l'ironie gidienne dans "La Symphonie pastorale"*, Istanbul : Marmara Üniversitesi Yayınları, Atatürk Eğitim Fakültesi, 1998, vol. br., 212 pp.

Parus au moment où nous mettons sous presse : — Le tome I de la biographie que Claude MARTIN publie sous le titre *André Gide ou la vocation du bonheur* (t. I : 1869-1911, Paris : Fayard, 1998 ; un vol. rel., 24 x 16 cm, 701 pp. + 24 pp. ill. h.-t. noir et coul., ISBN 2-213-02309-3, 180 F), le tome II (1911-1951) étant annoncé pour l'automne prochain. — La biographie d'Alan SHERIDAN : *André Gide. A Life in the Present*, Harmondsworth : Penguin Books, 1998 ; un vol. rel., 736 pp. + 16 pp. ill. h.-t., £ 25. (Voir ci-après les modalités de commande pour ces deux livres.)

Enfin paru, l'*André Gide 10*, premier volume des actes du Colloque 1996 de Cerisy : *L'Écriture d'André Gide, 1. Genèses et spécificités*, textes réunis et présentés par Alain GOULET et Pierre MASSON (Paris : Lettres Modernes, 1998, vol. br., 19 x 13,5 cm, 271 pp., ISBN 2-256-90974-3, 200 F). Contributions de Martine SAGAERT, Pierre MASSON, Patrick POLLARD, Alain GOULET, Andrew OLIVER, Céline DHÉRIN & Claude MARTIN, Jean CLAUDE, C. D. E. TOLTON, Maria Dolorès VIVERO GARCÍA, Pierre SCHOENTJES, Raymond MAHIEU, Christine LIGIER.

En souscription aux Presses Universitaires du Mirail (Université de Toulouse-Le Mirail, 5 allées Antonio Machado, 31058 Toulouse Cédex 1) au prix de 110 F (+ 22 F frais de port, chèque à l'ordre de M. le Régisseur des P.U.M.), le volume de *Mélanges* offerts à notre ami le Prof. Claude SICARD : *Chemins ouverts* — où l'on pourra lire, entre trente autres articles, « Fr.-P. Alibert, A. Gide, Eug. Rouart, une escapade gasconne » de Xavier RAVIER, « Travail théâtral à deux mains : Gide et Barrault devant *Hamlet* » de Jean CLAUDE.

C'est Pierre MASSON qui a rédigé l'article « Gide » du *Dictionnaire des Lettres françaises du XX<sup>e</sup> siècle* paru, sous la dir. d'André Guyaux, à « La Pochothèque » (pp. 482-6).

Signalons — avec retard ! — le volume paru en février 1997 aux Éd. Labor (Bruxelles, coll. « Archives du Futur ») : *France-Belgique (1848-1914). Affinités - Ambiguïtés*, Actes du Colloque des 7, 8 et 9 mai 1996, publiés sous la dir. de Marc Quaghebeur et Nicole Savy (un vol. br., 21,5 x 15 cm, 539 pp., ISBN 2-8040-1203-4). Parmi une trentaine de communications : « André Gide et la Belgique fin de siècle », par Christian ANGELET, et « André Ruyters et les débuts de *La Nouvelle Revue Française* », par Anne NEUSCHÄFER.

#### ARTICLES ET COMPTES RENDUS

Emanuele KANCEFF, c. r. des n<sup>os</sup> 109 (janv. 1996) et 110/111 (avr.-juil. 1996) du *BAAG, Studi Francesi*, n<sup>o</sup> 122, mai-août 1997, p. 427 ; c. r. du n<sup>o</sup> 112 (oct.

1996) du BAAG, *Studi Francesi*, n° 123, septembre-décembre 1997, p. 617.

Emma K. M. KEMP, c. r. de *Lectures d'André Gide, Hommage à Claude Martin* (PUL, 1994), *Modern Language Review*, vol. 92, 1997, n° 4, pp. 980-1.

Christian ANGELET, « Le Narcisse de Joachim Gasquet et les premiers écrits de Gide », *Retours du Mythe. Vingt études pour Maurice Delcroix* (Amsterdam : Rodopi, 1998), pp. 133-41.

Carol L. KAPLAN, c. r. d'*Engagement et écriture chez André Gide*, de Yaffa Wolfman (Nizet, 1996), *French Review*, vol. LXXI n° 6, mai 1998, pp. 1065-6.

Martine PEYROCHE D'ARNAUD, « Simon Bussy et le Musée », *Uzès, musée vivant*, n° 18, mai 1998, pp. 16-31. [8 ill., dont 2 portraits de Gide.]

Francis de MIOMANDRE, « Où il est question de Paul Valéry, d'André Gide et d'un caméléon », *Uzès, musée vivant*, n° 18, mai 1998, pp. 32-5. [Montage, présenté par M. P. d'A., d'extraits de *Mon Caméléon* (Albin Michel, 1938), où Miomandre évoque la présentation de « Sėti » à Simon Bussy et à Valéry, à La Souco, et à Gide, à la Villa Montmorency.]

Jérôme GARCIN, « Paulhan, le patron », *Le Nouvel Observateur*, n° 1754, 18 juin 1998, p. 136. [Sur la *Correspondance Gide-Paulhan*.]

Pierre LEPAPE, « Surprises épistolaires », *Le Monde des livres*, 19 juin 1998, p. II. [Sur la *Correspondance Gide-Paulhan* et *L'Enfance de l'art*.]

Chris RAUSEO, « Die Erwählten : Thomas Manns Gregorius und André Gides Theseus », *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, vol. 235, 1<sup>er</sup> sem. 1998, pp. 18-31.

Claude FOUCAIT, c. r. de *Die Umdeutung biblischer und antiker Stoffe im dramatischen Werk von André Gide*, de Sigrid Gätjens (Univ. Hambourg, 1993), *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, vol. 235, 1<sup>er</sup> sem. 1998, pp. 220-1.

Maurice NADEAU, « Journal en public », *La Quinzaine littéraire*, n° 742, 1<sup>er</sup> juillet 1998, p. 27. [Sur la *Correspondance Gide-Paulhan*.]

Évelyne BLOCH-DANO, « Les jardins d'André Gide », *Magazine littéraire*, n° 367, juillet-août 1998, p. 14. [Sur le livre de Mic Chamblas-Ploton signalé plus haut.]

Anne GREENFELD, « "Chemin bordé d'aristoloches" : Dandyism, Projection and Self-Satire in *Paludes* », *Australian Journal of French Studies*, vol. XXXV n° 2, mai-août 1998, pp. 189-98.

Alain GOULET, interview sur Gide parue en Turquie dans *Çagdaç Türk Dili* (Cier 11, Sayı 125, Temmuz 1998), dont le BAAG publiera prochainement le texte français.

— Sur Pierre HERBART, à l'occasion de la rééd. chez Gallimard (« Le Promeneur », coll. « Le Cabinet des lettrés ») de *La Licorne* et de *Souvenirs imaginaires* et de la parution, au Centre d'Études Gidiennes, du livre de Philippe BERTHIER, *Pierre Herbart, Morale et style de la désinvolture* : Jean-Charles GATEAU, *Le Samedi culturel* (supplément du *Temps*, Genève), 18 avril 1998 ; Angelo RINALDI, « Un clochard céleste », *L'Express*, n° 2442, 23 avril 1998, p. 108 ; André BRINCOURT, « Herbart dans les replis de la littérature », *Le Figaro littéraire*, 7 mai 1998 ; Dominique FERNANDEZ, « Solaire Pierre Herbart », *Le Nouvel Observa-*

teur, n° 1749, 14 mai 1998, p. 154 ; Pierre LEPAPE, « Les ravages de la beauté », *Le Monde des livres*, 29 mai 1998, p. II.

— C. r. d'*André Gide ou la vocation du bonheur* (t. I) de Claude Martin : par Didier SÉNÉCAL, « "La" biographie de Gide », *Lire*, n° 269, octobre 1998, p. 105 ; par Michel COURNOT, « André Gide, l'Algérie et la mort », *Le Monde des livres*, 9 octobre 1998, p. IV.

Signalons enfin l'étude — dont nous venons seulement d'avoir connaissance — d'Elizabeth R. JACKSON : « André Gide's Collection of *Faits Divers* », parue dans la revue *Computers and the Humanities*, vol. 28, 1994-95, pp. 153-64 (étude statistique de l'ensemble des découpures de presse que Gide avait collectionnées : plus de 650 pièces, ici analysées par ordinateur).

*PUBLICATIONS RÉCENTES  
DU CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES*

Les commandes sont à adresser, accompagnées de leur règlement,  
au Service Publications de l'AAAG  
(La Grange Berthière, F 69420 Tupin-et-Semons)

PIERRE MASSON

**Index  
des noms et des titres  
cités dans  
*LA JEUNESSE D'ANDRÉ GIDE*  
de Jean Delay**

Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 52 pp. .... 32 FF (+ port 8 FF)

ANTON ABLAS

**Le Journal de Gide :  
le chemin  
qui mène à la Pléiade**

*À l'occasion de la nouvelle édition du Journal dans « la Pléiade »,  
une étude très claire, détaillée et révélatrice  
de la genèse de l'œuvre parue en 1939.*

Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 96 pp. .... 56 FF (+ port 8 FF)

*Paru en septembre*

CLAUDE MARTIN

**André Gide**

ou

**la vocation du bonheur**

**Tome I : 1869-1911**

Paris : Fayard, 1998

Vol. rel., 24 x 16 cm, 701 pp. + 24 pp. ill. noir et couleurs

ISBN 2-213-02309-3 — Prix public : 180 FF

« L'ouvrage est un modèle du genre : exhaustif, limpide, agréable à lire. Gide est tout entier dans ces pages : l'homme, l'écrivain, le maître à penser de la jeunesse qui (à la différence de ses successeurs) ne s'est trompé sur rien d'essentiel. Les idées, les livres et les auteurs ont la part belle, car la vie de Gide et l'histoire de la littérature sont deux termes synonymes. »

*LIRE, octobre 1998, p. 105.*

(Lesecond tome de cette biographie paraîtra en 1999)

L'AAAG est en mesure de procurer l'ouvrage à ses Membres au prix préférentiel, de 20 % inférieur au prix en librairie, de **144 F** (franco de port). Les commandes sont à adresser, accompagnées de leur règlement par chèque à l'ordre de l'AAAG, au

Service Publications  
Association des Amis d'André Gide  
La Grange Berthière  
F 69420 Tupin-et-Semons  
(Tél. / Fax 04.74.87.84.33)

Notre Ami londonien, Alan Sheridan, auteur d'un livre sur Michel Foucault et traducteur d'une cinquantaine de livres français, vient de publier

ALAN SHERIDAN

## André Gide

A Life in the Present

Un vol. rel., sous jaquette illustrée, 736 pp. + 16 pp. ill.

*Les Amis d'André Gide sauront bien qu'il a été particulièrement mal servi en biographie jusqu'à présent. À part les œuvres extrêmement détaillées de Jean Delay (1956-57) et de Claude Martin (1977), couvrant la vie de Gide jusqu'à l'âge de 33 ans, il n'y a eu que des biographies trop courtes et plus ou moins inadéquates. Ce livre de Alan Sheridan, le travail de huit ans, est en effet la première biographie de Gide à traiter avec ampleur la totalité de la vie et de l'œuvre de Gide.*

Les commandes, accompagnées d'un chèque/mandat postal ou de détails de carte de crédit, pour la somme de £ 25, frais de port compris, à l'ordre de Penguin Books Ltd., sont à adresser à l'

André Gide Offer

Penguin Direct

Bath Road

Harmondsworth, UB7 0DA (Grande-Bretagne).

Amis vivant en dehors du Royaume-Uni sont priés d'ajouter la somme de £ 4.25 pour couvrir le coût supplémentaire de frais de port.

*Tous les membres (fondateurs et titulaires)  
de l'AAAG  
ont reçu au mois de juin  
le « cahier 1998 » :*

CAHIERS ANDRÉ GIDE 17

# L'Enfance de l'art

CORRESPONDANCES  
AVEC ÉLIE ALLÉGRET  
(1886-1896)

Édition établie et présentée  
par  
DANIEL DUROSAY

*Éditions Gallimard*

un vol. br., 20,5 x 14 cm, 481 pp.  
(exemplaires numérotés  
du tirage réservé à l'AAAG)  
Prix public : 170 F ; prix AAAG : 136 F

**PHILIPPE BERTHIER**

Professeur à la Sorbonne Nouvelle

# Pierre Herbart

**MORALE ET STYLE  
DE LA DÉSINVOLTURE**

Le nom de PIERRE HERBART (1903-1974) est inséparable de celui d'André Gide, dont il a été le familier pendant plus de vingt ans : intimement lié à sa vie personnelle (il avait épousé la mère de sa fille Catherine), à ses voyages (en particulier le fameux voyage en URSS, dont il fut l'organisateur), à ses travaux, celui en qui le « Contemporain capital » voyait l'incarnation de son Lafcadio appartient au premier cercle de ses interlocuteurs de 1929 jusqu'à sa mort.

Mais Herbart ne fut pas le simple confident d'un grand homme. Sa personnalité captive vivement par elle-même. Engagé sur le terrain des affrontements décisifs de son temps (colonialisme, communisme, Résistance), il les a traversés avec une élégance et surtout une lucidité rares, dont on peut juger par le témoignage qu'il nous en a laissé dans une œuvre quantitativement parcimonieuse, mais d'une rare originalité, où les vastes enjeux idéologiques du siècle croisent ceux, plus secrets mais au fond plus déterminants, des désirs amoureux. Spectateur d'abord passionné, bientôt désenchanté mais jamais cynique, Pierre Herbart restera toute sa vie fidèle à un idéal très séduisant de « désinvolture », dont cet essai, le premier qui lui soit consacré, explore les modes et les démarches, en même temps qu'il se propose de remettre en lumière un personnage et un univers littéraire singulièrement attachants.

« Une étude si riche, si enlevée, si vibrante... »  
Angelo RINALDI (*L'Express*, 23 avril 1998).

Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 140 pp., ill. .... 98 FF (franco de port)  
Commandes à adresser, accompagnées de leur règlement par chèque à  
l'ordre de l'AAAG, à notre Service Publications.

## V A R I A

**DANIEL MOUTOTE NOUS A QUITTÉS...** \*\*\* Avec son vice-président Daniel Moutote, notre Association perd non seulement un grand universitaire, mais un homme de caractère. Il avait raconté, il y a peu, dans *Haut-Jura*, ouvrage émouvant et pudique, ce qu'avait été son enfance modeste et évoqué sa conduite personnelle face à l'occupant : il en portait la trace indélébile sur son visage. On ne manquera pas de saluer sa parfaite courtoisie, son sens profond de la fidélité et de l'amitié, son optimisme indéfectible malgré les coups du sort et jusqu'à l'extrême limite de ses forces. Son œuvre critique est importante, et, pour ne citer que quelques ouvrages, on se rappellera *André Gide : l'engagement*, *Gide : Esthétique de la création littéraire* ou encore *André Gide et Paul Valéry : nouvelles recherches*. Il aimait chez Gide, l'esprit révolutionnaire en bien des domaines des mœurs et de la pensée, en Valéry une certaine perfection de la poésie et de la méditation, en Mallarmé l'étrangeté et le secret. Il n'a jamais cessé d'écrire, et même la veille de sa mort. Pour son bonheur, il a trouvé sur son chemin des amis qui l'ont accompagné dans les derniers lacets de la route : qu'ils

soient ici remerciés pour lui avoir assuré la sérénité des instants ultimes.

[H. H.]

[Né 26 septembre 1916, Daniel Moutote est décédé le 29 août dernier. Il était vice-président de l'AAAG depuis 1970. Sa longue carrière « gidiennne » avait commencé en 1968 avec la soutenance en Sorbonne de ses deux thèses de doctorat d'État : *Le Journal de Gide et les problèmes du moi* (thèse principale) et *Les Images végétales dans l'œuvre d'André Gide* (thèse complémentaire), toutes deux publiées aux Presses Universitaires de France (1968 et 1970).]

**CLAUDE ABELÈS** \*\*\* Notre Association a eu à déplorer une autre disparition : celle de notre Amie Claude Abelès, décédée en avril dernier. Bibliothécaire au Collège de France, elle avait été la Trésorière de l'AAAG de 1990 à 1992.

**ALLEMAGNE** \*\*\* À l'occasion du colloque *Weimar-Paris / Paris-Weimar* organisé par le Groupe de recherche sur les Civilisations et Identités Culturelles Comparées des Sociétés européennes et occidentales de l'Université de Cergy-Pontoise, à la

Maison Heinrich Heine (25-27 mars 1998), deux interventions portèrent sur Gide : celle d'Emmanuel Fraisse (Université de Cergy-Pontoise) sur « "De l'importance du public" : André Gide à Weimar », et celle de Claude Foucart sur « Nouvelle approche de l'Allemagne par Gide, ou la découverte de Weimar ». — À l'Institut Français de Heidelberg, Claude Foucart a fait le 3 juin une conférence sur « André Gide et l'Allemagne ».

**JACQUES RIVIÈRE L'EUROPÉEN \*\*\*** Sous ce titre, un riche numéro du *Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier* (n° 87-88, 2<sup>e</sup>-3<sup>e</sup> trim. 1998, 116 pp., 130 F ; Secr. de l'AJRAF, M. Michel Baranger, 21 allée Père Julien Dhuit, 75020 Paris) publie les actes du colloque de mars 1997 : communications de Stefan Martens, Yves Rey-Herme, Hans-Manfred Bock, Michel Trebitsch, Klaus-Peter Sick, Cornel Meder, Bernard Melet et Lionel Richard. — Un nouveau colloque : *Dialogues autour de la foi : Jacques Rivière et les écrivains de son temps*, sera organisé les 29 et 30 janvier prochain, à Paris, par l'AJRAF en partenariat avec la Société Paul Claudel, l'AAAG, l'Amitié Charles Péguy, l'Association des Amis d'Henri Ghéon et l'Association des Amis de François Mauriac.

**LUXEMBOURGEOISES... \*\*\*** Nous tenons à attirer l'attention de nos lecteurs sur le bel et important ouvrage publié sous la dir. de Germaine Goetzinger, Antoinette Lorang et Renée Wagener : « *Wenn nun wir Frauen auch das Wort ergreifen...* » *Frauen in Luxemburg / Femmes au Luxembourg* (Publications Nationales, Ministère de

la Culture, Luxembourg, 1997, un vol. rel., 27 x 21 cm, 344 pp., abondamment ill., ISBN 2-87984-010-4). Entre autres articles, on y lira ceux de notre Amie Germaine GOETZINGER, dont l'un est en grande partie consacré à Aline Mayrisch de Saint-Hubert (« "Der Verein für die Interessen der Frau" oder Bürgerliche Frauenbewegung in Luxemburg », pp. 63-79) et un autre, sur la vie quotidienne des bonnes dans les familles bourgeoises de l'époque (« "Da lößt mech an den Dengscht gôen" : Zur Sozial- und Alltagsgeschichte der Dienstmädchen », pp. 191-205), où est notamment retracée l'histoire de la jeune Luxembourgeoise Suzanne (Sissi) Frank qui fut successivement au service des Mayrisch à Colpach puis des Gide à Couverville.

**FRANÇOIS AUGIÉRAS \*\*\*** Notre ami Guy Dugas nous signale la parution (aux éd. de L'Île Verte, B.P. 294, 86007 Poitiers Cédex) de *François Augièras ou Le Théâtre des Esprits*, vol. de 120 pp. ornées d'une trentaine de photos inédites et 8 pp. de reproductions de tableaux en couleur. Témoignages et études de Jean Chalon, Jacques Brenner, F. Y. Caroutch, P. Placet, A. Quella-Villéger, G. Dugas et E. Hurtado ; extrait inédit de *La Trajectoire* ; correspondances d'Augièras avec Marguerite Yourcenar et Henry Miller. Joint au livre, un cédérom (enregistrement d'Augièras, biographie, films d'archives inédits, œuvre peint). — Tirage limité à 750 ex. (179 F + port 20 F) et 30 ex. de tête (650 F + port recom. 50 F).

**WAGNER SOUS LE SIGNE DE GIDE \*\*\*** Le croirait-on ? On sait

les jugements de Gide sur Wagner, son « horreur » de Wagner. Et pourtant, voilà qu'une mise en scène de *Tristan und Isolde*, au festival de Munich, est placée sous l'égide de l'écrivain, avec, en exergue aux déclarations du metteur en scène allemand Peter Konwitschny, un fragment des *Cahiers d'André Walter* — pp. 75-6 dans l'édition Gallimard/Poésie, pp. 70-1 au tome VII des *Gesammelte Werke* éditées par Raimund Theis et Peter Schnyder (mais on se réfère à une autre édition allemande, car au lieu du titre *Die Hefte des André Walter* la référence porte le titre *Die Aufzeichnungen und Gedichte des André Walter*). Il est vrai que ce fragment porte sur l'amour plus fort que la mort, cette mort qui ne doit pas séparer les âmes. Dans cette mise en scène — controversée — Tristan et Isolde ne meurent pas vraiment. Ils meurent au monde, à la société, mais c'est pour partir vivre ensemble, seuls, dans un domaine surréel, idéal, loin des hommes et de leur incapacité d'aimer.

[J. C.]

**PRIX LITTÉRAIRE \*\*\*** Le *Prix Sévigné 1998* (qui couronne les meilleures éditions de correspondances d'écrivains et est doté de 10 000 F) a été, sous le patronage du Centre National du Livre et dans le cadre de « Lire en fête », remis le 15 octobre dans les salons de l'Hôtel Lutétia à Daniel DUROSAY, pour son édition des correspondances avec Élie Allégret : *L'Enfance de l'Art* (cahier 1998 de l'AAAG).

À L'ATAG \*\*\* L'« Atelier André Gide » a regroupé et mis en ligne, sur Internet, dans le courant d'août et de septembre 1998, l'intégra-

lité des textes publiés en français (à l'exception des comptes rendus en langues étrangères) constituant les « Dossiers de presse » de *Paludes* et de *L'Immoraliste*, tels que parus dans le BAAG au fil des années. Ces dossiers s'ajoutent à ceux de *Corydon*, des *Faux-Monnayeurs* et du *Voayge au Congo*, précédemment mis en ligne. — En ce qui concerne la liste des ouvrages publiés par Gide, à côté de la liste existante (renommée « liste simplifiée »), la possibilité est maintenant offerte de passer vers une « liste complétée » qui, pour se différencier de la première, indique l'achevé d'imprimer, et parfois les prépublications — en suivant les informations fournies par la *Bibliographie chronologique* de Jacques Cotnam. — Une page consacrée aux « travaux universitaires » a été ouverte (thèses, mémoires de maîtrise, etc.), et ne demande qu'à se remplir, pourvu que les intéressés nous communiquent l'information. — La page « Voyages » a été enrichie de nouvelles références bibliographiques et textuelles, et la page d'accueil, toujours divisée en deux parties (l'une consacrée à l'œuvre d'André Gide, l'autre à l'Association), a été restructurée. À la date du 15 août 1998, le site a reçu son 3500<sup>e</sup> visiteur, depuis sa création en février 1997 : la fréquentation s'établit à environ 200 interrogations par mois. Adresse : <http://www.u-paris10.fr/atag/> (Attention : le signe final / est désormais nécessaire pour accéder au site.)

[D. D.]

[Notes rédigées par Jean Claude, Daniel Durosay, Henri Heinemann et Claude Martin.]

## Catalogue 1998 des publications de l'Association des Amis d'André Gide

### BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

Revue trimestrielle, fondée en 1968, publiée avec le concours du Centre National des Lettres, paraissant en janvier, avril, juillet et octobre. Directeurs : Claude MARTIN (1968-1985), Daniel MOUTOTE (1985-1988), Daniel DUROSAY (1988-1991), Pierre MASSON (1991-...). Fascicules 20,5 x 14,5 cm (27 x 21 cm pour le vol. I) de 150 à 250 pp., illustrés. Articles, textes inédits, bibliographies, documentation et informations ; numéros spéciaux. Tables et index périodiquement publiés (des vol. I à VIII dans le n° 48, des vol. IX et X dans le n° 56, des vol. XI et XII dans le n° 64, des vol. XIII et XIV dans le n° 74, des vol. XV et XVI dans le n° 85, des vol. XVII à XIX dans le n° 92, des vol. XX à XXII dans le n° 103/4, des vol. XXIII à XXV dans le n° 116, etc. Numéro spécimen sur demande.

Vol. I	N <sup>os</sup> 1—17	Années 1968—1972	360 pp.	Épuisé
Vol. II	N <sup>os</sup> 18—24	Années 1973—1974	464 pp.	Épuisé
Vol. III	N <sup>os</sup> 25—28	Année 1975	290 pp.	Épuisé
Vol. IV	N <sup>os</sup> 29—32	Année 1976	338 pp.	Épuisé
Vol. V	N <sup>os</sup> 33—36	Année 1977	400 pp.	Épuisé
Vol. VI	N <sup>os</sup> 37—40	Année 1978	474 pp.	Épuisé
Vol. VII	N <sup>os</sup> 41—44	Année 1979	504 pp.	Épuisé
Vol. VIII	N <sup>os</sup> 45—48	Année 1980	616 pp.	Épuisé
Vol. IX	N <sup>os</sup> 49—52	Année 1981	560 pp.	85 F
Vol. X	N <sup>os</sup> 53—56	Année 1982	572 pp.	90 F
Vol. XI	N <sup>os</sup> 57—60	Année 1983	596 pp.	90 F
Vol. XII	N <sup>os</sup> 61—64	Année 1984	694 pp.	100 F
Vol. XIII	N <sup>os</sup> 65—68	Année 1985	588 pp.	90 F
Vol. XIV	N <sup>os</sup> 69—72	Année 1986	428 pp.	70 F
Vol. XV	N <sup>os</sup> 73—76	Année 1987	332 pp.	65 F
Vol. XVI	N <sup>os</sup> 77—80	Année 1988	424 pp.	70 F
Vol. XVII	N <sup>os</sup> 81—84	Année 1989	530 pp.	80 F
Vol. XVIII	N <sup>os</sup> 85—88	Année 1990	660 pp.	100 F
Vol. XIX	N <sup>os</sup> 89—92	Année 1991	570 pp.	95 F
Vol. XX	N <sup>os</sup> 93—96	Année 1992	526 pp.	95 F
Vol. XXI	N <sup>os</sup> 97-100	Année 1993	712 pp.	110 F
Vol. XXII	N <sup>os</sup> 101-104	Année 1994	558 pp.	95 F
Vol. XXIII	N <sup>os</sup> 105-108	Année 1995	674 pp.	105 F

Vol. XXIV N <sup>os</sup> 109-112	Année 1996	460 pp.	95 F
Vol. XXV N <sup>os</sup> 113-116	Année 1997	512 pp.	100 F
Vol. XXVI N <sup>os</sup> 117-120	Année 1998	446 pp.	95 F
Vol. XXVII N <sup>os</sup> 121-124	Année 1999		En prép.
La collection complète, vol. I à XXVI (1968-1998, 13 288 pp.)			Épuisée
Collection des vol. disponibles IX à XXVI (1981-1998, 9 842 pp.)			1 500 F
La réimpression des volumes épuisés est prévue.			



COLLECTION « GIDE / TEXTES »

1. André GIDE, *PROSERPINE. PERSÉPHONE. Édition critique établie et présentée par Patrick POLLARD*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 162 pp. tirage limité à 250 ex. numérotés, 1977. 55 F
2. André GIDE — Justin O'BRIEN, *CORRESPONDANCE (1937-1951). Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline MORTON*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 192 pp., tirage limité à 335 ex. numérotés, 1979. 60 F
3. André GIDE — Jules ROMAINS, *CORRESPONDANCE (Supplément). Lettres inédites présentées et annotées par Claude MARTIN*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 56 pp., tirage limité à 500 ex. numérotés, 1979. Épuisé
4. *CORRESPONDANCE de GABRIELLE VULLIEZ AVEC ANDRÉ GIDE ET PAUL CLAUDEL (1923-1931). Présentée par Wanda VULLIEZ*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 88 pp., tirage limité à 1030 ex. numérotés, 1981. 40 F
5. André GIDE — Jean GIONO, *CORRESPONDANCE (1929-1940). Édition établie, présentée et annotée par Roland BOURNEUF et Jacques COTNAM*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 120 pp., tirage limité à 500 ex. numérotés, 1984. 60 F
6. André GIDE — Thea STERNHEIM, *CORRESPONDANCE (1927-1950). Édition établie, présentée et annotée par Claude FOUCART*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 192 pp., tirage limité à 250 ex., 1986. 65 F
7. André GIDE — Anna de NOAILLES, *CORRESPONDANCE (1902-1928). Édition établie, présentée et annotée par Claude MIGNOT-OGLIASTRI*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 100 pp., tirage limité à 250 ex. numérotés, 1986. Épuisé
8. André GIDE, *UN FRAGMENT DES "FAUX-MONNAYEURS". Édition critique établie, présentée et annotée par N. David KEYPOUR*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 164 pp., tirage limité à 250 ex. numérotés, 1990. 70 F
9. André GIDE — Rolf BONGS, *CORRESPONDANCE (1935-1950). Édition établie, présentée et annotée par Claude FOUCART*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 128 pp., tirage limité à 250 ex. numérotés, 1991. 65 F
10. André GIDE — FÉLIX BERTAUX, *CORRESPONDANCE (1911-1948). Édition*

*établie, présentée et annotée par Claude FOUcart.* Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 160 pp., tirage limité à 250 ex. numérotés, 1995. 90 F

11. André GIDE, *CORRESPONDANCE AVEC CHARLES-LOUIS PHILIPPE ET SA FAMILLE (1898-1936).* Édition établie, présentée et annotée par Martine SAGAERT. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 208 pp., tirage limité à 250 ex. numérotés, 1995. 95 F

12. André GIDE, *CORRESPONDANCE AVEC LOUIS GÉRIN (1933-1937).* Édition établie, présentée et annotée par Pierre MASSON. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 196 pp., 1996. 98 F



### LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE D'ANDRÉ GIDE (1879-1951)

Répertoire, préface, chronologie, index et notices  
par CLAUDE MARTIN

Ouvrage en 6 fascicules, 29,5 x 20,5 cm, 442 pp., 1984-85, épuisé.

*Nouvelle édition*, revue, augmentée et refondue en un vol. br., 29,5 x 20,5 cm, 598 pp., 1997, répertoriant et indexant plus de 24 600 lettres (écrites et reçues par Gide, publiées ou inédites) avec la référence de publication ou la localisation de l'autographe. Les chronologies placées en tête de chaque année du répertoire constituent une biographie de l'écrivain. L'ouvrage est complété par le texte de lettres et fragments, par la reproduction de nombreux autographes et par plusieurs index. 260 F



### LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (1908-1943)

Histoire de la Revue, Documents rares ou inédits, Liste chronologique des sommaires, Index des auteurs et de leurs contributions, Index de la rubrique des Revues, par Claude MARTIN. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, tirage limité à 250 ou 350 ex. numérotés.

- |  |            |
|--|------------|
| 1. <i>La première NRF (1908-1914).</i>   | A paraître |
| 2. <i>La NRF de Jacques Rivière (1919-1925).</i> 160 pp., 1975.<br>Rééd. 1983.         | Épuisé     |
| 3. <i>La NRF de Gaston Gallimard (1925-1934).</i> 256 pp., 1976.<br>Rééd. 1983.        | 80 F       |
| 4. <i>La NRF de Jean Paulhan (1935-1940).</i> 172 pp., 1977.<br>Rééd. 1987.            | 70 F       |
| 5. <i>La NRF de Pierre Drieu La Rochelle (1940-1943).</i> 90 pp., 1975.<br>Rééd. 1983. | 40 F       |
| 6. <i>La NRF de 1908 à 1943. Index des collaborateurs.</i> 156 pp., 1981.              | 60 F       |
- (Nouvelle édition révisée, augmentée et refondue en un volume, en prép.)

**EN DIFFUSION**

- Daniel MOUTOTE, *ANDRÉ GIDE : L'ENGAGEMENT (1926-1939)*. Paris : Sedes, 1991. Vol. br., 24 x 16 cm, 304 pp. 70 F
- Bernard J. HOUSSIAU, *MARC ALLÉGRET, DÉCOUVREUR DE STARS, SOUS LES YEUX D'ANDRÉ GIDE*. Yens-sur-Morges : Cabédita, 1994. Vol. br., 24 x 16,5 cm, 260 pp. 170 F
- CLAUDE MARTIN, *ANDRÉ GIDE OU LA VOCATION DU BONHEUR, I (1869-1911)*. Paris : Fayard, 1998. Vol. rel., 24 x 16 cm, 725 pp. 144 F



**HORS COLLECTIONS**

- Jacques COTNAM, *ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE CHRONOLOGIQUE DES ÉCRITS D'ANDRÉ GIDE*. Un vol. br., 21 x 13,5 cm, 64 pp., tirage limité à 500 ex., 1971. Épuisé
- Susan M. STOUT, *INDEX DE LA CORRESPONDANCE ANDRÉ GIDE—ROGER MARTIN DU GARD*. Avant-propos de Claude MARTIN, avec deux lettres inédites de Roger Martin du Gard à André Gide. Seconde édition. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 64 pp., tirage limité à 100 ex. numérotés, 1979. 30 F
- Jacques RIVIÈRE — JEAN SCHLUMBERGER, *CORRESPONDANCE (1909-1925)*. Édition établie, présentée et annotée par Jean-Pierre CAP. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 344 pp., tirage limité à 400 ex. numérotés, 1980. 85 F
- Robert LEVESQUE, *LETTRE À GIDE & AUTRES ÉCRITS*. Édition établie, présentée et annotée par Claude MARTIN. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 160 pp., tirage limité à 1030 ex. numérotés, 1982. 60 F
- Alain GOULET, *GIOVANNI PAPINI JUGE D'ANDRÉ GIDE*. Avec de nombreux inédits d'André Gide, de Giovanni Papini et de plusieurs autres auteurs. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 128 pp., tirage limité à 500 ex. numérotés, 1982. 45 F
- Daniel MOUTOTE, *INDEX DES IDÉES, IMAGES ET FORMULES DU JOURNAL D'ANDRÉ GIDE 1889-1939*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 80 pp., tirage limité à 250 ex. numérotés, 1985. 40 F
- Claude FOUCART, *D'UN MONDE À L'AUTRE. LA CORRESPONDANCE ANDRÉ GIDE—HARRY KESSLER (1903-1933)*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 160 pp., tirage limité à 250 ex. numérotés, 1985. 60 F
- Claude MARTIN, *BIBLIOGRAPHIE CHRONOLOGIQUE DES LIVRES CONSACRÉS À ANDRÉ GIDE (1918-1986)*. Un vol. br., 29,5 x 20,5 cm, 64 pp., tirage

limité à 150 ex. numérotés, 1987 (Épuisé). Nouv. éd., revue et complétée, 1918-1995, un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 84 pp., tir. lim. à 150 ex. numérotés, 1995. 42 F

André RUYTERS, *ŒUVRES COMPLÈTES. Édition définitive, établie et annotée par Victor MARTIN-SCHMETS*. Six vol. br., 20,5 x 14,5 cm, tirage limité à 250 ex. numérotés, 1987-90.

Tome I. *Douze petits Nocturnes, Les Oiseaux dans la cage, A eux deux, Les Mains gantées et les pieds nus, Les Jardins d'Armide*. 428 pp., 1987. 80 F

Tome II. *La Correspondance du Mauvais-Riche, Les Escalles galantes, Paysages, Les Dames au jardin, Le Tentateur*. 400 pp., 1987. 80 F

Tome III. *Le Mauvais-Riche, Poèmes, Poèmes en prose, Proses diverses. — La Gouvernante de Parme, La Ténébreuse, Histoire de Délia et du comte Manchot, La Captive des Borromées, L'Ombrageuse*. Deux vol., 328 et 220 pp., 1988. 90 F

Tome IV. *Essais et critiques, Récits de voyages, Traductions*. 412 pp., 1988. 85 F

Tome V. *Correspondances*. 500 pp., 1990. 100 F

La collection complète en 6 vol. 410 F

Henri GHÉON — Jacques RIVIÈRE, *CORRESPONDANCE (1910-1925). Édition établie, présentée et annotée par Jean-Pierre CAP*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 280 pp., tirage limité à 300 ex. numérotés, 1988. 85 F

Charles DU BOS — Jacques et Isabelle RIVIÈRE, *CORRESPONDANCE (1913-1935). Édition établie, présentée et annotée par Biruta et Jean-Pierre CAP*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 336 pp., tirage limité à 200 ex. numérotés, 1990. 90 F

Marie A. WÉGIMONT, *REGARD ET PAROLE DANS "LA PORTE ÉTROITE" D'ANDRÉ GIDE*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 164 pp., tirage limité à 450 ex., 1994. 80 F

Anton ABLAS, *LE JOURNAL DE GIDE : LE CHEMIN QUI MÈNE À LA PLÉIADE*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 96 pp., 1996. 56 F

Pierre MASSON, *INDEX DES NOMS ET DES TITRES CITÉS DANS LA JEUNESSE D'ANDRÉ GIDE DE JEAN DELAY*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 52 pp., 1997. 32 F

Philippe BERTHIER, *PIERRE HERBART. MORALE ET STYLE DE LA DÉSINVOLTURE*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 140 pp., ill. h.-t., 1998. 98 F



LES « CAHIERS » ANNUELS DE L'AAAG

Outre le BAAG trimestriel, l'Association des Amis d'André Gide sert à tous ses membres un "cahier" annuel, qui est soit un volume des *Cahiers André Gide* publiés depuis 1969 aux Éditions Gallimard (vol. br., 20,5 x 14 cm, tirage spécial de 500 à 900 ex. numérotés pour l'AAAG), soit des volumes extérieurs à la série. Les *Cahiers André Gide* et les six ouvrages parus aux Éditions Klincksieck, aux Lettres Modernes ou aux Presses Universitaires de Lyon sont ensuite diffusés par l'AAAG à un prix inférieur d'environ 20 % à celui des exemplaires vendus en librairie.

1969. *Cahiers André Gide 1. Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste*. Textes réunis et présentés par Claude MARTIN. 1969, 412 pp. En réimp.

1970. *Cahiers André Gide 2. Correspondance André Gide — François Mauriac (1912-1951)*. Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline MORTON. 1971, 280 pp. 54 F

Susan M. STOUT, *Index de la Correspondance André Gide — Roger Martin du Gard. Avant-propos de Claude MARTIN, avec deux lettres inédites de Roger Martin du Gard à André Gide*. [Gallimard, 1971, 64 pp.] Réimpr. Centre d'Études Gidiennes, 1979, 64 pp. 30 F

1971. *Cahiers André Gide 3. Le Centenaire. Actes des "Rencontres André Gide" du Collège de France. Avant-propos de Claude MARTIN*. 1972, 364 pp. 49 F

Jacques COTNAM, *Essai de Bibliographie chronologique des Écrits d'André Gide*. Bulletin du Bibliophile, 1971, 64 pp. Épuisé

1972. *Cahiers André Gide 4. Les Cahiers de la Petite Dame*. Édition établie, présentée et annotée par Claude MARTIN. Préface d'André MALRAUX. Index général établi par Dale F. G. MCINTYRE. I (1918-1929). 1973, 496 pp. 70 F

1973. *Cahiers André Gide 5. Les Cahiers de la Petite Dame. II (1929-1937)*. 1974, 672 pp. 105 F

1974. *Cahiers André Gide 6. Les Cahiers de la Petite Dame. III (1937-1945)*. 1975, 416 pp. 70 F

1975. *Cahiers André Gide 7. Les Cahiers de la Petite Dame. IV (1945-1951)*. 1977, 328 pp. 90 F

1976-1977 [cahier double]. Claude MARTIN, *La Maturité d'André Gide. De "Paludes" à "L'Immoraliste" (1895-1902)*. Klincksieck, 1977, vol. br., 24 x 16 cm, 688 pp. 199 F

1978. *Cahiers André Gide 8. Correspondance André Gide — Jacques-Émile Blanche (1892-1939)*. Édition établie, présentée et annotée par Georges-Paul COLLET. 1979, 392 pp. 103 F

1979. *Cahiers André Gide 9. Correspondance André Gide — Dorothy Bussy*.

- Édition établie et présentée par Jean LAMBERT et annotée par Richard TEDESCHI. I (1918-1924).* 1979, 536 pp. 98 F
1980. *Cahiers André Gide 10. Correspondance André Gide — Dorothy Bussy. II (1925-1936).* 1981, 653 pp. 114 F
1981. *Correspondance de Gabrielle Vulliez avec André Gide et Paul Claudel (1923-1931), présentée par Wanda VULLIEZ.* Centre d'Études Gidien—nes, 1981, vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 88 pp. 35 F  
*Robert LEVESQUE, Lettre à Gide & autres écrits. Édition établie, présentée et annotée par Claude MARTIN.* Centre d'Études Gidiennes, 1982, vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 160 pp. 50 F
1982. *Cahiers André Gide 11. Correspondance André Gide — Dorothy Bussy. III (1936-1951).* 1982, 684 pp. 135 F
1983. *Ramon FERNANDEZ, Gide ou le courage de s'engager. Édition augmentée de textes inédits, établie par Claude MARTIN. Préface de Pierre MASSON.* Klincksieck, 1985, vol. br., 24 x 16 cm, 172 pp. 105 F
- 1984-1985 [cahier double]. *Alain GOULET, Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide.* Lettres Modernes, 1986, vol. br., 21,5 x 13,5 cm, 686 pp. 192 F
- 1986-1987 [cahier double]. *Cahiers André Gide 12. Correspondance André Gide — Jacques Copeau. Édition établie et annotée par Jean CLAUDE. Préface de Claude SICARD. I (1902-1913).* 1987, 719 pp. 200 F
- 1988-1989 [cahier double]. *Cahiers André Gide 13. Correspondance André Gide — Jacques Copeau. II (1913-1949).* 1988, 651 pp. 224 F
1990. *André GIDE — André RUYTERS, Correspondance. Édition établie, présentée et annotée par Claude MARTIN et Victor MARTIN-SCHMETS, avec la collaboration de Pierre MASSON pour l'introduction. I (1895-1905).* Presses Universitaires de Lyon, 1990, vol. br., 20,5 x 14 cm, 456 pp. 132 F
1991. *André GIDE — André RUYTERS, Correspondance. II (1906-1950).* 1990, 424 pp. 132 F
- 1992-1993 [cahier double]. *Cahiers André Gide 15. Jean CLAUDE, André Gide et le Théâtre, I.* 1992, 592 pp. 256 F
1994. *Cahiers André Gide 16. Jean CLAUDE, André Gide et le Théâtre, II.* 1992, 544 pp. 224 F
1995. *André GIDE — Robert LEVESQUE, Correspondance (1926-1950). Édition établie, présentée et annotée par Pierre MASSON.* Presses Universitaires de Lyon, 1995, 453 pp. 144 F
1996. *André GIDE — Louis GÉRIN, Correspondance (1933-1937). Édition établie, présentée et annotée par Pierre MASSON.* Centre d'Études Gidiennes, 1996, 196 pp. [Ou bien : volume(s) proposé(s) au choix parmi les publications antérieures de l'AAAG.] 98 F

1997. *André GIDE — Henri de RÉGNIER, Correspondance (1891-1911). Édition établie, présentée et annotée par David J. NIEDERAUER et Heather F. RANKLYN.* Presses Universitaires de Lyon, 1997, 296 pp. 112 F

1998. *Cahiers André Gide 17. L'Enfance de l'art. Correspondances avec Élie ALLÉGRET (1885-1895). Édition établie, présentée et annotée par Daniel DUROSAY.* 1998, 481 pp. 136 F

**Prix spéciaux par séries :**

<i>Les Cahiers de la Petite Dame</i> , 4 vol.	330 F
<i>Correspondance André Gide—Dorothy Bussy</i> , 3 vol.	335 F
<i>Correspondance André Gide—Jacques Copeau</i> , 2 vol.	415 F
<i>Correspondance André Gide—André Ruyters</i> , 2 vol.	260 F
<i>André Gide et le Théâtre</i> , 2 vol.	460 F

N.B. L'ouvrage suivant, paru sous le n° 14 dans la collection des *Cahiers André Gide*, ne fait pas partie de la série des « cahiers » annuels de l'AAAG ; il est néanmoins diffusé par elle :

André GIDE — Valéry LARBAUD, *CORRESPONDANCE (1905-1938). Édition établie, présentée et annotée par Françoise LIOURE.* Paris : Gallimard, 1989. Vol. br., 20,5 x 14 cm, 345 pp. Prix spécial AAAG 120 F



Collection  
**« LE SIÈCLE D'ANDRÉ GIDE »**  
publiée aux  
**Presses Universitaires de Lyon**

*Le siècle d'André Gide...* Sous ce titre, le critique Robert Kanters publiait en 1963 un long article dans *La Revue de Paris* : « Ce siècle, il l'aura marqué tout entier. Il me semble qu'il l'emporte sur tous par l'universalité d'une certaine présence. On l'a appelé il y a longtemps déjà "le contemporain capital". Je dirais plutôt que, pendant ce siècle, nul n'a été impunément son contemporain... »

Trente ans après — et quarante ans après la mort de Gide —, le siècle est sur son déclin, mais ce constat reste vrai. Et c'est en fonction de cette réalité historique que la présente collection entend offrir au public des textes, des documents et des travaux qui témoignent de la permanente présence de Gide et permettent de l'approfondir. Y ont déjà paru et paraîtront dans l'avenir des *correspondances* du « Contemporain capital », des *mémoires et journaux* éclairant sa vie, sa figure et ses écrits, des *études* soigneusement sélectionnées parmi celles qui renouvellent notre compréhension de son œuvre.

Autour de Gide, les volumes de cette collection contribuent plus largement à la connaissance d'une longue période de l'histoire, française et européenne, de la littérature, des arts et des mentalités.

(Les prix indiqués sont inférieurs d'environ 20 % à ceux de l'éditeur.)

1. André GIDE, *Correspondance avec François-Paul Alibert (1907-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin. Un vol., XL-525 pp., 7 ill. hors-texte, 1982. (Épuisé chez l'éditeur) 110 F
2. François-Paul ALIBERT, *En Italie avec André Gide. Impressions d'Italie (1913). Voyage avec Gide, Ghéon et Rouart*. Texte inédit, établi, présenté et annoté par Daniel Moutote. Un vol., XXII-92 pp., 16 ill. hors-texte, 1983. (Épuisé chez l'éditeur) 50 F
3. Pierre MASSON, *André Gide. Voyage et écriture*. Un vol., 433 pp., 1983. (Épuisé chez l'éditeur) Épuisé
4. André GIDE, *Correspondance avec Jef Last (1934-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par C. J. Greshoff. Un vol., VIII-192 pp., 1985. 80 F
5. André GIDE, *Correspondance avec Francis Vielé-Griffin (1891-1931)*. Édition établie, présentée et annotée par Henry de Paysac. Un vol., XLII-118 pp., 4 ill. hors-texte, 1986. (Épuisé chez l'éditeur) Épuisé
6. André GIDE, *Correspondance avec André Ruyters (1895-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin et Victor Martin-Schmets, avec la collaboration, pour l'introduction, de Pierre Masson. Deux vol., LVIII-387 et 417 pp., 15 ill. hors-texte, 1990. 260 F
7. Pierre MASSON, *Lire « Les Faux-Monnayeurs »*. Un vol., 168 pp., 1990. 90 F
8. *Lectures d'André Gide. Hommage à Claude Martin*. Études rassemblées et présentées par Jean-Yves Debreuille et Pierre Masson. Un vol., 312 pp., 1994. 116 F
9. André GIDE, *Correspondance avec Robert Levesque (1926-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par Pierre Masson. Un vol., 453 pp., 1995. 144 F
10. André GIDE, *Correspondance avec Henri de Régnier (1891-1911)*. Édition établie, présentée et annotée par David J. Niederauer et Heather Franklyn. Un vol., 296 pp., 1997. 112 F
11. Jean LAMBERT, *Gide familial*. Édition revue et augmentée. Un vol., 212 pp., ill. hors-texte. À paraître



Les prix indiqués dans ce catalogue s'entendent  
*franco d'emballage et de port pour un montant de 100 F minimum*  
 (pour un montant inférieur, port facturé en sus).

Les commandes sont à adresser, accompagnées de leur règlement  
 par chèque à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide  
 (ou d'une demande de facture), à notre Service Publications.

## ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

### COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1998

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. nominatif)	300 F
Membre fondateur étranger (+ 50 F pour frais divers)	350 F
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. numéroté)	250 F
Membre titulaire étranger (+ 50 F pour frais divers)	300 F
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	180 F
Abonné étranger (+ 50 F pour frais divers)	230 F

#### Règlements :

par virement ou versement au

**CCP PARIS 25.172.76 A**

(30041.00001.2517276A.020.81)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide et  
envoyé à notre Trésorier :

M. Jean Claude

Association des Amis d'André Gide

B. P. 3741

54098 Nancy Cédex

(Compte 14707.00020.00319747077.97, Banque Populaire de Lorraine,  
54000 Nancy)

**Tous paiements en francs français et stipulés SANS FRAIS**

---

Publication trimestrielle      Comm. paritaire : 52103      ISSN : 0044-8133

Imprimerie de l'Université Lumière (Lyon II) — 14, rue Chevreul, 69007 Lyon

*Composition et mise en page : Claude Martin*

Directeur responsable : Pierre MASSON

Dépôt légal : Novembre 1998



CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
DE L'UNIVERSITÉ DE NANTES

partenaire de l'Équipe d'Accueil  
TEXTES LANGAGES IMAGINAIRE  
UFR DE LETTRES  
Chemin de la Censive du Tertre  
F 44036 NANTES CÉDEX

PRIX DE CE NUMÉRO : 80 F

ISSN 0044 - 8133  
Comm. parit. 52103